

*Bibliothèque numérique*

**medic@**

**Hippocrate Coray, Adiamantos (éd.) /  
Coray, Adiamantos (éd.). *Traité  
d'Hippocrate, des Airs, des Eaux, des  
Lieux***

*Paris : Baudelot et Eberhart., 1800 (an IX).*

*Cote : 33163a*



**(c) Bibliothèque interuniversitaire de médecine (Paris)**

Adresse permanente : <http://www.bium.univ-paris5.fr/hist/med/medica/cote?33163x01>

ΙΠΠΟΚΡΑΤΟΥΣ

ΠΕΡΙ

ΑΕΡΩΝ, ΥΔΑΤΩΝ, ΤΟΠΩΝ.

ΟΥ

TRAITÉ D'HIPPOCRATE

DES AIRS, DES EAUX ET DES LIEUX.

---

TOME PREMIER.



*Se trouve chez les Libraires*

- A PARIS, { J. J. FUCHS, rue des Mathurins,  
n° 334.  
CROULLEBOIS, rue des Mathurins,  
n° 398.  
THÉOPHILE BARROIS jeune, rue  
Hautefeuille, n° 22.  
DESENNE, au Palais du Tribunal,  
n° 2.
- A PARIS  
ET  
A STRASBOURG, { AMAND KœNIG, à Paris, quai des  
Augustins, n° 18, & à Strasbourg,  
rue du Dôme.  
TREUTTEL & WURTZ, à Paris,  
quai Voltaire, n° 2, & à Strasbourg,  
Grand'rue.
- A LONDRES, MURRAY, Fleet Street.

# ΙΠΠΟΚΡΑΤΟΥΣ

ΠΕΡΙ

ΑΕΡΩΝ, ΥΔΑΤΩΝ, ΤΟΠΩΝ.

---

## TRAITE D'HIPPOCRATE

DES AIRS, DES EAUX ET DES LIEUX;

TRADUCTION NOUVELLE,

Avec le texte grec collationné sur deux manuscrits, des notes critiques, historiques & médicales, un discours préliminaire, un tableau comparatif des vents anciens & modernes, une carte géographique, & les index nécessaires.

PAR CORAY,

Docteur en Médecine de la ci-devant Faculté de Montpellier.

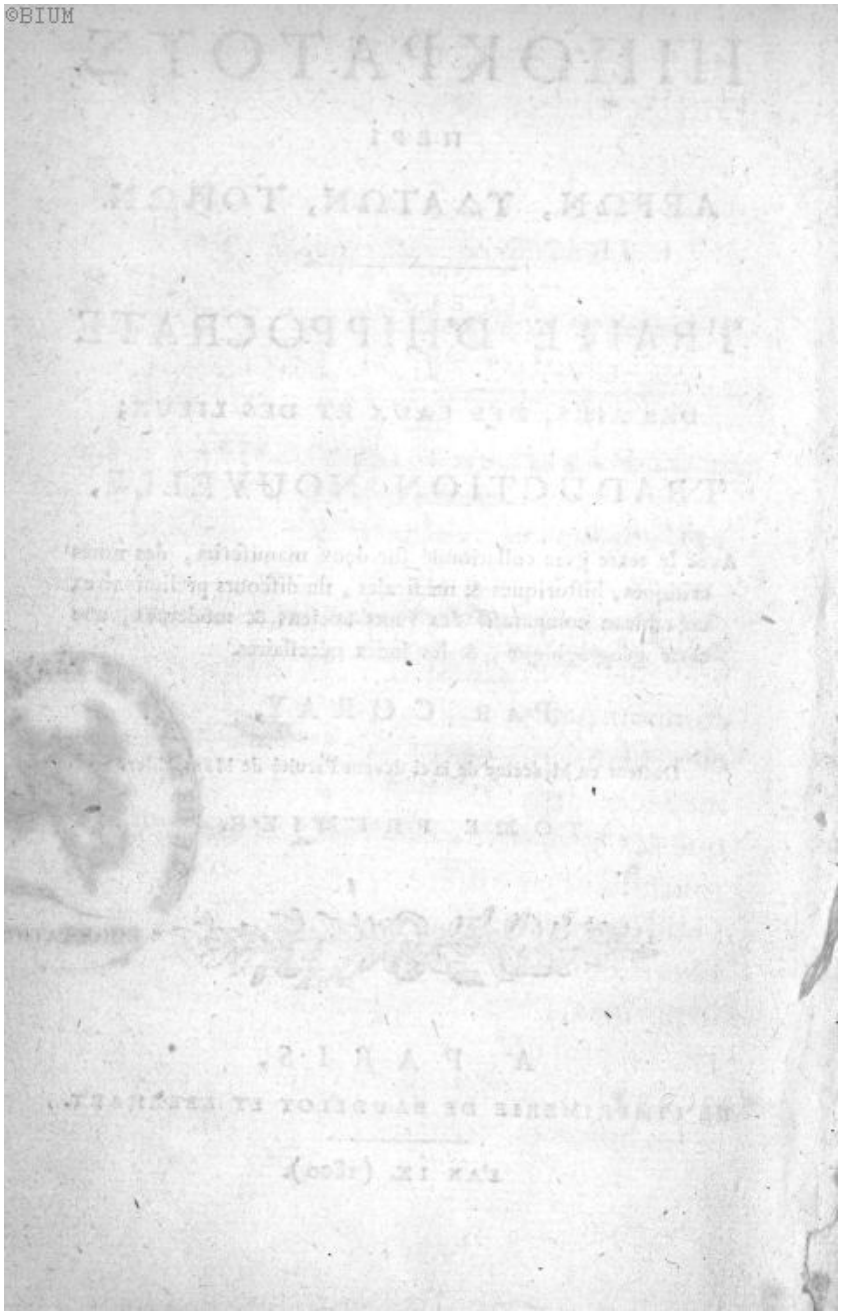
TOME PREMIER.



A PARIS,

DE L'IMPRIMERIE DE BAUDELOT ET EBERHART.

L'AN IX. (1800).



## DISCOURS PRÉLIMINAIRE

SUR

LE TRAITÉ D'HIPPOCRATE  
DES AIRS, DES EAUX ET DES LIEUX.

## PREMIÈRE PARTIE.

*De l'influence du Climat sur l'homme.*

§ 1. L'OUVRAGE ÉTONNANT dont je présente la traduction au Public, fut composé, il y a plus de vingt-deux siècles, dans un coin de la Grece, par un médecin dépourvu de tous les secours que les progrès des sciences & des arts fournissent aux observateurs du nôtre. Guidé par le seul génie dont la nature l'avoit doué, Hippocrate voulut résoudre le problème le plus intéressant qu'on eût jamais proposé.

§ 2. Il s'agissoit de savoir « pourquoi » les hommes, malgré l'identité de leur

I

a

## ij DISCOURS

» espece , différoient entr'eux par des  
 » nuances graduées & successives , de  
 » maniere qu'en partant d'un point quel-  
 » conque du globe , & en parcourant ,  
 » soit en longitude , soit en latitude ,  
 » tout le cercle , pour revenir au même  
 » point , on rencontre à des distances  
 » plus ou moins éloignées des peuples  
 » qui ont une physionomie , un tempé-  
 » rament , des maladies , des mœurs , &  
 » des usages différens de ceux de leurs  
 » voisins». Pour résoudre une question de  
 cette importance, il falloit un philosophe  
 qui joignît à des connoissances physiques,  
 médicales , morales & politiques , la  
 patience de faire des recherches très-  
 multipliées , très-pénibles , & une sagacité  
 extraordinaire , pour distinguer dans  
 l'homme ce qui est l'ouvrage de la nature ,  
 d'avec ce qui n'est que l'effet des causes  
 morales ; & ce philosophe fut Hippocrate.

§ 3. Aussi est-ce avec raison qu'un de  
 ceux qui l'ont le mieux connu & appré-

cié, disoit en parlant de cet ouvrage, qu'il n'est pas seulement utile aux médecins, mais que l'historien, le cosmographe, le politique, y trouvent également jetés les premiers fondemens de leurs sciences respectives, & que son auteur a su y réunir tous les charmes du style à la gravité & à l'importance du sujet (1). Ce jugement a été justifié de nos jours par un autre ouvrage de génie (2), dont l'auteur n'auroit rien retranché de sa propre gloire, s'il avoit eu le noble courage de faire honneur au médecin grec du principe fécond qui lui fournit l'idée de son travail, & qui en fut la base.

§ 4. On auroit pu déjà soupçonner que cette différence qu'on observe dans le physique & dans le moral des hommes (§ 2), devoit tenir à leur position respective par rapport à la manière plus ou moins directe dont ils recevoient les

(1) Prosp. Martian, *Comment. in Hippocrat.* p. 89. Edit. Rom. 1626.

(2) L'esprit des loix.



rayons du soleil, & à la distance plus ou moins considérable où ils se trouvoient des poles : mais cette considération paroïssoit d'autant moins suffisante pour la solution du problème, qu'on avoit déjà observé que le même climat, c'est-à-dire, la même distance des poles, présente souvent des différences bien marquées dans des distances très-peu considérables du méridien, tandis que des climats bien éloignés les uns des autres fournissent des phénomènes absolument semblables. Il falloit donc avoir d'autres données, puisées dans les lieux mêmes qu'on habitoit, pour rendre raison des différences qu'on remarquoit dans des lieux plus éloignés.

§ 5. On avoit observé, comme on observe tous les jours, que l'état du corps humain éprouvoit des variations très-grandes, d'après les différentes saisons de l'année, & que l'homme du printemps ne ressembloit pas plus à celui de l'automne que l'homme de l'été à celui de l'hiver.

Cette observation donna lieu à cet aphorisme : « en hiver & au printemps les estomacs sont naturellement très-chauds ; » aussi doit-on se nourrir davantage dans ces deux saisons » (1), & à celui-ci : « on supporte mieux les alimens au printemps qu'en été & qu'en automne ; & en hiver mieux qu'au printemps » (2). «

§ 6. Mais cette différence des saisons étant en grande partie déterminée par la différente manière dont les vents soufflent dans chaque partie de l'année, on dut également conclure que l'influence de ces derniers sur le corps humain étoit aussi puissante que celle des saisons. Cette observation donna encore lieu à cet aphorisme : « les constitutions boréales resserrent les corps, leur donnent plus de vigueur & d'agilité, éclaircissent le teint, rendent l'ouïe plus fine, dessèchent les ventres, picotent les yeux, & aggravent les douleurs de poi-

(1) Hippocrat. *Aphorism.* I. 15.

(2) Idem, *ibid.* I. 18.

» trine chez les personnes qui ont cette  
 » partie affectée ; les constitutions au-  
 » trales, au contraire, relâchent & ra-  
 » mollissent les corps, rendent l'ouïe  
 » dure, occasionnent des pesanteurs de  
 » tête & des vertiges, appesantissent les  
 » yeux, comme tout le corps, & lâchent  
 » les ventres » (1).

§ 7. On dut encore remarquer que  
 dans des villes situées moitié sur une col-  
 line ou une montagne, & moitié sur  
 une plaine ou une vallée, les habitans  
 de cette dernière partie différoient sen-  
 siblement de leurs compatriotes qui oc-  
 cupoient la moitié la plus élevée de la  
 ville, & que certaines maladies affectoient les uns exclusivement aux autres.  
 On dut observer la même différence re-  
 lativement aux qualités des productions  
 de la terre des deux parties respecti-  
 ves (2).

(1) Hippocrat. *Aphorism.* III. 17.

(2) Idem *de Diæt.* L. II, p. 210 (q. & *de morbis*,  
 L. IV, Sect V, p. 123. Edit. Lind.

§ 8. Il n'étoit pas moins facile d'observer, que les différens alimens (1), pris en différens temps, affectoient différemment l'économie animale; que les effets d'une nourriture végétale sur le corps humain étoient bien différens de ceux qu'y produisoit une nourriture animale, & que les uns comme les autres présentoient encore des différences bien marquées, suivant la différente espece ou qualité des végétaux ou des animaux dont on étoit nourri.

§ 9. Il ne falloit plus qu'un homme de génie pour tirer de toutes ces observations combinées les conclusions suivantes: 1<sup>o</sup>, puisque je me sens autrement disposé en hiver qu'en été (§ 5), les peuples éloignés de moi, chez lesquels une température froide occupe la plus grande partie de l'année, doivent donc être habituellement disposés comme je le suis en hiver, de même que les peu-

(1) Je comprends de plus sous cette dénomination, l'eau & toute autre boisson quelconque.

## viii DISCOURS

ples dont le climat est chaud pendant la plus grande partie de l'année, doivent se sentir comme je me sens pendant la saison de l'été; 2<sup>o</sup>, puisque, pendant que le vent du midi souffle, j'éprouve un relâchement de tout le corps, & un embarras dans toutes ses fonctions, qui se communique jusqu'à mes facultés intellectuelles, & que j'éprouve tous les effets contraires lorsque le vent du nord regne (§ 6), les peuples exposés habituellement à l'influence de l'un ou de l'autre de ces vents, doivent donc se trouver dans un état analogue à celui que j'éprouve pendant le regne de ces mêmes vents; 3<sup>o</sup>, puisque moi, habitant de la partie la plus élevée de ma ville, je suis tout autrement disposé que ne le sont ceux de mes compatriotes qui habitent la partie la plus basse de cette même ville (§ 7), les habitans d'un terrain fort élevé au-dessus du niveau de la mer, doivent donc éprouver la même disposition que moi, comme ceux dont l'habitation

bitation est au niveau ou même au-dessous du niveau de la mer, doivent être dans un état habituel, analogue à celui de mes compatriotes ; 4<sup>e</sup>, puisqu'enfin une espèce d'alimens produit sur moi des effets bien différens de ceux d'une autre espèce (§ 8), les peuples qui se nourrissent, la plupart du temps, de l'une ou de l'autre de ces espèces, doivent donc éprouver habituellement les mêmes effets respectifs.

§ 10. Indépendamment de l'influence que le sol exerce sur notre corps, par le plus ou moins d'élévation au-dessus du niveau de la mer (§ 7), & de celle qui vient des différentes qualités qu'il communique aux substances végétales & animales, dont l'homme fait sa nourriture habituelle (§ 8 & 9), on dut encore remarquer que les différentes matieres qui entrent dans la composition de ce sol, le plus ou moins de consistance qui résulte de leur union, le plus ou moins d'égalité de sa surface, qui lui fait ab-

r

b

## x DISCOURS

forber ou réfléchir les rayons du soleil, la nature enfin des différentes exhalaisons qu'il renvoie à l'atmosphère, contribuent puissamment à modifier la température d'un pays. On dut de plus s'apercevoir que la fertilité du sol devoit naturellement amollir l'homme, en l'invitant sans cesse au plaisir & à l'inaction, comme la stérilité devoit l'endurcir & le fortifier, en l'excitant au travail (1) & en le forçant d'être sobre. De toutes ces observations on dut enfin conclure que l'influence des causes physiques ou du climat sur le corps humain est une influence réelle.

§ 11. Mais à cause de la liaison intime qui existe entre ce corps & le principe qui l'anime, le premier ne peut éprouver pendant long-temps cette influence sans la communiquer à l'ame. L'homme ne peut jouir ni souffrir long-temps, sans que

(1) Théocrit. *Idyll.* XXII :

Ἄπειρα, Διόφαντε, μένει τὰς τέχνας ἐγείρει  
 Ἀὐτὰ τῶν μέθοισι διδάσκαλος, &c.

ses facultés intellectuelles & morales ne contractent une maniere d'être habituelle qui constitue ce qu'on appelle le *caractère*.

§ 12. Des phénomènes sans nombre observés dans l'état de santé, comme dans celui de maladie, constatent aujourd'hui, à ne plus en douter, cette étroite union, cette sympathie & cette synergie du principe de la vie avec la machine qu'il anime. Mais les premiers observateurs ne purent puiser ces notions physio-psychologiques que dans les effets frappans qu'ils voyoient produire sur le moral de l'homme à certains alimens, à certaines boissons ou drogues, prises même en petite quantité. Le premier qui eut le malheur de s'enivrer, en savourant les délices de quelques verres d'un nectar que la nature lui offroit pour la première fois, dut être bien étonné du changement graduel qui s'opéroit dans tout son être. Ses forces augmentées, ses soucis & ses chagrins dissipés, la sérénité de l'ame succédant à la tristesse,



& suivie de la gaieté, durent être pour lui des phénomènes aussi nouveaux qu'agréables : mais l'insensé, croyant qu'il n'avoit qu'à continuer d'avalier à longs traits cette délicieuse boisson, pour prolonger un bonheur qui lui avoit été jusqu'alors inconnu, s'aperçut bientôt que ses forces l'abandonnoient, que ses jambes se déroboient sous lui, que ses idées se confondoient, & qu'il ne pouvoit plus les exprimer que par des paroles mal articulées, qui venoient expirer sur ses lèvres avant d'être prononcées. Égaré de plus en plus par cette nouvelle métamorphose, il continua de s'enivrer & finit par devenir la risée de sa propre famille.

§ 13. Des faits de cette nature une fois constatés, il n'étoit plus difficile d'observer que des alimens, dont les effets ne sont, à beaucoup près, ni aussi prompts, ni aussi sensibles, pris habituellement, devoient cependant à la longue donner au corps une complexion, & à l'esprit une trempe bien différente

de celles qui devoient distinguer les individus qui faisoient usage d'une nourriture opposée. Les anciens athletes passoient pour être les plus stupides des hommes, précisément parce que leur principale nourriture consistoit dans les chairs de porc & de bœuf, qu'ils mangeoient avec une voracité sans exemple (1).

(1) Diogen. Laert. in *vita Diogen.* Malgré la civilisation & toutes les causes morales qui déguisent les effets du climat (que je prends ici dans une acception médicale, c'est-à-dire, en y comprenant toutes les causes locales physiques, & notamment la nourriture, lorsqu'elle est prise des productions mêmes du lieu qu'on habite), il est aisé d'observer que même en Europe, les peuples qui se nourrissent en grande partie de chair, sont d'un caractère plus porté à la férocité que ceux dont la nourriture est en grande partie composée de végétaux. L'extrême douceur qu'on attribue aux Indiens, tient plus qu'on ne pense à leur régime végétal. Il en est de même du tempérament & des maladies qui en résultent : l'élephantiasis, maladie presque inconnue aux anciens Scythes qui se nourrissoient de lait, n'étoit si fréquente à Alexandrie, que parce que les habitans de cette ville mangeoient habituellement diverses especes de salaisons, & jusqu'aux chairs d'âne. V. Galen. *de curat. ad Glaucon.* L. II, T. IV, p. 219 extr.

§ 14. De toutes ces observations réunies on conclut donc que le climat devoit avoir une influence sur le moral comme sur le physique de l'homme. Cependant, quoique cette influence soit réelle, on dut encore remarquer que les causes physiques pouvoient varier dans leurs effets, suivant qu'elles agissoient séparément ou combinées ensemble de différentes manières & en plus ou moins grand nombre ; que deux peuples, par exemple, vivant sous des latitudes différentes & même opposées pour la température, pouvoient se ressembler, s'ils habitoient l'un sur les montagnes d'un pays chaud, & l'autre dans les plaines ou les vallées d'un pays froid.

§ 15. Une autre cause de cette variation non moins puissante, c'est l'*habitude*, qui fait que certains peuples, comme certains individus, s'accoutument tellement à l'influence de certaines causes physiques, quelque mauvaise qu'elle soit, qu'ils n'en ressentent plus les effets,

ou du moins qu'ils ne les ressentent que très-foiblement. Cette observation donna lieu à cet aphorisme : « ceux qui sont » habitués à une espèce de travail , quoi- » que délicats ou vieux , le supportent » mieux que les hommes robustes & jeu- » nes qui n'y sont point accoutumés » (1), & à cet autre : « on est moins incommodé » des choses auxquelles on est depuis » long-temps accoutumé , quoique plus » nuisibles , que de celles dont on n'a » point l'habitude » (2).

§ 16. C'est cette habitude qui donne à l'homme une prééminence sur les autres animaux , qui le rend capable de se faire à tous les climats & à tous les ré-

(1) Hippocrat. *Aphorism.* II. 49.

(2) Idem, *Ibid.* II. 50. Mead avoit vu des malades qui supportoient plus aisément l'air infect de la ville , auquel ils étoient accoutumés , que l'air sain de la campagne qui étoit nouveau pour eux. On peut encore rapporter à cette habitude ce qui s'observe souvent dans les affections produites par la température habituelle d'un pays , & qui attaquent d'une manière plus prompte & plus funeste les étrangers que les indigènes. V. *Journ. de Médec.* vol LXIII , p. 270.

gimes. Endurci par elle, il brave souvent l'influence des causes physiques, ou il en supporte les effets sans aucun préjudice pour son existence (1). Et si l'habitude n'exerce pas également partout son empire (2), il faut alors que quelque cause physique ou morale, d'une force majeure, détruise ou modifie sa force.

(1) « Memorabilis quoque est facultas adfuescendi, quæ utrumque hominis principium gaudet. Hac si careret natura humana, paucissimis profecto sanis esse contineret. Duramur nimirum consuetudine ad innoxie ferendum innumera, quæ minus adfuetis obsunt. . . . Ita vel morbi etiam adfuetudine magis & tolerabiles & tractabiles redduntur, & ipsa venena mitescunt ». Gaubius, *Instit. Patholog.* §. 644.

(2) Si des maladies propres au climat d'un pays, attaquent plus promptement les étrangers que les indigènes (§. 15. not. 2), il y a aussi des cas, & ce sont peut-être les plus fréquens, où ces maladies affligent de préférence les indigènes, & épargnent les étrangers. Au rapport de Kahler, le tarentifine, maladie endémique de la Pouille, & qui ne paroît être au fond qu'une affection nerveuse, ne se communique point aux étrangers. V. *Comment. de rebus in scient. natur. & medic. gestis.* Vol. VIII, p. 6. Les Anglois sont quelquefois exempts des maladies épidémiques qui affligent les insulaires de la nouvelle Angleterre. *Ibid.* vol. XIV, p. 323.

§ 17. Je comprends sous la dénomination de *causes morales*, les usages, les coutumes, les loix, toutes les institutions politiques ou religieuses d'une nation, & jusqu'à un certain point les professions ou les métiers qu'elle exerce de préférence; en un mot, tout ce qui, n'étant point fondé sur la constitution physique de l'homme, peut devenir cause ou motif de ses actions, & modifier son tempérament de manière à le rendre plus ou moins susceptible de certaines affections morbifiques.

§ 18. Et qu'on ne m'accuse point de faire un cercle vicieux, si après avoir fait dépendre le moral de l'homme des causes physiques (§ 14), je considère ici ces dernières comme dépendantes en quelque manière du moral. Ce cercle est dans la nature même de l'homme; il est la suite nécessaire de cette intime liaison qui existe entre l'esprit & le corps. De même que celui-ci communique à l'esprit ses affections & sa manière d'être

i

c

(§ 11), de même ce dernier ne peut être pendant long-temps dans une situation quelconque, sans que le corps n'en ressent les bons ou les mauvais effets (1). Des institutions dépendantes de l'influence du climat peuvent à leur tour renforcer de plus en plus cette influence, & devenir même si constantes par l'empire de l'habitude, qu'elles existent encore pendant long-temps, après que cette influence a cessé; comme des institutions introduites d'abord par des circonstances étrangères au climat, & maintenues pendant quelque temps, peuvent par la même habitude affaiblir cette influence (2).

§ 19. Personne n'ignore sans doute

(1) « Tout ceci se peut rapporter à l'estroite communication de l'esprit & du corps, s'entrecommuniquants leurs fortunes. » Montaigne, *Essais*. L. I, Chap. XX.

(2) On voit un exemple du premier cas dans les colonies, qui conservent long-temps les mœurs de la mere patrie, quoique transplantées dans un climat bien différent; du second, dans la religion, qui fait de l'homme un tigre ou un agneau, suivant qu'elle prêche le fanatisme, ou la tolérance & la résignation.

l'influence que certains métiers ou professions ont sur le physique de ceux qui les exercent. On peut dire que chaque atelier devient pour l'artisan qui y travaille, une atmosphère particulière, un nouveau climat, soit par les émanations des matières (1) qui font l'objet de son industrie, soit par les élémens dont il fait le plus d'usage pour façonner ces matières, & dans lesquels il est obligé de passer la plupart du temps (2); soit enfin par la position que son corps est contraint de garder pendant le travail.

§ 20. Mais cette influence, assez puissante pour modifier, en dépit du climat, son tempérament, & le rendre sujet (3)

(1) Comme font par exemple, les cuirs pour un tanneur, &c.

(2) On peut citer l'exemple des forgerons & des pêcheurs : les premiers sont obligés de travailler à côté du feu ; les seconds passent leur vie dans l'eau.

(3) Hippocrate dans ses épidémies fait souvent mention du métier des malades, comme d'une circonstance qui pourroit répandre beaucoup de lumière sur la nature des maladies. On connoît l'excellent traité de Ramazzini de *morbis artificum*.



à des maladies particulieres , ne l'est pas moins par rapport au moral. Il faut absolument avoir fermé les yeux à l'évidence , pour la révoquer en doute. Les juremens des charretiers sont déjà passés en proverbe ; les mariniers sont brutaux & féroces , par la raison qu'ils sont tous les jours exposés à la furie des vents & des tempêtes , & à tous les caprices d'un élément qui épuise leur patience ( 1 ).

« Les dieux mêmes ( dit Ménandre » en parlant des militaires de son temps ) » ne sauroient faire un homme poli » d'un soldat » ( 2 ). Et si les arts & les métiers influent sur l'homme , pourquoi les usages , les coutumes , les loix ou la nature du gouvernement , les

( 1 ) Bodin , *Method. ad facil. histor. cognition.* Cap. 5.

( 2 ) Κομψος στρατιότης , οὐδ' ἂν εἰ πλάττοι θεὸς  
Οὐθεὶς γένοιτ' ἄν. ( Apud Stob. *Serm.* LI. )

Des François m'ont assuré que parmi ceux qui ont enfanglanté la révolution il y avait un grand nombre de bouchers. Tant il est vrai que la sensibilité , comme toutes les autres affections de l'homme , s'émousse à force d'être usée.

institutions politiques & religieuses, établies dans le pays qu'il habite, n'influeroient-elles pas avec une égale force sur lui ?

§ 21. Il en est de même de l'influence que peuvent exercer sur une nation entière, ou sur ses membres séparément, les mœurs & les usages des peuples étrangers avec lesquels ils ont le plus de relations commerciales. L'imitation est un des plus puissans motifs des actions de l'homme. Il suffit qu'un François ait séjourné pendant quelque temps à Londres, pour qu'il devienne Anglomane, pour qu'à son retour il étale au milieu de Paris tous les usages, qu'il singe toutes les mœurs, & même toutes les extravagances des Anglois, de même qu'il suffisoit autrefois à un Athénien d'avoir fait un voyage à Lacédémone, pour se promener dans les rues d'Athènes avec un accoutrement spartiate (1).

(1) Demosthen. *adversus Conon*. T. II, p. 1267, edit. Reiske.

§ 22. La loi qui fermoit aux étrangers l'entrée de Sparte, étoit fans doute une loi barbare ; mais elle n'étoit point inconféquente. Le législateur ayant voulu que les Spartiates ne s'occupassent exclusivement que de l'horrible métier de la guerre, il étoit naturel qu'il écartât d'eux tout ce qui pouvoit les en distraire. C'est par le même motif que Platon vouloit que sa république fût éloignée de la mer, de peur que les citoyens ne fussent corrompus par la contagion des mœurs étrangères, & que le commerce maritime ne les rendît égoïstes en bannissant de leurs ames la générosité & la bonne-foi (1). Il existe aujourd'hui peu de nations commerçantes qu'on ne puisse malheureusement accuser de tout ce que Cicéron reprochoit aux Carthaginois (2).

(1) *De legibus*. L. IV, T. VIII, p. 162 sq. edit. Bipont.

(2) « Carthaginenses fraudulentis & mendaces non » genere, sed natura loci, quod propter portus suos » multis & variis mercatorum sermonibus ad studium » fallendi studio quæstus vocabantur. » Cicer. II. *de leg. agrar.* §. 35, T. V, p. 167. edit. Olivet.

## P R É L I M I N A I R E.    xxiiij

Strabon observe (1), que les Scythes Nomades, tant vantés par Homere à cause de leur amour pour la justice, étoient de son temps tellement pervertis, pour avoir embrassé le commerce maritime, qu'ils pillotent, assassinoient les étrangers, quoique d'ailleurs ils parussent plus policés. Quelqu'un s'imaginera peut-être que le commerce n'a pas, à beaucoup près, produit les mêmes effets chez les peuples modernes : mais qu'il songe à l'effusion du sang qui a accompagné la découverte de l'Amérique, & au trafic infâme des negres, que la culture de cette partie du monde a nécessité ; qu'il songe à l'oppression que plusieurs nations européennes exercent encore aujourd'hui sur les malheureux indigenes de leurs possessions en Asie & en Afrique ; qu'il songe enfin que ce n'est qu'aux avantages du commerce du Levant que les nations policées de l'Europe sacrifient sans pitié comme sans re-

(1) L. VII, p. 208.

mords la liberté de la Grece ; & qu'il ose après cela décider , si l'on est aujourd'hui plus humain que ne l'étoient autrefois les Scythes.

§ 23. Mais les effets du commerce extérieur ne se bornent point aux seuls inconvéniens qui résultent des mœurs étrangères, ainsi que de la nature même de cette profession, qui, n'ayant pour objet que d'augmenter les facultés pécuniaires de ceux qui l'exercent, les rend souvent peu délicats sur le choix des moyens. On peut encore les considérer sous d'autres points de vue aussi intéressans pour le médecin que pour le philosophe politique ou moraliste.

§ 24. Je ne parlerai point d'un des effets les plus ordinaires du commerce, savoir, de celui de changer une grande partie de la nation commerçante en marins, & de produire par cette nouvelle occupation un changement sensible, tant au physique qu'au moral, changement qui peut masquer ou modifier les effets ordinaires

naires du climat. Mais on ne peut point passer sous silence les différentes maladies que le commerce extérieur a introduites parmi nous, & qui ont changé le caractère de celles qui nous affligeoient déjà, & produit dans toute l'économie animale une altération bien manifeste, laquelle doit nécessairement se communiquer au moral de l'homme. Les affections muqueuses ou catarrhales, ordinairement très-rares chez les anciens, ne se sont multipliées en Europe que depuis l'époque où le mal vénérien développa toute sa force; & c'est vraisemblablement à ce mal, qui, de l'aveu de la plupart des médecins, est d'une nature muqueuse, qu'on doit attribuer cette prédominance de la diathèse pituiteuse qu'on observe de nos jours (1)

§ 25. Les productions même des pays étrangers que l'étendue de nos rapports commerciaux nous ont mis à même de nous procurer si facilement, n'ont pas

(1) Grimaud, *cours de fièvres*, vol. I, p. 188.

peu contribué à changer la face de nos maladies, ou à nous en donner de nouvelles. Nos ancêtres, plus modérés que nous, ne connoissoient point toutes ces affections, qui doivent leur origine aux boissons chaudes du café, du thé, du chocolat, &c. (1). Nos tables, chargées des productions des quatre parties du monde, doivent nécessairement neutraliser les effets de la nourriture tirée de notre propre sol, & si non détruire, du moins déguiser puissamment l'influence du climat que nous habitons.

§ 26. La découverte de l'Amérique, & le commerce extérieur ayant multiplié les métaux numismatiques, ainsi que les relations de nation à nation, ont dû nécessairement faciliter le commerce intérieur de chaque peuple, accroître sa population, son industrie & son luxe, amollir les corps & adoucir les ames (2),

(1) Selle, *Introduç. à l'étud. de la nat. & la médec.* p. 186, trad. franç.

(2) Je suppose le lecteur trop instruit pour l'avertir, que je ne contredis pas ici ce que j'ai dit plus haut (§.

## PRÉLIMINAIRE. xxvij

en un mot, changer son économie morale & physique. Et voilà précisément d'où vient cette uniformité de mœurs qu'on observe aujourd'hui chez la plupart des nations européennes, qui ne constituent, pour ainsi dire, qu'une seule nation, malgré la différence des climats, & qui diffèrent à cet égard des peuples anciens, ordinairement isolés, & n'ayant guère d'autre communication que celle que des guerres périodiques établissoient entr'eux. On peut comparer ces derniers à des torrens impétueux qui ne se mêlent de temps en temps que par leurs débordemens, au lieu que les nations modernes ne ressemblent pas mal à des fleuves tranquilles, qui se communiquent & qui se confondent par les canaux multipliés de l'industrie & du commerce.

22.) nous n'avons que la douceur d'un sang froid factice : nous nous abstenons du mal par bienfaisance ; & quand notre intérêt exige de le commettre, la civilisation nous force souvent à le déguiser sous l'apparence de la douceur & de la modération.



## xxviiij DISCOURS

§ 27. C'est à ce même changement dans l'économie politique des peuples qu'il faut encore attribuer cette modification du pouvoir arbitraire en Europe. Les gouvernemens même les plus despotiques n'y ressemblent pas plus à la férocité des anciens tyrans, ou des modernes oppresseurs des autres parties du monde, que les cultivateurs & les artisans européens ne ressemblent aux malheureux esclaves dont les peuples de l'antiquité employoient les bras pour cultiver leurs terres, ou pour exercer un petit nombre de métiers suffisans pour leurs petits besoins. Les despotes modernes ont bien senti que, pour satisfaire leur ambition, ou pour se mettre à l'abri de celle de leurs voisins, il falloit de toute nécessité encourager l'industrie, en lui assurant le droit de propriété, & en lui accordant une protection efficace qui la mît à couvert de toute espece de vexation; ce qu'ils n'ont pu faire qu'en se dépouillant d'une bonne partie de leur

pouvoir. Cette protection, en augmentant le crédit & les fortunes de plusieurs particuliers, a, par une espèce de réaction, mis la puissance des princes dans la dépendance des hommes riches, au point que nous ne sommes pas peut-être loin de l'époque de grandes révolutions, si les princes ne s'empressent de limiter de plus en plus leur pouvoir, en le réduisant à un gouvernement paternel (1), & si les peuples, de leur côté, instruits par les malheurs qu'entraînent ordinairement les révolutions, ne travaillent de concert avec leurs chefs à la réforme graduelle de tous les abus. Il est dans la nature de l'homme de supporter plutôt l'esclavage que le sentiment pénible d'une liberté entravée.

§ 28. Telle fut à peu près la marche des méditations profondes qu'Hippocrate dut faire pour parvenir à la solution du

(1) « Agasicles (rex Lacedæmoniorum) ad eum qui  
 » rogaret quo modo quis absque satellitibus tuto regnare  
 » posset; si suis, inquit, populis ita imperarit, ut parentes  
 » filiis, » Plutarch, *Apophtegm. laconic.*

grand problème de l'influence des climats, & pour établir pour principe : que « l'homme est doué de tel ou tel » tempérament, de tel ou tel caractère » moral, suivant la nature des causes » physiques, sous l'empire desquels il » vit (§ 1-13); mais qu'il peut cepen- » dant modifier l'influence de ces causes » par leur différente combinaison (§ 14), » par l'habitude qu'il a contractée de » leurs effets (§ 15 & 16), ou enfin en » leur opposant d'autres causes physiques » ou morales quelconques (§ 17-27) ».

§ 29. C'est vraisemblablement pour n'avoir pas fait cette distinction importante de l'influence des causes physiques d'avec celle qu'exercent sur l'homme les causes morales, que de nos jours on a vu des hommes, recommandables par leurs lumières, s'élever contre l'influence du climat, en attribuant tout aux causes morales. Cependant, leurs objections n'étant fondées que sur les changemens que ces dernières peuvent opérer

dans l'homme , changemens que ceux qui soutiennent l'influence du climat , n'ont jamais révoqués en doute , confirmement plutôt , ce me semble , qu'elles ne détruisent l'existence de cette influence. Car il ne s'agit point de favoir , si le caractère national d'un peuple , déterminé par la nature du climat , peut être altéré par des causes morales : il est plutôt question de s'assurer , si , abstraction faite de ces causes , ce peuple peut ressembler à un autre peuple qui habite un climat tout différent ; & plus encore , si les mêmes causes morales dans deux climats opposés agissent avec la même force , & si elles y produisent des effets semblables par leur nature & par leur durée.

§. 30. *Il suffit , dit Hume (1) , que dans l'établissement d'une république , un Brutus se trouve à la tête du gouvernement , pour que son enthousiasme se communique*

(1) *Essays and Treatises on several subjects.* London 1784 , vol. 1 , p. 217.

à toute la nation, & qu'il se renforce en passant d'une génération à l'autre. Cette proposition est aussi vraie que la réflexion de ce général athénien qui disoit qu'une armée de cerfs conduite par un lion, étoit plus redoutable qu'une armée de lions conduite par un cerf (1). Mais je demanderai au philosophe anglais, d'où vient qu'il n'a jamais existé un Brutus ni chez les Lapons ni entre les Tropiques? & si une combinaison de causes extraordinaires l'y faisoit naître n'est-il pas probable qu'il y établiroit une monarchie plutôt qu'une république? ou si enfin cet homme étoit assez magnanime pour que, comme un autre Thésée, il voulût accorder à ses concitoyens, quoique moins éclairés que lui, & doués d'un courage bien inférieur au sien, tous les avantages de l'égalité, n'est-il pas probable que cet équilibre de droits y seroit rompu par l'influence du climat, dans

(1) Εἰάθει δὲ [Χαβρίας] λέγειν, ὅτι φοβερώτερόν ἐστιν ἐλάφου στρατόπεδον, ἡγουμένου λέοντος, ἢ λέοντων, ἐλάφου. Plutarch. vol. VI, p. 710, edit. Reiske.

un espace de temps beaucoup plus court que s'il alloit établir sa république dans un pays plus tempéré ?

§ 31. *C'est une maxime en philosophie, poursuit le même auteur, qu'on doit considérer comme non-existantes les causes qui ne tombent point sous les sens. Rien de plus vrai que cette maxime ; mais est-il également vrai que les causes physiques se dérobent absolument à nos sens ? y a-t-il un seul homme, s'il n'est pas entièrement stupide, qui ne se sente autrement disposé dans un temps serein que dans un temps pluvieux, pendant le vent du nord que pendant celui du midi (§ 5 & 6) ? ne fait-on pas que certains vents, en paralysant, pour ainsi dire, le corps, communiquent leur action à l'esprit, & qu'ils le jettent dans une inertie qui lui ôte jusqu'à la force de penser ? Et si ces causes sont constantes, ne peuvent-elles pas à la longue influer sur notre tempérament, modifier nos passions & déterminer notre caractère moral ?*

§ 32. *Les Chinois, ajoute encore Hume, ont par tout leur vaste empire le même caractère national, quoique leur climat ne soit point par-tout le même. Falloit-il aller chercher des exemples chez une nation si éloignée de nous, pour établir une vérité qui, sans détruire l'influence du climat, prouve tout au plus que cette influence peut être modifiée par des causes morales? Quoique je ne connoisse les Chinois que par les relations des voyageurs, qui les connoissent eux-mêmes fort peu, j'ose affirmer qu'il en est de la Chine comme de tous les pays que nous connoissons d'une manière plus particulière. Le caractère national de ce peuple, le même quant aux causes morales, qui l'ont formé, doit présenter par la force des causes physiques autant de nuances qu'il y a de provinces différentes; de même qu'en France, pays beaucoup moins étendu que la Chine, & qui présente aussi un caractère national bien prononcé, on observe une*

différence sensible entre un Languedocien & un Normand, un Provençal & un Breton.

§ 33. Il n'est pas non plus vrai, comme le prétend Hume, que les Juifs soient par-tout les mêmes, quoique dispersés sur tout le globe. A travers cette uniformité frappante, qui est un effet des causes morales, & notamment de l'aversion que ce peuple singulier a pour s'allier avec les autres nations, on distingue bien, pour peu qu'on y fasse attention, un Juif Allemand d'un Juif Portugais.

§ 34. Je ne m'arrêterai pas plus longtemps aux objections de cet illustre philosophe (1); d'autant plus qu'elles portent toutes sur les modifications que les causes morales peuvent produire dans l'influence du climat, modifications que personne ne peut révoquer en doute, mais que personne non plus ne doit re-

(1) Par la même raison, je crois pouvoir me dispenser de parler du système d'Helvetius, qui rapporte tout à l'éducation.



garder comme assez puissantes pour effacer entièrement l'action des causes physiques (1).

§ 35. Une objection beaucoup plus précieuse que tous les argumens de Hume est celle d'un illustre voyageur. « Pour-  
» quoi (demande-t-il) sous un même cli-  
» mat la classe des tyrans aura-t-elle plus  
» d'énergie pour opprimer que celle du  
» peuple pour se défendre » (2)? Je ré-

(1) Je ne puis cependant passer sous silence l'autorité de Strabon dont Hume (*ibid.* not. p. 550) a voulu s'appuyer pour nier l'influence du climat. A la manière dont il cite cet auteur, on pourroit croire que Strabon ne reconnoît pas non plus cette influence. Cependant l'opinion de ce dernier écrivain se réduit à regarder l'influence du climat comme moins puissante que celle des causes morales. Voici comment il s'exprime à ce sujet : καὶ τέχναι τε καὶ δυνάμεις , καὶ ἐπιτηδεύσεις ἀρξάντων τινῶν κρατοῦσιν αἱ πλείους ἐν ὁποιοῦν κλίματι ἔστι δὲ τε καὶ περὶ (je lis : παρὰ) τὰ κλίματα ἄσπερ τὰ μὲν φύσει ἰστὶν ἐπιχώρια , τὰ ΔΕ' Θ' Ε' Σ Ε Ι (j'aime mieux lire : Δ' Ε' Θ' Ε Σ Ι) καὶ ἀσκήσει. Οὐ γὰρ φύσει Ἀθηναῖοι μὲν φιλολόγοι , Λακεδαιμόνιοι δ' οὐ , καὶ οἱ ἔτι ἰσχυτέρη Θυραῖοι , ἀλλὰ μᾶλλον ἔθει. Οὕτως οὐδὲ Βαβυλώνιοι φύσει φιλόσοφοι καὶ Αἰγύπτιοι , ἀλλὰ καὶ ἀσκήσει καὶ ἔθει. Καὶ ἴππων δὲ καὶ βοῶν ἀρετὰς , καὶ ἄλλων ζώων , οὐ τόποι μόνον , ἀλλὰ καὶ ἀσκήσεις ποιοῦσιν. Strab. L. II, p. 161.

(2) Volney, *voyag. en Syrie & en Égypte*, vol. II, Chap. XL, p. 427.

ponds : que les tyrans font ordinairement des conquérans qui viennent des climats froids tomber sur des peuples qui habitent des pays plus chauds ; qu'une fois mis en possession de leurs conquêtes , il devient facile à leurs successeurs , quoiqu'amollis par les délices du nouveau climat , de perpétuer leur tyrannie , parce que , maîtres & dispensateurs des ressources de la nation conquise , ils se font des satellites , détruisent ou corrompent le peu d'hommes que la terreur de leur invasion n'a pas encore abattus , & affermissent leur pouvoir chez un peuple qui ne peut plus avoir ni unité d'action , ni centre commun pour conspirer (1) , qui contracte la malheureuse *habitude* d'obéir , comme ses maîtres ont contracté celle de

(1) Cela est si vrai , qu'on a vu de nos jours une des plus braves & des plus éclairées nations de l'Europe , courber la tête sous le plus lâche comme le plus ridicule des tyrans que la terre ait jamais portés , par la seule raison qu'il avoit les moyens de soudoyer quelques milliers d'espions & d'assassins , & que la Nation divisée avoit perdu la confiance réciproque de ses membres.

commander, & qui, toutes choses égales, doit être plus avili que ces derniers, ne fût-ce que par le seul sentiment de sa servitude. « Jupiter ( dit le prince des poètes) » enleve à l'homme la moitié de sa vertu » du moment même où il le livre à » l'esclavage » (1) : mais l'autre moitié se perd de même, à mesure que le joug de la tyrannie s'appesantit sur sa tête ; & n'ayant plus aucun intérêt, ni ne trouvant aucun plaisir à s'occuper de la chose publique, il s'isole de ses concitoyens, & se confine dans l'intérieur de sa famille, ou, s'il se montre, ce n'est que pour s'avilir de plus en plus, ou pour acheter du premier oppresseur, au prix de son honneur, le droit d'opprimer à son tour ses égaux & ses semblables.

§ 36. Cette différence entre les tyrans & les opprimés doit paroître d'autant moins étonnante, qu'elle existe même

(1) Ἡμισυ γὰρ τ' ἀρετῆς ἀποαίνοται εὐρύσπασ Ζεὺς

Ἄνθρωπος, εὐτ' ἂν μιν κατὰ δούλιον ἤμαρ ἔλθῃσιν.

Homer. *Odyss.* XVII. 322, 323.

chez les nations les plus libres entre les hommes que le rang ou la fortune à mis à même de commander aux autres, & ceux qui sont obligés d'exécuter leurs ordres. Car il ne faut point se faire illusion ; on a beau parler d'égalité de droits ; la vérité est qu'un domestique, quoique son sort ne soit pas à beaucoup près aussi malheureux que celui d'un esclave, ne peut avoir la même élévation d'âme que son maître (1), ne fût-ce que par la seule inquiétude que ses plaisirs peuvent à tout moment être troublés par les besoins, & souvent par les caprices, de ce dernier.

§ 37. Tel est, ce me semble, le véritable point de vue sous lequel il faut envisager l'influence du climat. Elle exerce sa pleine puissance sur les nations qui sont plus près de la nature ; elle s'affoiblit plus ou moins, à mesure qu'elles se civilisent & qu'elles s'éclairent, par

(1) « La tête d'un homme asservi (dit Théognis, v. 547.) » ne sauroit jamais se tenir droite :

Οὐ ποτε δουλείη κεφαλὴ εὐθεία πίπτει.

les causes morales que cette civilisation amène. Peut-elle être entièrement effacée par ces mêmes causes dans la suite ? La solution de cette question dépend d'une autre question non moins difficile à résoudre ; je veux dire de la *perfectibilité* de l'espèce humaine.

§ 38. J'entends par *perfectibilité* cette faculté que possède l'homme de se perfectionner jusqu'à un point indéfini. Les anciens philosophes grecs (1) s'étoient déjà aperçus que l'homme à force d'expérience pouvoit augmenter de plus en plus ses connoissances, ses avantages physiques & moraux, au point de tirer tout le parti possible des secours que la nature lui offre. Mais il étoit réservé à un illustre philosophe (2) de notre sie-

(1) Théophraste en mourant se plaignit de ce que la nature avoit mis des bornes trop étroites à la vie des hommes, qui, s'ils vivoient plus long-temps, pourroient porter les sciences & les arts à un si haut point de perfection, qu'il ne manquât rien à leur propre instruction. Voy. Cicer. *Tuscul.* L. III, 28.

(2) Voyez l'ouvrage posthume de Condorcet, intitulé, *Esquissé d'un tableau historique des progrès de l'esprit humain.*

cle de développer cette vérité consolante. Le siècle extraordinaire que nous allons finir, a fait plus à lui seul pour les progrès de la civilisation & des connoissances humaines que tous les siècles qui l'ont précédé depuis la renaissance des lettres en Europe. La découverte de l'Amérique & celle de l'imprimerie, faites dans les siècles précédens, semblent même nous assurer cet avantage : l'une, en introduisant en Europe une nouvelle économie politique, qui tend sans cesse à multiplier nos connoissances par une communication plus libre & plus étendue (§ 26); & l'autre, en répandant les dépôts de ces connoissances en même temps qu'elle les conserve pour les générations futures, & qu'elle les perpétue en dépit du temps & de la tyrannie, qui dévorent tout. Il semble que nous n'avons plus à craindre le sort des anciens peuples policés, que la moindre révolution replongeoit dans la barbarie; précisément parce que leurs connoissances,

r

f

bornées à un petit coin de la terre , étoient l'apanage d'un petit nombre d'hommes privilégiés par la nature , fécondés par la fortune , & que le reste éprouvoit des obstacles infurmontables pour se procurer les instrumens du savoir.

§ 39. Ces progrès de l'esprit humain ont déjà créé de nouvelles branches de sciences inconnues aux Anciens , & vraisemblablement elles ne manqueront point d'en créer d'autres que nous ignorons à notre tour. Nous avons déjà observé (§ 26) que les effets de cette civilisation , amenée par une nouvelle économie politique , ont tellement modifié l'influence du climat en Europe , que presque tous les peuples qui habitent cette partie du monde , semblent ne composer qu'une même nation. Mais d'un autre côté on ne peut pas dissimuler que ces mêmes progrès de civilisation n'aient frappé le physique de l'homme d'une débilité au moins relative. Sans parler des nouvelles maladies que l'étendue de nos rapports

commerciaux nous a procurées (§ 24), le luxe, la soif de l'or, & l'application aux sciences & aux arts sédentaires, en augmentant nos jouissances, ont banni de chez nous cette tranquillité d'esprit si nécessaire pour le bien-être du corps; de manière qu'il me paroît bien difficile de décider, si tous les avantages réunis que la civilisation a introduits chez nous, ne sont point contrebalancés par les défavantages qui en sont nécessairement résultés. Je ne prétends point dire avec Rousseau, qu'un homme qui pense est un animal dépravé; mais il n'est pas moins vrai que le perfectionnement de cette précieuse faculté, qui nous distingue des brutes, poussé à un certain point, devient une source de maux physiques & moraux (1).

§ 40. Pour que la civilisation, ou ce

(1) Ce sont toujours les peuples les moins pensans qui ont été les moins dépravés, & qui ont conquis les peuples les plus spirituels & les plus corrompus. Il est vrai que la tactique moderne qui fait partie de nos connoissances multipliées, nous met à l'abri des invasions



qui est la même chose, l'ensemble de toutes les causes morales, pût effacer entièrement les effets du climat ou des causes physiques, il faudroit que les hommes s'occupassent exclusivement de la science du *bonheur*, c'est-à-dire, des moyens de joindre à la plus grande vigueur possible du corps la plus grande culture possible de leur raison (1). On ne peut parvenir à réunir ces deux choses que par le secours de la médecine & de la morale, sciences les plus importantes pour le bonheur de l'homme.

§ 41. J'entends ici par médecine, principalement la partie de cette science connue sous le nom d'*Hygiène*, & dont

de ces peuples, & qu'elle compense en quelque manière cette débilité physique; mais il est vrai aussi que le philosophe occupé de méditations profondes, & le négociant qui a la tête pleine de calculs mercantiles, sont aussi exposés aux impressions du climat, que l'homme le moins affecté par les causes morales.

(1) *Mentem sanam in corpore sano*. Celui qui a dit qu'il n'y avoit dans la vie que deux seuls biens, le bon sens & la santé *ὕγεια καὶ νοῦς ἰσθλὰ τῶν βίῃ δόο*, a dit une très-grande vérité.

l'objet est de conserver la santé ou de prévenir les maladies par l'usage bien entendu des six choses qu'on est convenu d'appeller *non-naturelles* (1). Cette partie, qui faisoit une des principales études des Anciens, mérite toute l'attention des législateurs modernes. C'est en effet par son moyen qu'ils peuvent, si non effacer, du moins modifier d'une manière bien sensible l'influence du climat. Défricher des terrains incultes ; abattre ou planter des forêts ; saigner des marais ; donner plus de pente à des eaux qui ne coulent pas assez rapidement ; réformer (2) & réduire, s'il est possible, les villes

(1) Ce sont : l'air, les alimens & les boissons, le mouvement & le repos, le sommeil & les veilles, les matieres ou humeurs retenues ou évacuées, & les passions de l'ame.

(2) Suivant Plutarque (*Contra Colot.* T. X, p. 628, édit. Reiske) Empedocle délivra sa patrie d'une maladie, en la mettant à l'abri de l'influence du vent du midi. Le même écrivain (*De curiositate*, T. VIII, p. 47) nous apprend qu'on avoit rendu plus salubre Chéronée sa patrie, en la tournant vers le vent d'est, de celui d'ouest auquel elle étoit auparavant exposée.

d'une exposition mal-saine , ou qui sont d'une grandeur démesurée , & n'en construire de nouvelles que sur un plan & dans des expositions plus salubres pour ceux qui doivent les habiter ; empêcher qu'elles ne s'aggrandissent outre mesure, ou que les hommes entassés dans un petit espace ne s'entre-nuisent par leurs émanations putrides ; y établir des exercices d'émulation , & des bains publics , accessibles à toutes les classes de citoyens par la modicité du prix ; changer la construction & l'emplacement des édifices destinés à l'instruction ou aux plaisirs du public (1) ; avoir un œil attentif sur le

(1) Les Anciens calculoient mieux les avantages de cette partie de la médecine. Leurs exercices , leurs bains , leurs théâtres spacieux & en plein air , bien différens de nos spectacles aussi mesquins qu'insalubres , en sont la preuve. Pour instruire l'homme , ils n'alloient point ajouter aux maux physiques qui résultent nécessairement de l'application de l'esprit , les maux d'un local naturellement mal-sain , ou qui devient tel par le concours d'un grand nombre de disciples : c'étoit dans les champs , dans les bois , au milieu d'un jardin , en se promenant dans de longues allées d'arbres , en respirant un air frais & balsamique , que les philosophes donnoient

## P R É L I M I N A I R E. xlvij

choix de toutes les substances qui servent de boisson ou d'aliment au peuple ; songer à la destruction des maladies que notre commerce avec les étrangers a fait naître chez nous (§ 25), & empêcher que celles des autres peuples ne s'y introduisent (§ 24) : voilà les principaux objets dont le gouvernement d'une nation, aidé des lumières de la médecine, doit s'occuper très-sérieusement, s'il veut diminuer les mauvais, ou seconder les bons effets de l'influence du climat.

§ 42. Le législateur ne tireroit pas moins de profit de la *morale* perfectionnée. Je comprends sous ce nom la *politique*, non telle qu'on l'entend communément, & qui n'est que l'art de tromper ses ennemis ou ses rivaux, mais la science leurs leçons. Cette instruction ambulante étoit bien autre chose que celle que nous recevons dans nos chétives écoles qu'on appelle Écoles, Académies, ou Universités. Il est vrai que la douceur du climat de la Grèce favorisoit cette manière de s'amuser & de s'instruire en plein air, qui seroit impraticable dans plusieurs climats de l'Europe ; mais on peut du moins mitiger les inconvéniens de la nôtre par quelques réglemens puisés dans l'hygiène.

## xlviij      D I S C O U R S

de gouverner les hommes de maniere à les rendre heureux par le bon usage de leurs propres passions (1). Mais la force de ces passions , ainsi que le tempérament qui les détermine, n'étant plus ou moins que l'effet du climat , ou des causes morales , telles que les usages & les institutions d'une nation , on sent combien il est important pour le législateur de favoir calculer les effets que toutes ces causes , séparées ou combinées de différentes manieres , sont capables de produire , afin de pouvoir les modifier à son gré.

## § 43. Cependant , pour que le législa-

(1) En comparant ceci avec ce que j'ai déjà remarqué concernant les passions comme objet de la Médecine (§. 41 , not. 1) , on se convaincra de plus en plus qu'on ne peut séparer cette science de la morale , toutes les fois qu'il s'agit de rendre les hommes heureux. Diderot avancé, en plaisantant, une grande vérité, quand il observe dans son *Jacques le fataliste* (roman plein d'originalité qui vient d'être publié), qu'il n'y a point de maxime de morale, dont on n'ait fait un aphorisme de Médecine, comme il n'y a point d'aphorisme de Médecine, dont on n'ait fait une maxime de morale.

teur

## P R É L I M I N A I R E. xlix

teur puisse maîtriser les causes physiques par le secours de la morale, il doit tenter une infinité de réformes, qui ne peuvent pas être toutes couronnées d'un égal succès. Il lui est facile, par exemple, d'assigner des récompenses à la vertu, comme il existe des peines pour les délits : cette partie de la législation, encore imparfaite, promet de grands avantages pour le bonheur de l'homme en société. Il lui seroit peut-être encore possible, s'il gouverne une nation très-nombreuse, & qui vit par conséquent sur une étendue de pays soumis à des latitudes différentes, de tempérer l'âpreté du caractère des uns par la douceur naturelle des autres, en déterminant par les moyens les plus praticables quelques portions de la nation à se transporter périodiquement d'une province à l'autre, & en croisant de cette manière les races (1).

(1) Cette idée de Platon mérite toute l'attention du législateur. Ce philosophe conseille aux personnes d'un caractère fougueux, de ne s'allier qu'à des familles d'un

## I D I S C O U R S

§ 44. Mais il ne lui fera pas également facile dans l'état actuel de l'économie politique, que presque toutes les nations de l'Europe ont adoptée, de diminuer le nombre des arts mécaniques les plus insalubres pour l'homme; il seroit même impolitique de le tenter, si la nation n'a d'autres ressources que le commerce. Il ne lui fera pas non plus facile d'empêcher la trop grande inégalité des fortunes, sans porter atteinte à la liberté du commerce, & même à la liberté individuelle dont chaque citoyen doit jouir relativement à l'exercice de ses talens; & cependant c'est cette inégalité qui de tout temps a été la source la plus abondante de la corruption des mœurs. L'or partagé trop disproportionnellement devient un moyen de séduction dans les mains du riche possesseur, & une tentation

naturel paisible & tranquille, & réciproquement, aux individus d'un naturel porté à l'indolence, de chercher leurs époux ou leurs épouses dans les familles composées d'hommes très-vifs & très-actifs. V. Plat. *de legibus*, L. VI, T. VIII, p. 293 sq. edit. Bipont.

continuelle de se laisser séduire pour le misérable qui en est dépourvu. Il est rare de trouver la vertu dans des greniers, & plus rare encore de la trouver sous des lambris dorés; ce n'est que parmi les hommes d'une heureuse médiocrité qu'elle aime à se loger (1). Il en est du corps politique d'une nation comme de chaque corps des individus qui la composent : de même qu'une partie de ce dernier ne peut avoir un accroissement monstrueux qu'aux dépens des autres, qui dépérissent successivement; de même les fortunes colossales de quelques particuliers sont une preuve que l'état est dans une espèce de marasme (2).

(1) Une des plus belles prières, à mon avis, qu'on ait jamais adressée à l'Être Suprême, est celle-ci : *mendicitatem & divitias ne dederis mihi; tribue tantum victui meo necessaria: ne forte satiatas illiciar ad negandum, & dicam, quis est Dominus; aut egestate compulsus furer, & perjurem nomen Dei mei.* Proverb. Cap. XXX. 8. 9.

(2) *Quemadmodum enim corpus ex partibus constat, hasque oportet ex proportione crescere, ut maneat totius & partium commensus; sin minus, interit, cum pes quidem quatuor est cubitorum, reliquum vero corpus duorum palmo-*



§ 45. Je conclus de tout cela, que si la *perfectibilité* indéfinie de l'espece humaine n'est point une chimere, tous les obstacles, qui s'y opposent, prouvent au moins qu'elle est circonscrite par des limites beaucoup plus étroites qu'on ne le pense communément. Peut-être ne peut-elle avoir lieu que jusqu'à certains degrés de latitude, au-delà desquels l'homme ne peut se rendre maître des causes physiques, ni commander aux élémens. Il est possible que dans les climats, même tempérés, les nations modernes, parvenues à un certain point de perfection morale & politique, rétrogradent vers le point d'où elles font parties, ainsi que cela est arrivé aux nations anciennes; que cet état de décadence & de vieillesse ne soit pas à la vérité aussi rapide pour nous qu'il l'a été pour les peuples qui nous ont précédés, vu les

*morum . . . . . ita & civitas ex partibus composita est, quarum saepe nonnulla occulte augetur, &c. Aristotel. de Republ. L. V, Cap. 3.*

nombreux avantages que nous avons sur eux (§ 38), mais que le terme fatal arrive enfin en dépit de toutes les précautions qu'on aura prises pour le prévenir, ou pour l'éloigner.

§ 46. En attendant l'heureuse époque où la morale & la médecine, encore très-imparfaites, apprendront aux hommes à se ressembler & à se confondre par la vertu, malgré l'influence des différens climats qu'ils habitent, le devoir du législateur consiste à tirer le meilleur parti possible de la position physique où sa nation se trouve, & à tâcher de faire le bonheur de son peuple, avec le moindre mal possible pour les nations qui l'environnent. Mais qu'il ne se flatte point d'atteindre à ce but, si ses loix ne tendent toutes à procurer assez de force aux corps pour repousser les maux physiques, & aux ames pour ne pas se laisser agiter par le tumulte des passions.

## SECONDE PARTIE.

*Analyse du Traité des Airs, des Eaux,  
& des Lieux.*

§ 47. Après avoir parlé de l'influence que le climat exerce sur l'homme, il est à propos que je présente au lecteur une courte analyse de l'ouvrage qui traite de cette influence, & que je lui rende compte des moyens & des secours dont je me suis servi pour donner cette édition. Toute l'antiquité s'est accordée à regarder ce traité comme une véritable production d'Hippocrate. Il n'y a parmi les modernes que le célèbre Haller qui ait osé révoquer en doute ce témoignage unanime; & cela par une raison appuyée sur un passage mal entendu par les traducteurs, & dont il résulteroit d'après la fausse explication qu'on en a donnée, que l'auteur du traité *des Airs, des Eaux & des Lieux*, se donne pour

Européen : or Hippocrate étant natif de Cos, île appartenante, comme on fait, à l'Asie, il s'enfuit naturellement, dit Haller, qu'il n'est point l'auteur de ce traité (1).

§ 48. Le célèbre Grunner s'étonne avec raison de cette étrange opinion de Haller (2); & je me suis apperçu que ce dernier n'a avancé ce paradoxe que sur la foi des traducteurs, & notamment de Septalius, qui, n'ayant point compris un des passages les plus clairs de ce traité, & dont je parlerai à sa place, en avoit conclu qu'Hippocrate se donnoit pour Européen; tandis qu'en saine critique, si jamais ce passage pouvoit être susceptible du sens forcé qu'on a voulu lui donner, on ne pourroit en inférer autre chose, si ce n'est qu'Hippocrate avoit composé ce traité hors de sa patrie, dans une contrée appartenante à l'Europe.

(1) Haller, *Art. Med. Princip.* T. IV, Préfat. p. 6, & *Biblioth. Medic. pract.* T. I, p. 29 & 59.

(2) Grunner, *Censur. Libr. Hippocrat.* p. 50.

Les erreurs de Haller ( car ce n'est point la seule qu'il ait commise au sujet de ce traité , ainsi que de plusieurs autres écrits (1) d'Hippocrate ) prouvent combien il faut être circonspect dans les jugemens qu'on porte sur les ouvrages des Anciens ; sur-tout quand on ne possède pas bien la langue dans laquelle ils ont écrit , & qu'on n'a pas sans cesse sous les yeux l'ensemble de leur doctrine.

(1) Voy. *Journal de Medec.* vol. LXXIV, p. 326. Dans le quatrième livre des *Épidémies*, T. I, p. 764, édit. Lind. Hippocrate fait mention d'un homme nommé *Cynicus*, πρὸς ὃν ὁ κυνικός εἰσήγαγέ με κ. τ. λ. Haller prenant ce mot pour la qualification de la secte connue sous ce nom, juge que le quatrième livre des *Épidémies* est supposé, parce que la secte Cynique, dit-il, n'existoit pas du temps d'Hippocrate. Sans rapporter ici la manière très-peu satisfaisante dont le rédacteur de ce journal cherche à réfuter Haller, j'ose assurer qu'il faut lire : *Κυνίσκος*, *Cyniscus* ; comme on le trouve expressément dans les *Épidem.* L. VI, sect. 7, p. 818, où la même histoire de la même maladie est répétée presque mot à mot. *Cyniscus* étoit un nom propre d'homme comme *Cynisca* de femme, très-en usage chez les Grecs, & particulièrement chez les Grecs d'origine dorique. Voy. Hérodote. L. VI, Cap. 71. Xenoph. de *Expedit. Cyr.* L. VII, p. 231, & *Agésil. laud.* p. 390, Théocr. *Idyll.* XIV, & Suid. in *Ποσιδίππος*.

§ 49. On peut commodément diviser ce traité en six sections ou chapitres. Le premier n'est qu'une espece d'*introduction*, dans laquelle l'auteur établit la nécessité & l'importance des topographies médicales. Elles consistent dans la connoissance de la nature & de la succession des saisons, des vents, tant généraux que locaux, qui dominant dans chaque pays ; de l'exposition d'une ville par rapport à ces vents, & au lever & au coucher du soleil ; de la qualité de son terrain & de ses eaux ; du genre de vie ou du régime ordinaire des habitans. Si l'on compare les préceptes qu'il donne pour se procurer une bonne topographie, avec ceux qu'on trouve consignés dans les mémoires d'une société célèbre (1), on seroit tenté d'accuser Hippocrate d'une foule d'omissions essentielles : mais pour peu qu'on fasse attention d'un côté à cette concision qui caractérise les

(1) Voy. *Mémoires de la Société Royale de Médecine, de Paris*, année 1776, Vol. I, Préface.

## lvij DISCOURS

écrits de ce grand médecin , comme de tous ceux qui sont doués d'un génie supérieur , & de l'autre côté à la fécondité du petit nombre de préceptes qu'il donne , on ne tardera pas à s'appercevoir que ces omissions ne sont que des corollaires que chacun peut tirer facilement de ces préceptes.

§ 50. La considération des saisons a pour objet , non-seulement leur succession naturelle , mais encore leur dérangement , leurs variations , & la durée respective de ces variations. Il en est de même des vents : ce n'est pas seulement leur succession naturelle , leurs propriétés physiques de chaleur ou de froid , de sécheresse ou d'humidité , leur souffle plus ou moins libre , déterminé par le site particulier d'un pays , que le médecin doit considérer ; il faut de plus qu'il examine leurs variations & leurs écarts de la regle ordinaire , & la durée de ces écarts.

§ 51. On ne fait guere des recherches sur la qualité des eaux qui sourdent de la

terre, qu'on n'examine en même temps leur quantité plus ou moins considérable relativement à l'espace de terrain qu'elles arrosent. L'auteur semble recommander cet examen, en parlant des eaux marécageuses, dont la nature est de s'accumuler sans cesse & d'inonder le pays, faute de pente qui facilite leur écoulement, ainsi que des eaux qui coulent des lieux élevés, qui par cela même doivent parcourir rapidement le terrain sans s'y arrêter nulle part.

§ 52. Hippocrate ne laisse rien à désirer du côté des préceptes qu'il donne concernant l'examen du sol. On sent bien la différence qui existe entre un sol nu & un sol couvert d'arbres : le premier, exposé à toute l'action du soleil, doit être naturellement sec ; au lieu que dans le second la végétation entretient la fraîcheur, & tempère l'ardeur des rayons du soleil. Il en est de même d'un terrain bas par rapport au terrain qui le domine : l'un, à l'abri de tous les vents



## IX DISCOURS

par les élévations qui l'entourent, est ordinairement travaillé par des chaleurs étouffantes ; l'autre , au-dessus du niveau de tout ce qui l'entoure , doit être rafraîchi par les vents , qui y abordent de tous côtés sans obstacle. Quant aux qualités mêmes du sol , qui résultent de ses parties constituantes , aussi bien que du plus ou moins d'humidité dont il est abreuvé , Hippocrate en parle plus en détail à la fin de ce traité (§ CXXI, CXXV & CXXVI ).

§ 53. Par le *genre de vie* des habitans , objet digne également de toute l'attention du médecin , il faut entendre , non-seulement leur régime , ou la qualité & la quantité des alimens qu'ils prennent habituellement , mais encore leur penchant au travail ou à la paresse en général , & plus particulièrement la manière dont ils se conduisent dans l'un ou l'autre cas , c'est à-dire , les especes d'amusemens auxquels ils se livrent , ou de travaux dont ils s'occupent. On sent

bien que sous cette dernière catégorie viennent se ranger naturellement les différens arts, métiers ou professions, dont l'influence sur l'homme ne peut pas être révoquée en doute, ainsi que je l'ai déjà observé (§ 19 & 20).

§ 54. Le précepte qu'il donne touchant le lever & le coucher des astres, est particulièrement applicable à la manière de distinguer les saisons des anciens Grecs, comme je le ferai voir dans le cours de mes notes. Cette explication suffit pour désabuser ceux qui pourroient s'imaginer qu'Hippocrate donne ici dans des chimères astrologiques. Les anciens ne confidéroient ces astres que comme des points de démarcation entre les différentes parties de l'année, & en tant qu'ils étoient précédés, accompagnés ou suivis de certains phénomènes météorologiques, qui d'après une longue expérience étoient censés annoncer la constitution future de la saison qui suivoit leur apparition. Une preuve de ce que j'avan-

## Ixij      D I S C O U R S

ce, c'est qu'Aristote, en parlant de la Canicule, dit expressément (1) que le lever & le coucher de cette constellation sont ordinairement dangereux, par la raison qu'ils arrivent dans un changement de saison, le premier en été, & le second en hiver.

§ 55. Hippocrate finit cette introduction par exhorter les médecins à ne point regarder les connoissances & les recherches météorologiques comme inutiles à l'exercice de leur art; ce qui prouve qu'il y avoit de son temps des médecins qui doutoient de l'importance de ces recherches. Il ne pouvoit mieux répondre aux incrédules qu'en leur rappelant que l'état intérieur du corps suit les changemens de l'atmosphère : c'étoit en appeler à leur propre expérience & aux diverses sensations qu'ils éprouvoient d'après les différentes qualités de l'air, qui presse le corps de tous côtés, & qui le pénètre en tous sens par les organes de la respi-

(1) *Meteorolog.* L. II, Cap. 5.

ration, ainsi que par les vaisseaux absorbans de la peau.

§ 56. Cette observation mène naturellement à la considération des différentes expositions par rapport aux vents & au soleil; ce qui fait le sujet du II. chapitre que j'ai intitulé *des Climats*. Le vent n'étant autre chose que l'air en mouvement, le médecin doit avant tout connoître les qualités physiques de cet élément. La physique moderne nous apprend que la pesanteur de ce fluide peut varier suivant qu'il est humide ou sec, chaud ou froid, mu vers tel ou tel point de l'horizon; & cette variation dans le poids que notre corps soutient dans un temps plus que dans un autre, peut aller jusqu'à quatre mille livres. Cette énorme surcharge l'écraseroit infailliblement, si l'air contenu dans la capacité du corps ne réagissoit pas en raison de la pression opérée sur sa surface par l'air extérieur. Cependant, malgré cette réaction, la diminution ou l'augmentation du poids de ce

dernier doit entraîner des désordres bien sensibles, toutes les fois qu'elle arrive brusquement & sans observer aucune gradation. Il n'y a personne qui, monté sur le sommet d'une haute montagne, où l'air est beaucoup plus rarefié, par conséquent moins pesant que celui des vallées, n'ait éprouvé, du moins dans les premiers momens, un mal aise & une gêne bien sensibles dans toutes ses fonctions, mais particulièrement dans celle de la respiration.

§ 57. Il est prouvé aujourd'hui que cet air ou ce fluide qui constitue notre atmosphere, est un composé de différens gaz, & qu'il ne contient qu'une petite portion qui puisse servir à la respiration, & par conséquent à la conservation de la vie des animaux. Cette portion, connue sous le nom d'*air vital* (1), parce qu'elle sert à alimenter le feu de la vie, & qu'à ce titre on peut appeller

(1) Ou *gaz oxygene*, suivant la nouvelle nomenclature chymique.

un véritable *pabulum vitæ*, ne se borne pas uniquement à enfler les conduits de la respiration ; elle pénètre, comme je l'ai déjà remarqué (§ 55), le corps par tous les points de sa surface, à l'aide des vaisseaux absorbans ou inhalans, de sorte qu'on peut dire que le corps respire dans toutes ses parties. Cette vérité, constatée par les expériences des Modernes, est encore du nombre prodigieux des vérités éparées dans les ouvrages d'Hippocrate. *Tout le corps*, dit ce grand observateur de la nature, *expire & inspire*(1), c'est-à-dire, il se fait dans tous les points de sa surface une expiration & une inspiration semblables à celles qui s'opèrent par les organes des poumons, & qui constituent ce qu'on appelle proprement la *respiration*.

§ 58. Mais cette portion d'*air vital* peut être plus ou moins considérable dans une quantité donnée d'air atmof-

(1) Ἐκπνοον καὶ εἰσπνοον ὅλον τὸ σῶμα. *Épidem. L. VI, Sect. VI, 2, T. I, p. 812.*

phérique, selon que celui-ci est plus ou moins pesant (§ 56), plus ou moins souvent renouvelé par le mouvement, ou qu'il contracte des qualités malfaisantes par le repos. On voit par-là la différence qui doit résulter des différens climats, des différentes expositions, ainsi que des différentes saisons de l'année, relativement à l'air que nous respirons, & qui vivifie sans cesse notre machine, en y réparant la chaleur animale. Ainsi, l'air atmosphérique peut devenir plus ou moins propre à la conservation de la vie, non-seulement par la portion plus ou moins grande d'air vital qu'il contient, mais encore par la quantité de mofette atmosphérique qui entre dans sa composition, & de plus par la quantité & la qualité de toutes les vapeurs & exhalaisons qui s'élevent de la surface de la terre & qui se mêlent avec lui.

§ 59. Quant aux *vents*, qui ne sont que les différens mouvemens de l'air (§ 56), ce n'est que dans ce second cha-

pitre qu'Hippocrate en parle avec quelque détail : mais dans le quatrième chapitre, comme aussi dans les *Aphorismes*, dans les *Épidémies* (1), dans le second livre *de la Diète*, il se contente de marquer les deux vents du Nord & du Sud, dont j'ai déjà rapporté (§ 6) les qualités par rapport à l'économie animale ; parce qu'il regardoit, ainsi qu'a fait ensuite Aristote (2), tous les autres vents comme appartenant à l'un ou à l'autre de ces deux vents principaux, suivant qu'ils participoient aux qualités de l'un ou de l'autre. Les vents occidentaux, par exemple, c'est-à-dire, tous les vents inclusivement qui souffloient entre le coucher d'hiver & le coucher d'été, étoient censés appartenir au vent du Nord ; comme les vents orientaux, placés entre le lever d'hiver & celui d'été, étoient dé-

(1) Il y parle quelquefois des *Étéstes* ; mais c'étoient également des vents septentrionaux (*Nord-Ouest*).

(2) *De republ.* L. IV, Cap. III, & *Meteorolog.* L. II, Cap. IV & VI. cf. Strabon, L. I, p. 19, édit. 1587.



signés par le nom générique de vents du Sud (1) : on peut en voir la preuve dans ce que dit Hippocrate (§ XXIV) de la ressemblance des maladies des villes exposées à l'Est, avec celles des villes exposées au Sud, & dans l'analogie qu'il établit (§ XXVI) entre les vents de l'Ouest & la saison de l'automne, à cause des alternatives du chaud & du froid.

§ 60. Pour répandre plus de lumière sur l'influence des vents, il ne seroit pas inutile peut-être de rapporter leur nombre, les noms que les Anciens leur donnoient, leurs qualités respectives, ainsi que les différentes époques de l'année auxquelles ils souffloient ordinairement en Grece. Ces connoissances me paroissent d'autant plus importantes, qu'il regne une très-grande confusion parmi les écrivains; confusion qu'il faut attribuer aux différentes révolutions que la doctrine des vents a essuiées.

§ 61. Homere ne parle que des quatre

(1) Aristot. *Meteorolog.* L. II, Cap. VI.

vents cardinaux, qu'il appelle Βορέας, *Nord*; Εὔρος, *Est*; Νότος, *Sud*; Ζέφυρος, *Ouest*. A ces quatre on ajouta dans la suite quatre autres, qui sont le Κακίας, *Nord-est*; l'Εὔρος, *Sud-est* (qui n'étoit plus celui d'Homere, auquel on avoit donné le nom d'Α'πηνλιώτης); le Διψ, *Sud-ouest*; & l'Α'ργέτης, *Nord-ouest*, auquel on donna de plus les noms d'Ο'λυμπίας, Γάπυξ, ou Σκίρων (1). Ce sont les vents qu'on trouve dans Aristote (2), dans Agathémere (3), & sur la tour des vents encore existante à Athènes, dont parle Vitruve (4), ainsi que plusieurs voyageurs modernes (5). Pline (6),

(1) Galien lui donne le nom romain de καῦρος, *Caurus*. Voyez son *comment. manuscrit sur le livre d'Hippocrate, de humoribus*.

(2) *Meteorolog.* L. II, Cap. 6.

(3) *Geograph. Hypotyp.* L. I, Cap. 2, & L. II, Cap. 12.

(4) L. I, Cap. 6.

(5) Pococke, Wheler & Spon. Je ne fais pas pourquoi les deux derniers placent le Νότος, *Sud*, avant le Διψ, *Sud-ouest*, en parcourant le compas de l'*Ouest* au *Sud*.

(6) L. II, Cap. 47.

Galien (1), & Aulugelle (2), ne different d'Aristote pour le nombre de huit vents qu'en ce que des deux noms Α'παρ-κίλιας, *Aparcīlias*, & Βορέας, *Boreas*, que celui-ci donne au vent du *Nord*, ils ne lui ont conservé que le premier, en donnant le second à l'*Aquilo* des Romains, qu'Aristote appelle Καμίας, *Cæcias*, & qui est notre *Nord-est*.

§ 62. Cependant Aristote ajoute (3) à cette rose trois autres vents, qui sont le Μέσος, *Meses*, placé entre le *Nord* & le *Nord-est*; le Φοινίλιας, *Phœnix*, placé entre le *Sud-est* & le *Sud*; & le Θρασκίλιας, *Thrafcias*, placé entre le *Nord-ouest* & le *Nord*. Dans un autre écrit attribué à Aristote (4) le *Meses* s'appelle *Boreas*; le *Phœnix*, Εὐρόνοτος, *Euronotus*; & le compas s'y trouve completté par un dou-

(1) *Comment. in libr. Hippocrat. de humoribus.*

(2) *Noët. Attic. L. II, Cap. 22.*

(3) *Ubi supra.*

(4) *De mundo. Cap. 4.*

zième vent, qu'il appelle Λιβόνωτος ἢ Λι-  
 βοφῶνιξ, *Libonotus* ou *Libophœnix*, & qu'il  
 place entre le *Sud* & le *Sud-ouest*. Ces  
 douze vents reviennent encore dans un  
 autre ouvrage du même auteur (1), où  
 le copiste a omis le *Meses*, & donné  
 (vraisemblablement encore par distrac-  
 tion) le nom d'Ὀρθόνωτος, *Orthonotus*, au  
 vent qui dans les autres compas porte le  
 nom d'*Euronotus* ou *Phœnix*. On y voit de  
 plus appelé du nom de *Leuconotus* (com-  
 me qui diroit *Sud-blanc*) celui qui dans la  
 rose de douze vents s'appelloit *Libonotus*;  
 mais cette variante n'est point une erreur,  
 puisqu'on la trouve également ailleurs,  
 comme une dénomination synonymique.  
 Agathémère nous donne aussi, outre la  
 liste de huit vents, deux autres compas,  
 chacun de douze rumb, & dont le pre-  
 mier est pris de Timosthènes, amiral de  
 Ptolomée (2). L'un & l'autre sont à peu

(1) *Ventor. loc. & appellat.*

(2) Agathemerus, *Geograph. Hypotyp.* L. I, Cap. 2,  
 & L. II, Cap. 12.

## Ixxij DISCOURS

près conformes à ceux d'Aristote, de Pline (1) & de plus à ceux de Sénèque (2), si ce n'est que Pline appelle Φοῖνιξ, *Phœnix*, le Φοινίαιας, *Phœnicias*, de la première liste d'Aristote, au lieu que Sénèque lui conserve le nom d'*Euronotus*, qu'on trouve dans les autres listes.

§ 63. Cette double ou plutôt triple manière (§ 61 & 62) de compter les vents, ne pouvoit manquer de jeter de la confusion dans leurs dénominations, par la raison que ceux qui parlent du nombre de douze ont souvent employé des noms qui ne conviennent qu'à la rose de huit vents, & réciproquement. Pline, par exemple, dans l'exposition de cette dernière rose, ayant appelé des noms de *Boreas* ou d'*Aquilo* le *Cæcias* d'Aristote, donne ensuite, dans la rose de douze les mêmes noms à ce qu'Aristote appelloit *Meses*; & il prétend que ce dernier nom appartient à un treizième

(1) L. II, Cap. 47.

(2) *Natur. quæst.* L. V, Cap. 16.

vent,

## P R É L I M I N A I R E. lxxiiij

vent, que quelques-uns plaçoient entre le *Boreas* & le *Cæcias*. Il donne de même le nom de *Phœnix* à l'*Euronotus* d'Aristote, d'Agathémere & de Sénèque ; & cependant peu après il parle de l'*Euronotus* comme d'un quatorzième vent que quelques-uns plaçoient entre l'*Eurus* & le *Notus*.

§ 64. Pour applanir , autant que cela est possible , toutes ces difficultés , qui ont déjà exercé la patience de Saumaïse , j'ai rangé dans une table séparée les listes des huit & des douze vents , d'après les différens écrivains grecs & romains (1) , ainsi que la liste de trente-deux vents du compas des Modernes , de manière qu'on peut y voir d'un coup d'œil le nombre & le nom de ceux de ces derniers qui correspondent à un ou à plusieurs vents anciens , suivant qu'on veut se servir de la

(1) Je ne parlerai point de la liste des 24 vents des Romains , laquelle étant fort postérieure au siècle d'Hippocrate & d'Aristote , n'entre point dans mon sujet. Ceux qui aiment ces détails , peuvent consulter Saumaïse , *Exercitat. Plinian.* p. 878 — 892.

liste des huit ou de celle des douze. En suivant le même ordre je vais à présent rapporter les différentes qualités sensibles des vents, telles qu'Aristote & Théophraste les avoient observées en Grece, comme aussi les époques ou les saisons de l'année, auxquels ils y souffloient le plus communément; ce qui est plus essentiel pour l'intelligence du traité d'Hippocrate.

§ 65. L'*Aparctias* ou *Boreas* étoit, selon Aristote (1), le vent le plus fort, le plus fréquent, le plus sec & le plus ferein, quoiqu'il produisît par fois des éclairs, & qu'il amenât de la grêle. Il observe ailleurs, que ce vent étoit surtout fort dans son début, & qu'il ne s'affoiblissoit qu'à mesure qu'il approchoit de sa fin (2); qu'il amenoit quelquefois la neige (ainsi que faisoit son collatéral le *Meses*), mais qu'il étoit pluvieux dans l'Hellespont & à Cyrene (3).

(1) *Meteorolog.* L. II, Cap. 6.

(2) *Problem.* XXVI, 41 & 47.

(3) *Meteorolog.* L. II, Cap. 6. *Problem.* XXVI, §8.

§ 66. Le *Cæcias*, qu'on appelloit encore *Ἑλλησπονσίας*, *Hellepontias*, parce qu'il venoit du côté de l'Hellepont, souffloit ordinairement vers l'équinoxe du printemps. Il étoit humide & nuageux, & amenoit la pluie dans l'Attique & dans les îles de l'Archipel (1).

§ 67. L'*Apeliotes* étoit humide, mais d'une humidité tempérée. Il souffloit ordinairement pendant le matin (2).

§ 68. L'*Eurus*, qu'on confondoit souvent avec l'*Apeliotes* (§ 61), souffloit vers le solstice d'hiver, étoit chaud, sec dans le commencement, devenoit ensuite humide, & finissoit par amener la pluie, sur-tout dans l'île de Lesbos (3).

§ 69. Le *Notus* souffloit ordinairement vers la fin de l'automne, après le solstice

(1) *Ibid.*

(2) *Meteorolog. ibid. & Problem. XXVI, 33, 34, 57.*

(3) *Meteorolog. ibid. & Problem. XXVI, 28, 55, 58.*

On ne trouve rien dans Aristote, ni dans Théophraste, concernant les qualités de l'*Euronotus*, qui vraisemblablement devoient ressembler beaucoup à celles de ses deux collatéraux, l'*Eurus* & le *Notus*.



## lxxvj DISCOURS

d'hiver & au commencement du printemps (1). Humide & chaud naturellement, il étoit foible en commençant, & ne se renforçoit qu'à mesure qu'il approchoit de sa fin. C'est alors qu'il couvroit le ciel de nuages, & qu'il finissoit par amener la pluie (2). Cette dernière qualité se faisoit sur-tout sentir dans l'île de Lesbos (3). Par-tout où il venoit du côté de la mer, il favorisoit la végétation, comme, par exemple, dans la plaine de l'Attique connue sous le nom de *Thriassie* (4). Ce vent étoit froid dans la Libye (5).

§ 70. Galien parle du *Leuconotus* (*Λευκόνοτος*) qui est le même que le *Libonotus* (§ 62), comme d'un vent sec & froid, contre la nature des vents méridionaux, qui étoient humides &

(1) *Problem.* XXVI, 12, 16.

(2) *Ibid.* XXVI, 2, 12, 20, 21, 28, 41, 47.

(3) *Ibid.* XXVI, 58.

(4) *Ibid.* XXVI, 18.

(5) *Ibid.* XXVI, 16, 51.

chauds (1). Aristote dit qu'il souffloit après le solstice d'hiver (2).

§ 71. Le *Libs* étoit humide & nuageux, mais moins que son opposé *Cæcias* (3). Il avoit de plus la propriété de dissiper les nuages aussi promptement qu'il les formoit, & faisoit sur-tout sentir sa force à Cnide & dans l'île de Rhodes (4).

§ 72. Le *Zephyrus*, qui souffloit au printemps, au solstice d'été & en automne, se levoit ordinairement vers le soir, & jamais le matin. C'étoit, selon Aristote, le plus doux de tous les vents (5) : mais Théophraste dit que dans quelques contrées il étoit froid, quoiqu'il le fût moins que le *Boreas* ; & il observe avec raison qu'il varioit dans ses qualités de

(1) Galen. *Comment. in libr. Hippocrat. de humoribus*. Suivant Strabon (L. I, p. 20, édit. 1587), c'est le *Leuconotus* qu'Homere désigne par le nom d'*Argestes-Notus*, Ἀργέστης Νότος.

(2) Aristot. *Meteorolog.* L. II, Cap. 5.

(3) Idem, *ibid.* & *Problem.* XXVI, 27.

(4) Théophrast. *de Ventis*, p. 413.

(5) Aristot. *ubi supra*, & *Problem.* XXVI, 33, 35, 37, 54, 57.

chaud & de froid, d'humide & de sec, suivant la nature des lieux qu'il traversoit, ce qui explique, ajoute-t-il, pourquoi Homere lui donne l'épithete de *δυσάνης* (1).

§ 73. L'*Argestes* étoit, selon Aristote, aussi sec & aussi ferein que l'*Aparctias*, si ce n'est qu'il amenoit quelquefois, comme ce dernier, des éclairs & de la grêle (2). Sa froideur, suivant Théophraste, étoit sur-tout remarquable à Chalcis, ville de l'Eubée, où, soufflant

(1) Théophrast. *de Ventis*, p. 410, 411. Un des scholastes d'Homere (*Iliad.* v. 200.) publiés par le savant d'Ansse de Villoison, en commentant le mot *δυσάνης*, qu'on traduit ordinairement par *vehemens*, ou par *graviter spirans*, observe avec raison qu'Homere parle d'un *Zéphyr* d'hiver; saison où ce vent ne devoit pas être agréable dans la Grece. Il me paroît cependant plus naturel de penser (comme je le prouverai bientôt à l'occasion d'un article d'Hesychius) que ce poète confond le *Zephyrus* avec ses collatéraux le *Libs*, & plus encore l'*Argestes*, toutes les fois qu'il le représente comme un vent impétueux. Cette confusion étoit inévitable dans un temps où la rose n'étoit composée que de quatre vents (§. 61).

(2) *Meteorolog.* L. II, Cap. 6.

peu avant ou après le solstice d'hiver, il brûloit les arbres beaucoup plus que n'auroient fait la sécheresse & la chaleur le plus long-temps continuées (1). A Cnide & dans l'île de Rhodes, suivant le même auteur, l'*Argestes* couvroit promptement le ciel de nuages (2); vraisemblablement parce qu'il y arrivoit du côté de la mer.

§ 74. Aristote (3) attribue au *Thracias* (4) les mêmes qualités qu'à l'*Argestes*

(1) Theophrast. *Histor. Plant.* L. IV, Cap. 17 & de *causis plant.* L. V, Cap. 16.

(2) Idem, de *Ventis*, p. 413.

(3) *Meteorolog.* L. II, Cap. 6.

(4) On l'appelloit encote *Circius*, *Circas*, ou, suivant Saumaïse (*exercit. Plin.* p. 888), *Cercias*. Suivant le même critique, c'est *Κερκίας* qu'il faut lire au lieu de *Καικίας*, à la fin de la seconde rose de douze vents d'Aristote. Il n'y a qu'Agathemere (L. II, Cap. 12) qui donne de plus le nom de *Meses* au *Thracias*: mais comme je pense que c'est une erreur de copiste, je rétablis son passage ainsi conçu: *πάλιν δὲ Ἀπαρκίου, ὡς πρὸς μὲν ἀνατολὰς, ΒΟΡΕΑΝ, ὡς δὲ πρὸς δύσεις, Θρασκίαν Ἡ ΜΕΣΗΝ*, en plaçant ces derniers mots immédiatement après le mot *βορέαν*. De cette manière, Agathemere se trouve d'accord avec Aristote, qui donnoit le nom de *Meses* au vent que les autres appelloient *Boreas*.

& qu'à l'*Aparctias* (§ 65 & 73). Il ne parle du *Meses* qu'en passant (§ 65); & il ne dit rien de l'*Euronotus*, ainsi que nous l'avons déjà observé (§ 68, not. 3).

§ 75. Les vents *Étésiens* (Ἐτησίαι), qui souffloient après le solstice d'été & le lever de la Canicule, étoient des vents du Nord vers Ouest pour les habitans des climats occidentaux, & des vents de Nord vers Est pour ceux qui habitoient des climats orientaux. Ils souffloient pendant la nuit, & cessoient pendant le jour (1).

§ 76. Les *Ornithies* (Ὀρνιθίαι), appelés ainsi, parce qu'ils annonçoient le retour des oiseaux (2), étoient une autre

(1) Aristot. *Meteorolog.* L. II, Cap. 5 & 6.

(2) Le scholiaste d'Aristophane (*Acharn.* 877.) donne une autre origine à ce mot : il prétend que les *Ornithies* étoient ainsi nommés à cause de leur froid, par fois si violent qu'il faisoit tomber à terre les oiseaux. On trouve également un exemple d'*Ornithies* très-froids dans Hippocrate (*Epidem.* L. VII, p. 871, extr.) On les confondoit vraisemblablement avec les *Leuconotus* (§. 75.) qui souffloient à la même époque, ou ce qui pourroit encore paroître plus vraisemblable, ces deux vents

espece

espece de vents *Étéfiens*, qui se levoient au printemps, soixante-dix jours environ après le solstice d'hiver. Ils étoient plus foibles, plus inconstans, de moindre durée que les véritables *Étéfiens* (1). C'étoient des vents de Sud, qui venoient des montagnes de l'Affrique par l'Égypte en Grece (2).

§ 77. J'ai déjà observé (§ 59), que, malgré la variété des vents, on les réduisoit cependant à deux classes principales qu'une même chose désignée par deux dénominations différentes.

(1) Aristot. *Meteorolog.* L. II, Cap. 5.

(2) C'est avec raison que l'Abbé Richard (*Histoire Natur. de l'Air & des Météores*, Vol. VI, p. 279.) reproche à Aristote d'avoir donné aux vents *Ornithies* la même origine qu'aux vents caniculaires ou véritables *Étéfiens*; mais il n'a point fait attention que ce n'est que dans le livre de *Mundo*, Cap. 4, qu'Aristote regarde les *Ornithies* comme des vents du Nord. Dans ses *Météorologiques* (L. II, Cap. 5), on voit au contraire qu'il les met en opposition avec les vents *Étéfiens*. Ainsi, bien loin de trouver une contradiction dans ce double récit d'Aristote, je n'y vois qu'une erreur de copiste dans le traité de *Mundo*, ou plutôt une preuve de plus que ce traité n'est point de lui; ce qui est aussi le sentiment de quelques savans.

## lxxxij DISCOURS

pales. La premiere, sous le nom générale de *vents Septentrionaux* ou de *Nord*, comprenoit non-seulement le vent du *Nord* proprement dit, ou l'*Aparctias*, avec ses deux collatéraux, le *Meses* & le *Trascias* (1), mais de plus les trois vents appellés *occidentaux*, & qui sont l'*Argestes*, le *Zephyrus* & le *Libs* (2).

(1) Ces trois vents s'appelloient du nom commun de *Boréus* ou *Bóρεια πνεύματα*.

(2) Ces trois vents s'appelloient du nom commun de *Zéφυρος* ou *Ζεφυρικά πνεύματα*. Voyez Aristot. *Meteorolog.* L. II, Cap. 6. Ceci explique parfaitement l'article d'Hétychius, dans lequel ce grammairien donne au *Zephyrus* le nom de *Libs* : *Ζεφυρος. άνεμος ο καλούμενος Λίψ*; & cet autre, où il appelle encore du nom de *Zephyrus* le vent *Olympias* (qui étoit le même que l'*Argestes*): *'Ολυμπίου πνοαί. 'Ολύμπιος* (lisez : *'Ολυμπίας*) *άνεμος εστιν, ο άπό του 'Ολύμπου πνίαν, Ζεφυρος*. On peut encore expliquer par là, comme je l'ai déjà remarqué (§. 72, not.), pourquoi Homere considere le *Zephyrus* comme un vent désagréable, tandis que dans une autre occasion, il le fait souffler habituellement dans les Champs-Élysées (*Odyss.* IV, 567). Ne connoissant que la rose de quatre vents, il étoit naturel que ce poëte donnât plus de latitude au *Zéphyr*, en l'appliquant à tout l'espace compris entre le *Libs* & l'*Argestes* inclusivement, & même en le portant plus loin; ce qui faisoit que son *Zéphyr* ne pouvoit être toujours de la même nature. Cela est si

L'autre, sous le nom de *vents Méridionaux* ou de *Sud*, comprenoit le vent du *Sud* ou le *Notus*, avec ses deux collatéraux le *Libonotus* & l'*Euronotus* (1), & de plus les trois vents orientaux, qui sont l'*Eurus*, l'*Apeliotes*, & le *Cæcias* (2).

vrai, qu'il le fait quelquefois venir de la Thrace (*Iliad.* IX, 5.), c'est-à-dire, de l'endroit même d'où souffloit le *Thrafcias*, voisin d'*Argestes*, & qu'il le confond même avec *Borée*; ce que les scholastes n'ont pas bien compris. Strabon (L. I, p. 20, édit. 1587) pense aussi d'après Posidonius, que toutes les fois qu'Homere représente le *Zéphyr* comme un vent fâcheux, il faut entendre l'*Argestes*, comme au contraire on doit entendre notre *Zéphyr* proprement dit, lorsqu'il en parle avec éloge.

(1) On donnoit à ces trois vents le nom commun de *Nótos* ou *Nóτια πνεύματα*. Aristot. *Ibid.*

(2) On appelloit ces trois vents du nom commun d'*Ἐὔροι*, ou *Ἀπηνιωτικὰ πνεύματα*. (Aristot. *ibid.*). Cette dénomination explique encore pourquoi Hérodote (L. VII, Cap. 188) donne le nom d'*Apeliotes* (*Est*) au vent *Hellefontias* qui étoit le même que le *Cæcias* (*Nord-Est*); comme le nom plus générique de *vents de Sud* qu'on donnoit aux six vents, explique pourquoi le scholaste d'Aristophane (*Equit.* 435) dit que le *Cæcias* s'appelloit de plus *Notus*. Au reste, quant à la division des vents en *Septentrionaux* & en *Méridionaux*, Saumaïse (*Exercit. Plin.* p. 883) prétend qu'il faut entendre Aristote dans un sens un peu différent: savoir, que ce philosophe appelle *vents Septen-*



§ 78. Si l'on me demandoit à présent, pourquoi Hippocrate, en parlant des climats & des eaux, considère l'exposition des villes par rapport à un grand nombre de vents; & que dans le IV. chapitre, où il parle des constitutions épidémiques, il se contente de déduire ces constitutions de deux états de l'atmosphère, savoir, de l'état austral & de l'état boréal, ou, comme il l'insinue lui-même dans l'introduction de ce traité (§ VII), de considérer ces constitutions comme des effets de la saison chaude ou de la saison froide: je répondrois que, l'observation lui ayant appris que les maladies *endémiques* étant l'effet permanent du climat ou des causes locales permanentes, dont la principale est l'exposition

*trionaux* le *Cacias* & ceux qui le suivent du côté gauche jusqu'au *Zephyrus* inclusivement; & vents *Méridionaux*, le *Libs* & ceux qui le suivent jusqu'à l'*Apeliotes* inclusivement; de manière qu'il n'y a que deux des trois vents occidentaux, qui se confondent avec les vents septentrionaux, & deux des trois vents orientaux, qui se confondent avec les vents méridionaux.

aux différens vents qu'on éprouve habituellement , il devoit parler de ces vents plus en détail , en parlant des climats ; au lieu que , les maladies épidémiques n'étant que l'effet passager des constitutions d'air également passageres , parmi lesquelles la constitution chaude ou australe & la constitution froide ou boréale jouent le plus grand rôle , il lui suffisoit pour son but de marquer les deux principaux vents qui président à ces constitutions , & qui divisent , pour ainsi dire , l'année médicale en deux parties égales (1).

§ 79. En effet , il est prouvé par les observations de Sydenham (2) , qu'en

(1) Cette division ne se bornoit pas exclusivement aux usages de la Médecine. Thucydide ne raconte les événemens de la guerre du Péloponnese , & n'en marque les différentes époques , que par été & par hiver ; de sorte que cette dernière saison comprend la dernière partie de l'automne , l'hiver entier & la première partie du printemps , tout le reste de l'année étant censé appartenir à l'été. Voyez Thucydid. L. II, §. 31 , de la traduction françoise de Levesque.

(2) Sect. I, Cap. 2. Sydenham ne diffère d'Hippocrate,

Europe, comme en Grece, les maladies épidémiques, outre l'influence qu'elles reçoivent d'une ou de plusieurs saisons, ont encore un caractère *sémesstral*, si je puis m'exprimer ainsi, caractère que leur impriment l'équinoxe du printemps & celui de l'automne. Ces deux saisons se partagent ainsi l'empire de toute l'année médicale, de manière que le printemps influe sur toutes les maladies qui naissent dans cette saison, & dans celle de l'été, qui la suit de près, & que l'automne marque de son sceau les maladies de cette saison & de celle de l'hiver. Peut-être cet effet est-il dû, comme le pense Raymond (1), à l'ascension du soleil, & ensuite à sa déclinaison; peut-être aussi tient-il à d'autres causes que nous ignorons encore. Ce qu'il y a de certain, c'est que l'effet existe; & ce qui qu'en ce qu'il donne le nom de maladies *printanieres & automnales* aux maladies que ce dernier appelloit *d'été & d'hiver*.

(1) Voyez *Mémoires de la Société Royale de Médecine*, années 1780 — 1781. Part. II, p. 43 — 45.

## P R É L I M I N A I R E. lxxxvij

est encore plus remarquable, c'est que le domaine de l'automne s'étend plus loin que celui du printemps, en marquant souvent du sceau de sa constitution les maladies de toute l'année.

§ 80. Hippocrate, en calculant les effets des différentes expositions, commence par celle du midi, qu'il regarde comme très-mal-saine par l'excès de la chaleur & de l'humidité jointes ensemble. Ceux qui habitent un tel climat, doivent être d'un tempérament extrêmement délicat : exposés, la plupart du temps, à l'impression d'une chaleur humide, ils doivent avoir la fibre lâche, le système nerveux foible & irritable, le système vasculaire sans ton, & les humeurs par conséquent qui y circulent, peu élaborées, d'une consistance & d'une couleur aqueuses. Les maladies auxquelles ils sont le plus sujets, participent plus ou moins du genre que les anciens Méthodistes appeloient *laxum*, & d'une diathèse tantôt bilieuse, & tantôt pi-

## lxxxviiij DISCOURS

uiteuse, suivant la saison où elles se manifestent. Elles sont plus disposées que celles des climats d'une température opposée, à devenir chroniques par cette atonie même du tempérament, qui fait que les crises sont plus longues & plus difficiles.

§ 81. La crise, n'étant qu'un travail de la nature, suppose toujours une activité du système vasculaire, laquelle ne peut guere coëxister avec des nerfs foibles & mobiles. Elle est précédée d'une coction dont le produit dans une inflammation générale est principalement un sédiment purulent, blanc & parfaitement homogène, déposé dans les urines; & dans les inflammations locales, un pus également blanc, parfaitement homogène & inodore (1). Or, comme les gens énervés par une chaleur humide ne sont guere

(1) Hippocrate a très-bien observé l'analogie qui existe entre ces deux produits du travail critique : « exemplum » *urinarum ulcera facere oportet* » de *Judicationib.* T. I, p. 441.

sujets

## PRÉLIMINAIRE. lxxxix

fujets aux maladies aiguës, c'est-à dire, aux maladies qui se terminent, quand elles ne sont point mortelles, par des crises parfaites, ils sont par la même raison susceptibles d'avoir des ulcères d'un mauvais caractère; & il arrive que les moindres blessures, chez les personnes de cette nature, au lieu d'abs céder & de se terminer par une suppuration louable, dégèrent en ulcères phagédéniques, qui ne présentent qu'une humeur sanieuse, plus ou moins jaunâtre ou bigarrée, fétide & corrosive, que des vaisseaux faibles & sans ton ne peuvent ni prévenir ni corriger. On en voit la preuve dans les ulcères des hydropiques (1).

§ 82. C'est encore cette débilité relative du système vasculaire qu'il faut accuser des fluxions fréquentes auxquelles sont sujets des hommes de cette nature, & qui produisent les paralysies & les apoplexies séreuses, ainsi que les affections variqueuses des veines. Toutes les fois que

(1) Hippocr. *Aphorism.* VI, 8, & *Prædic.* L. II, p. 503.

les humeurs de quelque partie du corps font dans un mouvement contre nature, elles affluent naturellement vers les endroits qui leur présentent moins de résistance, engorgent & dilatent les vaisseaux qui n'ont point assez de ressort pour les repousser, & y forment des stases & des congestions mortelles, ou du moins extrêmement difficiles à résoudre.

§ 83. Cependant la Nature, qui fait toujours compenser les maux qu'elle cause à ses enfans, en plaçant à côté le remède qui les soulage, a non-seulement rendu ces hommes moins sujets aux maladies aiguës (§ 80), qui affligent les personnes douées d'une fibre plus robuste; mais elle rend encore la plupart de leurs maladies moins graves, plus proportionnées à leurs forces (1), & prévient

(1) « Unumquodque animal juxta proprium robur » agrotat » dit Hippocrate, *de Genitura*, §. 8, T. I, p. 131. Cette vérité est sur-tout sensible dans la différence qu'amène l'âge : on fait, par exemple, que les douleurs de la goutte sont moins fortes chez les vieillards que chez les jeunes gens.

souvent ou modéré les stases de cette espèce par la liberté du ventre. C'est ainsi que, sujets à des ophthalmies humides, occasionnées par l'engorgement des organes de la vue, ils s'en délivrent cependant plutôt que d'autres par une espèce de révulsion qui s'opère dans le canal intestinal (1). Il en est de même des convulsions, qui doivent être moins violentes, toutes les fois que le ventre est libre, comme cela a lieu chez les enfans, sur-tout à l'époque de la dentition (2). C'est encore par une pareille révulsion que les hémorroïdes préviennent ou guérissent diverses affections de la peau (3), ainsi que les affections mélancoliques ou maniaques (4).

§ 84. Dans un tel état des vaisseaux, la sanguification doit être imparfaite,

(1) Hippocrate a tiré de cette observation cet aphorisme « Lippientem alvi profluvio corripit, bonum. » *Aphorism. VI, 17.*

(2) *Aphorism. III, 25. & de Dentitione, T. I, p. 590.*

(3) *de Humoribus, T. I, p. 326.*

(4) *Aphorism. VI, 11 & 21.*



ainsi que la chylication & la digestion, qui la précédent. Et toutes les fois que les organes digestifs ne s'acquittent pas bien de leurs fonctions, on doit sentir moins le besoin d'alimens, à moins que quelque acrimonie, en irritant ces organes, ne les excite à un appétit contre nature. Il est de fait que, toutes choses égales, plus le climat est chaud, moins on y est porté à prendre de la nourriture; parce que le moindre excès, en augmentant le travail de la digestion, augmente nécessairement la chaleur, & affecte surtout la tête par la sympathie que cette partie du corps entretient avec le canal intestinal. Aussi voit-on les habitans des pays chauds être, comme par un instinct de la Nature, plus sobres que ceux des pays froids, préférer les alimens végétaux, qui tendent plus ou moins à subir une fermentation acide, aux chairs des animaux, alcalines par leur nature, mais qui le sont surtout dans les climats chauds, où elles renferment dans un vo-

lume donné une matiere nutritive plus abondante qu'ailleurs.

§ 85. C'est encore à ce relâchement du systême vasculaire qu'il faut attribuer les pertes utérines, les stérilités & les fausses couches des femmes, ainsi que le développement hâtif de la puberté dans les deux sexes, leur vieillesse prématurée, & la courte durée de leur vie. Ces dernières circonstances, quoiqu'elles n'y soient pas expressément rapportées, l'auteur les fait assez sentir par tout le reste, & par l'opposition manifeste qu'il établit entre les habitans des climats méridionaux, & ceux des climats septentrionaux, auxquels il attribue dans la suite (§ XIX & XXI) une puberté tardive & une vie plus longue.

§ 86. Il en est de même du caractère moral des Méridionaux, qu'il faut, en suppléant à la concision d'Hippocrate, supposer plus doux que celui des septentrionaux, qu'il regarde (§ XIX) comme naturellement enclins à la féro-

cité. Le physique d'ailleurs des premiers indique assez quel doit être leur moral. Une complexion délicate & phlegmatique, un état de santé presque valétudinaire, & que le moindre excès peut déranger, annoncent ordinairement des hommes pusillanimes, auxquels un instinct naturel inspire la douceur comme un des moyens de se garantir des attaques de l'homme robuste, que le sentiment de ses forces rend entreprenant, & que la moindre contradiction porte souvent à l'insolence.

§ 87. Après avoir exposé le tempérament des habitans des pays chauds & humides, & les maladies qui les affligent communément, l'auteur examine les pays exposés aux vents secs & froids du Septentrion. Il donne aux habitans de ces pays un tempérament bilieux & une habitude du corps sèche & robuste, relativement aux peuples exposés aux vents humides du midi, qui sont d'un tempérament lâche & phlegmatique; ce qu'il

faut entendre d'un tempérament *bilieux-sanguin* (1) pour les premiers, & *bilieux-phlegmatique* pour les seconds, suivant la division des maladies en bilieuses & pituiteuses, qu'on trouve ailleurs (2). C'est à ce défaut de pituite chez les pre-

(1) En comparant divers endroits d'Hippocrate, Prosper Martian (*not. ad lib. de nat. hum. vers. 272, p. 18, sqq.*) a prouvé que dans le langage de ce médecin, la bile, & par conséquent les affections bilieuses, ont une acception plus étendue, & que les *fevres bilieuses* d'Hippocrate sont celles que Galien a ensuite appellées *fevres putrides*, & auxquelles nous donnons aujourd'hui le nom de *fevres humorales*. C'est en partant de ce principe, & d'après les rapports qui existent entre la bile & le sang (voyez Grimaud, *Cours de fevres*, T. I, p. 306 — 308), & de plus, d'après la nature même des maladies qu'Hippocrate attribue aux habitans des pays secs & froids, que je me crois autorisé à entendre par tempérament *bilieux*, un tempérament *bilieux-sanguin*. Au reste, je ne me fers ici de cette nomenclature humorale, prescrite non sans raison par des praticiens habiles, mais qu'on met à tort toute entiere sur le compte de Galien, que pour me conformer au langage d'Hippocrate & de ses disciples. Il importe peu d'ailleurs qu'on donne en théorie tel ou tel nom à la cause d'une maladie, pourvu qu'on soit d'accord sur les effets de cette cause, & sur les moyens qu'on doit lui opposer.

(2) *De affectionib.* T. II, p. 161, & *de morbis*, L. I, p. 2.

miers qu'il paroît attribuer l'état robuste de la tête : état qui influe aussi sur le canal intestinal par sympathie , & qui lui procure une plus grande contractibilité , par conséquent une action plus vive & plus soutenue sur les matieres alimentaires ; lesquelles dès lors doivent être digérées plutôt & dépouillées de tous leurs sucs nourriciers , au point que le résidu stercoracé devient plus dur , plus tenace & plus rebelle à l'action péristaltique des intestins.

§ 88. Ce resserrement des intestins renfermés dans le bas-ventre , chasse les humeurs vers le ventre supérieur , le lubrifie & le rend plus facile à émouvoir : & par ce dernier ventre il faut entendre , non-seulement la cavité de la poitrine , mais encore cette portion du canal intestinal , placée sous le diaphragme , & connue sous le nom de ventricule ou d'estomac. Elle est d'un plus gros calibre que le reste de ce canal : & c'est par cette différence & par une espece de réaction

réaction & de balancement opéré par la nature, qu'il faut expliquer pourquoi le vomissement arrête les déjections alvines (1); comme celles-ci, augmentées jusqu'à un certain point, peuvent arrêter, non - seulement le vomissement, mais encore l'expectoration critique dans les maladies qui se jugent par les crachats (2).

§ 89. Je m'arrêterai d'autant moins aux maladies propres aux pays d'une exposition sèche & froide, que je les ai déjà indiquées en parlant de celles qui affligent les pays chauds & humides, & que d'ailleurs, en considérant seulement le ton des solides & l'activité des vaisseaux, dont sont communément doués les habitans des pays froids, il est aisé de conclure que leurs maladies ne peuvent être que des affections aiguës, du genre

(1) Hippocrat. *Aphorism.* VI, 15, & *de locis in hom.* Sect. XLV, T. I, p. 390.

(2) Idem, *de morbis*, L. II, Sect. XVII, p. 108, & Sect. XXII, p. 112.

que les anciens Méthodistes appelloient *strictum*, & qui laissent à la nature, toutes les fois qu'elles ne sont point mortelles, assez d'énergie pour les combattre & pour les dompter par une crise.

§ 90. C'est à ce ton des solides qu'il faut attribuer l'absorption de toutes les humeurs superflues, & la facilité qu'éprouve la nature à dessécher promptement les ulcères, qui chez les habitans des pays humides deviennent des rendez-vous & de véritables égouts de ces humeurs (§ 81). Dans les pays secs, le peu d'humeurs qui y affluent se change aisément en un pus louable, avant-coureur de la cicatrisation des parties séparées. On conçoit par-là la justesse de cette pratique, qui attaque les vieux ulcères par des topiques stimulans (1), en même temps qu'elle administre intérieurement les fortifiens, dans la vue de réveiller le ton des parties par l'irritation locale, par l'impression que les orga-

(1) Hippocrat. *de humidor. usu.* T. I, p. 603.

nes digestifs corroborés communiquent à toute la machine, & de donner ainsi lieu à une bonne suppuration, c'est-à-dire, à une véritable crise, qui ne peut être que l'effet d'une fièvre ou d'un mouvement analogue à la fièvre, opéré par la nature ou excité par l'art (1).

§ 91. Cet état de la faculté digestive (§ 87) chez les habitans des pays exposés de manière à éprouver l'influence des vents froids, nécessite une plus grande quantité de nourriture pour satisfaire un appétit sans cesse excité par la contraction spasmodique de la peau, contraction qui se propage sympathiquement jusques aux tuniques de l'estomac. Les habitans de ces pays éprouvent, pour ainsi dire, habituellement ce qui arrive à tout autre peuple pendant la saison de l'hiver (§ 5). Mais le resserrement du ventre & de la peau devenant un obstacle à ce qu'on dissipe une trop grande quantité d'humeurs, il est naturel qu'ils

(1) Hippocrat. *Prædict.* L. II, T. I, p. 503.



## DISCOURS

jouissent en même temps d'une plus longue durée de vie.

§ 92. Ils arrivent par la même raison plus tard à la puberté ; c'est-à-dire, à cette époque où se fait ordinairement le développement de tout le corps, & particulièrement des organes de la reproduction. C'est un fait acquis par des observations multipliées, que la Nature affecte dans les opérations de l'économie animale une progression du haut en bas, tant dans l'état physiologique que dans l'état pathologique (1). Personne n'i-

(1) C'est en vertu de cette loi, que la jeunesse qui succède à l'enfance, est sujette aux affections de poitrine, & que l'âge viril est plus particulièrement lié aux maladies du bas ventre. Cet ordre s'observe encore dans les maladies individuelles. Ræderer & Wagner rapportent que dans l'épidémie muqueuse dont ils ont donné la description, la maladie commençoit par occuper la tête, qu'elle se portoit ensuite à la région épigastrique, où elle s'annonçoit par le vomissement, & qu'elle finissoit par frapper le ventre, en manifestant son action par la diarrhée. Avant ces médecins, Hippocrate avoit déjà fait la même observation : « Si caput doluerit, ad pectus descendit, deinde ad præcordia, postea ad coxam; omnia vero ut simul dolcant, fieri non potest. » *Epidem.* L. II, Sect. V, T. I, p. 706.

gnore que les enfans ont la tête plus grosse relativement au reste du corps, & que les maladies familiares à leur âge font les affections de la tête ; qui ne les quittent pour l'ordinaire qu'à l'époque de la puberté, c'est-à-dire, lorsque le principe de la vie, abandonnant ce centre d'activité, commence à s'occuper du perfectionnement des organes destinés à la propagation de l'espece. Il n'est donc pas étonnant que dans les climats froids la Nature se concentre plus long-temps dans la région céphalique, qui donne l'origine à la moëlle épiniere & à tout le systême nerveux, dans la vue de procurer plus de ton & de vigueur à toute la machine, & qu'elle ne songe au développement des organes sexuels qu'après avoir suffisamment rempli ce but.

§ 93. Mais si les habitans des climats froids semblent se porter moins & plus tard à l'acte de la génération que ceux des climats chauds, ils en supportent mieux que ces derniers la fatigue, &

continuent plus long-temps à jouir de la faculté prolifique par la nature même de leur système nerveux, qui résiste mieux à cet acte, que Démocrite comparoit ingénieusement à l'épilepsie (1). Une autre cause de cet avantage, c'est l'état même de leur peau, qui, plus dense & plus compacte, s'oppose à une transpiration trop abondante, qui énerveroit les forces nécessaires à la reproduction. On fait que chez les hommes tout ce qui relâche trop la peau, comme les sudorifiques, par exemple (2), nuit à la faculté génératrice.

§ 94. C'est encore à cet état des solides qu'il faut attribuer la stérilité des femmes des pays battus par des vents froids; stérilité qui s'annonce par une peau plus compacte, &, si je puis m'ex-

(1) Voy. Galen. *oper.* T. V, p. 398. D'autres attribuent cette comparaison à Hippocrate lui-même; il y en a qui en font honneur à un certain Eryximaque. Voy. les notes sur Marc Aurele, p. 225, édit. de Garak.

(2) Et notamment le camphre. Voy. Selle, *Médecin. clin.* T. II, p. 247, second. édit. franç.

primer ainsi, plus *virile*. On peut expliquer par-là cet instinct qui porte l'homme à regarder la finesse de la peau comme une des premières qualités physiques qui embellissent le sexe. C'est que cette finesse suppose un tissu cellulaire plus perméable, des organes plus propres à la conception, & une sensibilité de nerfs qui doit, en augmentant le plaisir, raffermir les liens qui unissent les deux individus, & qui les confondent en un seul par la production d'un troisième. Hippocrate étoit tellement persuadé du rapport de la peau avec le foyer où se fabrique l'homme, qu'il conseille (1) de s'assurer de l'aptitude d'une femme à la conception par une expérience qui consiste à lui laver la tête, & après l'avoir couverte d'un linge propre, à lui appliquer à la vulve des pessaires odorans. Si l'odeur se communiquoit au linge qui couvroit la tête, c'étoit, selon lui, un signe de conception future; par la raison

(1) *De sterilibus*, T. II, p. 624.

fans doute que cette communication suppose un tissu cellulaire très-poreux & très-perméable.

§ 95. Nous avons déjà vu (§ 86), en parlant du caractère moral des habitans des pays chauds, quel doit être celui des peuples qui habitent des climats froids. Doués d'un tempérament robuste, ces peuples doivent puiser dans le sentiment de leurs propres forces ce courage, dont l'abus mene insensiblement à l'insolence & à la férocité.

§ 96. La troisieme exposition, la plus salubre de toutes, suivant Hippocrate, parce qu'il la suppose la plus tempérée, est l'exposition orientale. Moins humide que la méridionale, & moins froide que la septentrionale, cette exposition procure aux habitans un tempérament moyen, & tel qu'il le faut pour les mettre à l'abri des maladies qui résultent des excès opposés. Leur fibre n'est ni trop tendue ni trop lâche, & leurs vaisseaux ont assez de ressort pour élaborer & faire circuler

circuler les humeurs , fans trop les épaif-  
fir ni les porter à une dissolution putride.  
Comme un tel tempérament tient le mi-  
lieu entre le tempérament des Méridio-  
naux & celui des Septentrionaux , leurs  
maladies doivent auffi présenter ce ca-  
ractere que les anciens Méthodiftes ap-  
pelloient *mixtum* : mais Hippocrate ob-  
ferve fagement qu'elles refsemblent plu-  
tôt à celles des pays chauds ; & la raifon  
en eft claire. Tant que l'économie ani-  
male conferve les forces néceffaires qui  
constituent & qui maintiennent la fanté,  
tous les rapports font exactement obser-  
vés entre les constitutions oppofées ;  
mais , dès que l'équilibre eft rompu , il  
eft naturel que dans des corps qui , même  
en fanté , n'étoient pas auffi robustes que  
ceux qui vivent dans une exposition bor-  
réale , les maladies s'approchent plus ou  
moins du caractere & du génie de celles  
qui font communes aux expositions au-  
ftrales.

§ 97. La complexion ni trop rigide ni

I

O

trop relâchée des femmes vivant sous une telle exposition, fait qu'elles sont très-fécondes, & qu'elles n'éprouvent aucune difficulté à mettre au monde les fruits qu'elles ont conçus & portés sans aucun accident. La santé, effet d'un climat bien temperé, dont jouissent habituellement les deux sexes, se peint sur leurs visages par un teint fleuri, & s'annonce par un caractère plus doux & un esprit plus pénétrant que ceux des peuples des climats froids.

§ 98. De même qu'il compare la température d'une exposition orientale à celle du printemps (§ XXIV), de même il établit une analogie entre l'automne, remarquable par ses vicissitudes de chaud & de froid, & les villes exposées aux vents occidentaux. Cette quatrième exposition, la plus insalubre de toutes, fait que les habitans de ces villes sont sujets à toutes les maladies des expositions australes & des expositions boréales, parce qu'ils éprouvent alternative-

ment une humidité chaude ou froide.

§ 99. Dans ces quatre expositions, il parle aussi des eaux, & préfère celles qui sont exposées à l'Orient ; mais il n'en parle qu'en passant. Ce n'est que dans le III<sup>e</sup> chapitre, consacré tout entier à cette matière, qu'il examine en détail les eaux d'étangs, de marais, de sources, de fleuves, de pluie, &c. par rapport non-seulement à leur exposition, comme il a fait dans le deuxième chapitre, mais encore à leur nature, à la profondeur & à l'élévation ou le gissement du terrain d'où elles sourdent, & au plus ou moins de rapidité de leur cours. Il examine de plus leur saveur, leur couleur, leur poids, & la manière dont elles se comportent dans l'ébullition. Et comme l'eau de pluie est celle qui pèse le moins & qui bout le plus promptement, il lui consacre une grande partie du chapitre ; & il parle à cette occasion, comme parleroit aujourd'hui le physicien le mieux instruit, de l'admirable méca-



nisme de l'évaporation , qui par une circulation perpétuelle devient la source intarissable des pluies qui arrosent notre globe , & qui alimentent le vaste réservoir de la mer. Cela le conduit naturellement à l'examen des eaux de neige & de glace , où l'on trouve un fait curieux, constaté de nos jours par des expériences physiques ; je veux dire , la diminution du poids dans la glace. On a voulu de nos jours révoquer en doute les effets qu'Hippocrate attribue à ces dernières eaux , par rapport à l'économie animale ; mais on ne les a pas encore absoutes d'une manière satisfaisante des maux dont il les accuse.

§ 100. Il passe ensuite aux eaux de fleuve ou de rivière , qu'il considère par rapport aux mauvais effets qu'elles peuvent produire dans le corps humain. Le plus horrible de ces effets est la formation de la pierre dans les conduits urinaires ; tout ce qu'il dit des tempéramens plus ou moins sujets à cette cruelle

maladie, & les raisons qu'il donne pour-  
quoi les femmes y sont moins exposées  
que les hommes, se trouvent conformes  
aux notions pathologiques & anatomi-  
ques que nous en avons aujourd'hui.

§ 101. Dans le IV. chapitre, Hippo-  
crate parle des maladies épidémiques, &  
il les fait dépendre de la constitution at-  
mosphérique de deux ou trois saisons  
précédentes, combinées ensemble, sui-  
vant le principe qu'il a établi ailleurs :  
*insuper considerandum est, quomodo se ha-*  
*bent corpora, dum ex alia in aliam tem-*  
*pestatem transeunt* (1), & que Celse a  
exprimé par ces mots : *neque solum in-*  
*terest quales dies sint, sed etiam quales*  
*ante præcesserint* (2). Ce principe nous  
apprend à ne point juger de la ressem-  
blance ou de la dissemblance de deux  
épidémies par la seule constitution at-  
mosphérique de la saison où elles se ma-  
nifestent ; mais à remonter à la consti-

(1) *De humorib.* §. 8, T. I, p. 324.

(2) L. I, *Prefat.*

tution de deux ou même de plusieurs saisons qui l'ont précédée. Il réduit ces constitutions qui préparent & qui forment, pour ainsi dire, en silence, les maladies épidémiques, à deux principales, qui sont la boréale & l'australe, pour les raisons que nous avons déjà rapportées (§ 78); & la saison où ces maladies éclatent, est par les mêmes raisons l'hiver ou l'été, ce qu'il faut entendre de l'hiver comprenant la dernière partie de l'automne & la première du printemps (§ 78, not.), & de l'été comprenant tout le reste de l'année. Une autre chose qu'il faut observer pour l'intelligence de tout ce chapitre, ainsi que du deuxième, qui concerne les climats, c'est que les mêmes noms ne désignent pas toujours les mêmes maladies : les dyssenteries, par exemple, du § LIX ne sont point de la même nature que les dyssenteries du § LXII. Cette remarque ne regarde que ceux des lecteurs qui ne sont point médecins.

§ 102. Comme une épidémie, en prenant ce mot dans son acception la plus étendue, ne cesse que pour faire place à une autre plus ou moins dangereuse : il avertit que ces changemens arrivent sur-tout aux quatre époques de l'année, qu'on est convenu d'appeller les deux équinoxes & les deux solstices ; pour qu'à ces époques le médecin soit attentif au changement qu'éprouve l'épidémie actuelle, & à la nature de celle qui lui succede, afin de changer ou de modifier sa méthode curative. Il déconseille l'usage des purgatifs à ces époques, ainsi que les opérations chirurgicales, parce que la nature, placée au milieu des deux constitutions souvent opposées, dont l'une finit & dont l'autre va commencer, & encore, pour ainsi dire, indécise sur les moyens qu'elle doit employer pour combattre les maux qui l'affligent, peut changer en armes meurtrieres ces mêmes secours que l'art lui offre pour la sauver. Il déclare que les plus dangereuses de ces

époques font le solstice d'été & l'équinoxe d'automne : & il finit cet intéressant chapitre par une observation qui explique parfaitement pourquoi une épidémie afflige souvent un pays , tandis qu'elle épargne les pays circonvoisins ; c'est l'exposition par rapport aux quatre points cardinaux de l'horizon , jointe à d'autres causes locales , qui fait que , même à des distances très-peu considérables , les uns se ressentent plus , les autres moins d'une constitution régnante.

§ 103. Après avoir parlé , dans le deuxième chapitre , de l'influence que peut avoir l'exposition ou le climat médical sur le physique & sur le moral de l'homme , d'après les observations faites en Grece , il étoit naturel d'appliquer ces observations aux pays plus lointains & aux climats pris dans un sens géographique : & sans le chapitre *des Eaux* , qui ne pouvoit être séparé de la théorie des causes locales , & celui *des Saisons* , causes des maladies épidémiques , qui devoit également

ment

## P R É L I M I N A I R E. cxij

ment suivre de près les considérations sur les maladies endémiques, le V<sup>e</sup> chapitre devoit être placé immédiatement après le deuxieme. Dans celui-ci il a regardé l'exposition orientale comme la plus tempérée, la plus analogue au printemps, la plus salubre de toutes, & comme celle qui donnoit aux habitans un caractère doux & un esprit plus fin & plus délié (§ 96 & 97). Dans le cinquieme chapitre il fait l'application de ces observations à l'Asie, mais sur-tout aux contrées situées au milieu de cette partie du monde, qu'il compare également à la température du printemps. Il y parle de la supériorité que ces contrées ont sur l'Europe par rapport à la bonté & à l'abondance de leurs productions, comme à la beauté, à la douceur & à l'intelligence de leurs habitans ; mais il nous apprend en même temps que cette supériorité n'est point sans inconvéniens. La belle nature, féconde & riante pendant la plus grande partie de l'année, invite

I

P

les hommes à la jouissance, excite & alimente leurs passions, en multipliant sans cesse leurs plaisirs, & finit par les amollir au point qu'ils contractent une paresse & une pusillanimité qui les font reculer à l'aspect du travail & du danger. Ils sont donc moins belliqueux que les Européens, par conséquent plus exposés à devenir la proie du premier qui voudroit se donner la peine de les conquérir. Cette observation est vérifiée par l'Histoire, qui nous apprend que l'Asie a été subjuguée treize fois, tandis qu'en Europe on ne connoît que quatre grandes révolutions (1).

§ 104. Comme, en considérant les climats, Hippocrate observe que les expositions orientales, bien plus salubres que les autres, avoient cependant quelque analogie, du côté des maladies qui y étoient les plus familières, avec les expositions méridionales (§ 96) : de même dans ce chapitre, à la suite du caractère

(1) Montesquieu, *Esprit des Loix*, L. XVII, Chap. 4.

physique & moral des Asiatiques, il a placé des observations concernant celui des peuples méridionaux ; mais malheureusement de tout ce précieux morceau il n'existe plus que quelques fragmens, qui par leur incohérence avec ce qui précède, & par les noms des Égyptiens & des Libyens, qui s'y trouvent, prouvent assez que le texte a été mutilé.

§ 105. Après avoir observé que les habitans de cette partie moyenne & tempérée de l'Asie se ressemblent de forme & de stature, il passe aux peuples situés plus au Nord de cette même partie du monde, chez lesquels on rencontre une plus grande variété de physionomies & de figures : phénomène qu'il attribue à une cause contraire, savoir, à l'inconstance & à la succession brusque de leurs saisons ; inconstance qui produit encore un autre effet tout aussi remarquable, celui de l'inégalité du terrain, tandis que les pays qui n'éprouvent point des changemens brusques dans l'atmosphère,



présentent ordinairement une surface unie & régulière.

§ 106. Pour nous donner une idée des Afiatiques éloignés par leur position du centre de l'Asie, il cite l'exemple de deux peuples. L'un étoit connu dans l'Antiquité sous le nom de *Macrocéphales*, nom qu'on leur avoit donné à cause de la coutume aussi bizarre qu'insensée d'applatir la tête des enfans nouveaux-nés, & de leur donner une forme oblongue; ce qui nous rappelle l'usage, qui existe encore aujourd'hui chez quelques peuples de l'Afrique & de l'Amérique, de façonner la tête des enfans. Comme cette coutume, continuée pendant quelque temps, peut porter la nature à produire dans la suite le même effet, longtemps même après que la coutume a cessé d'exister, il attribue ce phénomène à la nature même de la liqueur féminale, qui, n'étant, selon lui, qu'un extrait de toutes les parties du corps sans exception, imprime au fœtus toutes les for-

mes & toutes les dimensions de ces parties. Cette opinion ou ce systême sur la génération, renouvelé de nos jours par un célèbre naturaliste, est, quoi qu'on en dise, le systême le plus vraisemblable de tout ce qu'on a dit ou imaginé sur cette étonnante opération de la Nature.

§ 107. L'autre peuple qu'il cite sous le nom d'*habitans du Phase*, est aujourd'hui connu sous celui de *Mingréliens*. Ils habitent cette contrée de l'Asie qu'on appelloit anciennement la *Colchide*. Tout ce qu'il rapporte au sujet de leur tempérament, de la nature de leur climat, de celle de leurs fruits ou productions de la terre, se trouve tellement conforme aux relations des voyageurs modernes les plus accrédités, qu'il faut croire qu'Hippocrate avoit fait sur les lieux mêmes la topographie de la Colchide.

§ 108. Après avoir ainsi mis en parallèle la partie moyenne de l'Asie avec ses parties plus septentrionales, il revient encore sur la pusillanimité des Asiatiques

## cxviii DISCOURS

( ce qu'il faut principalement entendre des Afiatiques du milieu ); mais ici à la douce température du climat qu'il a déjà regardé comme la cause de cette pusillanimité (§ 103 ), il en ajoute une autre, qui est la nature du gouvernement despotique qui pese sur leurs têtes, & qui fait que, peu intéressés à la chose publique, bien loin d'employer leur courage à défendre & à maintenir l'autorité de leurs maîtres, ils voient avec indifférence, & souvent avec plaisir ceux qui viennent leur disputer la souveraine puissance. S'ils ne les délivrent pas toujours du joug qui les accable, ils les vengent du moins pour un moment de l'oppression qu'ils endurent. Quoique cette explication paroisse l'inverse de celle d'Aristote (1), qui regarde le despotisme asiatique comme l'effet plutôt que comme la cause de la pusillanimité des habitans de l'Asie, cependant en considérant cette question d'après l'étroite liaison qui existe entre le

(1) *De Republ.* L. III, cap. 14, p. 449, sq.

moral & le physique de l'homme (§ 18), on verra que le médecin & le philosophe grecs ne sont point en contradiction. Le despotisme une fois établi par la pusillanimité de ceux qui ne se sont point opposés à ses premières tentatives, augmente & perpétue à son tour cette même pusillanimité ; & sous ce point de vue il en devient une véritable cause, après en avoir été l'effet.

§ 109. Ce qui prouve, selon Hippocrate, qu'un gouvernement despotique décourage & avilit les âmes, c'est qu'en Asie même, malgré l'influence du climat, il existoit des peuples vaillans & belliqueux ; & c'étoient tous les peuples qui n'étoient point soumis à des despotes, mais qui étoient gouvernés par leurs propres loix. On voit par-là, & par ce qu'il dit encore au § CXXI au sujet des habitans des pays enfoncés & couverts de pâturages, qu'Hippocrate reconnoissoit toute la force qu'ont les causes morales, si non pour détruire, du moins pour

modifier puissamment l'influence du climat. On voit qu'il étoit convaincu que tous les peuples (1) sont plus ou moins

(1) D'après le philosophe Hippocrate tous les peuples sont plus ou moins susceptibles de sortir de la détresse où leurs fautes les ont plongés. Mais d'après le philosophe Pauw (*Recherches philosophiques sur les Grecs*, volume I, page 103.), il faudroit en excepter les Grecs modernes. Chez eux, si l'on en croit ce philosophe, *l'ignorance & la superstition ont jeté des racines si tenaces & si profondes, qu'aucune force ni aucune puissance humaine ne sauroient les extirper.* Il prétend que si les Grecs modernes parvenoit à l'indépendance, le premier usage, qu'ils feroient de la liberté politique, consisteroit à entreprendre une grande guerre de religion, où les prétendus orthodoxes & les prétendus schismatiques s'égorgeroient jusqu'au dernier, pour des mots qu'ils ne savent pas même prononcer comme il faut. Ce qu'il y a de plus singulier dans cette virulente sortie du chanoine Pauw, c'est qu'il avoue tenir les faits qu'il avance de quelques individus de la nation grecque. Or de deux choses l'une : ou ces vils calomnieurs (si toutes fois il est possible que Pauw ait connu des Grecs si dénaturés) étoient des personnes instruites, par conséquent exemptes de toute superstition, & pour lors, je ne vois pas pourquoi le reste de la nation ne seroit pas tout aussi susceptible d'instruction que ceux qui l'ont calomniée ; ou bien ils joignoient à la plus crasse ignorance la perfidie des scélérats, & dans ce cas Pauw ne devoit point puiser ses autorités dans une source aussi empoisonnée. Que des personnes qui ont de la tendresse pour les oppresseurs, cherchent à dénigrer

susceptibles

susceptibles de fortir de leur état de détresse, en se donnant une meilleure édu-

les opprimés, il n'y a rien de plus naturel ni de plus conséquent. Mais que Pauw, qui n'a jamais prononcé le nom des stupides tyrans de la Grece que pour les vouer à l'indignation de toutes les âmes honnêtes & sensibles, ait eu le courage d'attaquer une nation qu'il ne connoît point, d'une manière aussi scandaleusement indécente, aussi peu conforme aux regles de la saine logique & de la philosophie, dont il se pique, c'est ce que je ne saurois concevoir. Pauw vient de mourir, & il ne m'est plus permis de lui faire au nom de ma nation tous les reproches qu'elle est en droit de lui faire. Dans le peu que je me suis permis de dire, mon dessein n'a point été d'insulter à la mémoire de Pauw, dont les écrits, quoique pleins de paradoxes & d'inexactitudes, m'ont quelquefois instruit. Je n'ai voulu que venger l'honneur de ma nation outragée; je n'ai voulu que prévenir ceux qui pourroient se laisser entraîner par l'autorité de Pauw. Les Grecs d'aujourd'hui sentent tellement le besoin de l'instruction, qu'il n'y a presque aucune Université de l'Europe, où l'on ne trouve des étudiants Grecs. Excédés des brigandages, des assassinats qui se commettent tous les jours dans le sein de leur malheureuse patrie, révoltés de la criminelle indifférence que les nations policées de l'Europe montrent pour leur sort, ils ne voient d'autre moyen de briser leurs fers que l'instruction. Ils vont la chercher au prix de leur existence, dans des pays lointains, & chez des peuples qui doivent en grande partie leur gloire littéraire aux lumieres des Grecs. Quant à la superstition que Pauw leur reproche,

## cation politique, ou en la recevant des

il n'y a que la mauvaise foi qui puisse trouver les Grecs plus superstitieux que ne le furent il n'y a pas longtemps les Européens, & qu'on ne l'est encore aujourd'hui dans quelques contrées de l'Europe. Il n'existe aucun Grec moderne qui ne frémissé au seul récit des massacres solennels que les Européens ont commis à différentes époques, au nom & pour la gloire d'un Dieu de paix & de miséricorde; & certes, ce n'est point en Grece qu'on a érigé des tribunaux d'inquisition. Sans doute les Grecs ont eu aussi, comme toutes les autres nations, des momens de folie & de délire religieux: mais ces temps n'existent plus; *excidat illa dies!* est aujourd'hui le cri de la partie la plus nombreuse de la nation. Quoi! la plus grande partie de l'Europe ne parle qu'avec horreur de sa frénésie passée, & les Grecs, les Grecs seuls, par une fatalité sans exemple, resteroient incorrigibles!... Pauw nous reproche encore de ne pas savoir prononcer notre langue; comme cette singulière prévention n'est point particulière à Pauw, qui n'avoit du grec qu'une connoissance très-superficielle (\*), mais qu'elle s'est encore emparée de quelques Hellenistes infiniment plus savans que lui, je traiterai peut-être cette question dans une autre occasion. Quant à présent, je me borne à dire, que si les écrivains du beau siècle de la Grece revenoient parmi nous, ils entendraient encore leur langue dans la bouche de leurs malheureux descendans; mais qu'ils ne la reconnoitroient plus à la maniere rude & barbare dont la prononcent la plupart des Européens.

(\*) J'en ai fourni une preuve dans le *Magaf. Encycloped.* T. IV, p. 213 & suiv.

main de quelque autre nation , assez humaine pour épouser la cause des opprimés contre les oppresseurs , & assez généreuse pour renoncer à ces misérables calculs mercantiles , souvent fautifs , & qui ne peuvent même se réaliser qu'au prix du sang de plusieurs millions de victimes.

§ 110. J'ai donné au VI<sup>e</sup> & dernier chapitre de ce traité le titre *de l'Europe*, quoique la plus grande partie de ce chapitre soit consacrée à l'histoire des Scythes. On pourroit accuser Hippocrate de désordre , pour avoir inséré l'histoire d'un peuple asiatique dans un chapitre dans lequel , suivant son plan , il devoit parler des Européens exclusivement. Cependant avec un peu d'attention il est aisé d'appercevoir que c'est son plan même qui l'a jeté dans ce désordre apparent. Dans le chapitre précédent il a parlé des peuples asiatiques depuis le milieu de l'Asie inclusivement , jusqu'au Palus Méotide , qui , selon lui , consti-



tue les confins de l'Asie & de l'Europe. Parvenu à ce point, il étoit naturel de passer en Europe, pour rendre également raison du physique & du moral des Européens, si différens des Asiatiques. Dans ce passage, le premier peuple qu'il rencontre, ce sont les Scythes Européens ou les Sarmates : il s'y arrête donc un moment ; mais comme ce peuple n'est qu'une branche d'une nation plus nombreuse & plus étendue, qui occupe un très-grand espace de la partie septentrionale & orientale de l'Asie, il est obligé de revenir à cette dernière, pour ne point séparer l'histoire d'un peuple qui se ressemble par le genre de vie, par les coutumes & les institutions morales & politiques, malgré la différence des climats. Ainsi, tout ce long récit qui concerne les Scythes de l'Asie, il ne faut le considérer que comme une digression du VI<sup>e</sup> chapitre, après laquelle il revient aux observations qui concernent les Européens, & qui finissent tout ce traité.

§ III. Cette digression intéressante nous apprend bien des particularités sur la nature du pays, sur les mœurs & sur le genre de vie de cette nation singulière connue aujourd'hui sous le nom de *Tatars*. Il y en a quelques-unes qu'on ne trouve dans aucun autre écrivain ancien, pas même dans Hérodote, le premier qui ait parlé avec détail des Scythes. Les relations des voyageurs modernes s'accordent en grande partie avec les faits avancés par Hippocrate. S'il y en a quelques-uns dont on ne trouve plus de vestiges chez les Scythes modernes ou les Tatars, cette différence tient sans doute en partie au peu de connoissance que nous avons encore de cette nation, & plus encore à sa vie errante & guerrière, qui a fait que les mêmes peuplades n'ont point occupé dans tous les siècles les mêmes contrées, ou qu'elles ont été détruites par d'autres peuplades plus puissantes. On remarque sur-tout dans ce récit, à l'occasion de cette singulière maladie par-

## cxxvj      D I S C O U R S

ticuliere aux anciens Scythes, combien Hippocrate étoit au-dessus des préjugés de son siecle, qui portoient les hommes à chercher des causes surnaturelles pour expliquer les défordres physiques de notre machine.

§ 112. Après avoir tracé le tableau physique & moral des Scythes, il revient aux observations physico-médicales qui concernent les Européens, & qu'il avoit commencées en parlant des Sarmates. Il les met en opposition avec les Asiatiques par rapport au tempérament & au caractère moral des uns & des autres. Il explique sur-tout la variété de figures qu'on observe chez les Européens d'une maniere qui pourroit paroître singuliere : il attribue cette variété aux vicissitudes brusques de l'atmosphère; vicissitudes inconnues dans les contrées moyennes & tempérées de l'Asie, (comme dans les régions glaciales, voisines du pôle, & dans les régions excessivement chaudes), & qui font que la concrétion de la liqueur féminale dans

## PRÉLIMINAIRE. CXXVIJ

la formation du fœtus se fait de plusieurs manieres différentes, suivant que la conception a lieu en hiver & dans un temps pluvieux, ou en été & pendant un temps sec. Cette explication est au moins plus vraisemblable que celles d'Empedocle & de Bodin ( voy. les not. sur le § XCIX ), & se rapproche davantage des autres notions physiologiques que nous possédons sur l'économie animale.

§ 113. De même qu'il attribuoit le caractère doux & timide des Afiatiques à la douceur de leur climat, & ensuite au despotisme qui les opprime ; de même il attribue l'âpreté du caractère & cette valeur belliqueuse qui distingue les Européens, à l'âpreté de leur climat, & ensuite à la nature de leur gouvernement, tel qu'il étoit du temps d'Hippocrate. Il répète à ce sujet cette maxime philosophique, vraie dans tous les siècles & dans tous les pays : que *les loix influent singulièrement sur le courage des hommes.*

§ 114. En parlant de l'Asie, il avoit

## cxxviiij DISCOURS

observé qu'il n'y avoit que la partie moyenne dont le climat se distinguât par cette heureuse température & cette abondance de productions de la terre, qui inspiroient à ses habitans la douceur, la paresse & la pusillanimité. Il en est de même de l'Europe : en général moins favorisée par la nature que l'Asie, elle renferme cependant quelques contrées qui peuvent le disputer à cette dernière pour la douce température du climat, comme pour l'abondance & la bonté des productions de la terre, & dont par conséquent les habitans sont doués d'un caractère bien éloigné de la valeur féroce du reste des Européens, & plus analogue à celui des Asiatiques les plus amollis. Comme cette différence tient, non-seulement à la température de l'atmosphère & à la succession uniforme des saisons, mais encore au plus ou moins d'élévation, de consistance, d'égalité, & d'humidité du terrain, à la nature des fossiles qui le composent, & à une végétation plus

plus ou moins riche, il prend occasion d'examiner toutes ces qualités du sol & les effets qui en résultent pour le physique & pour le moral de l'homme.

§ 115. Après un contraste aussi frappant qu'il est affligeant pour l'humanité, de l'intelligence & de la douceur pusillanime des habitans des climats doux, avec l'esprit grossier & le courage féroce de ceux qui éprouvent toute l'inclémence de l'air, il étoit naturel d'examiner s'il n'y avoit point des climats moyens entre ces deux extrêmes, dont l'influence agît sur l'homme de maniere qu'en réunissant les qualités physiques & morales opposées, il pût être intelligent & courageux à la fois, & propre à cultiver les sciences & les arts, comme à exercer le métier de la guerre. Aristote (1) regardoit la Grece, & Platon (2), spécialement l'Attique, comme un de ces heureux pays où l'homme réunissoit la force du corps

(1) *Politic.* L. VII, cap. 7.

(2) *Tim.* T. IX, p. 295, edit. Bipont.

& le courage, qui n'est que le sentiment de cette force, à cette finesse d'esprit qui invente & qui perfectionne les sciences & les arts. D'après la description qu'Hippocrate donne ( voy. l'avant dernier § de ce traité ) de ce climat moyen, il est à présumer qu'il vouloit parler de cette même Attique, quoiqu'il ne la nomme point. Située sous un beau ciel, elle présente un sol raboteux & peu fertile, de manière que sa latitude, combinée avec les autres causes locales, a pu rendre les Athéniens propres à manier la plume & l'épée avec cette supériorité qui nous étonne encore.

Je finis ici l'analyse de cet admirable traité, pour faire part au lecteur de tous les secours dont je me suis servi pour en rétablir le texte altéré dans plus d'un endroit, ainsi que le plan que j'ai suivi dans la traduction & dans les notes qui l'accompagnent.

## TROISIÈME PARTIE.

*Notice des manuscrits & des éditions, soit grecques, soit latines, qui ont précédé celle-ci.*

§ 116. Il semble que le temps n'a respecté la partie qui nous reste aujourd'hui de ce traité philosophique du plus grand médecin de l'antiquité, que pour nous donner des regrets sur la perte du reste. Sans parler des lacunes irréparables qu'on y soupçonne avec raison, l'ignorance des copistes en avoit transporté à peu près la moitié dans un autre traité du même auteur, intitulé *des plaies de la tête*, & qui n'a pas le moindre rapport avec celui-ci. Quelques lignes avant la fin de ce traité *des plaies de la tête*, on trouve dans les manuscrits, deux morceaux considérables de celui *des airs, des eaux & des lieux* : l'un s'étend depuis notre § LV en partie jusqu'aux mots, *ce chan-*



gement brusque doit occasionner ces maladies, du § LXIII ; l'autre qui le suit de près renferme les mots dont nous avons fait notre § LXX, la fin du § LIX: ces maladies seront courtes. . . . s'il est pluvieux, & ensuite tout le texte depuis notre § X jusqu'à la moitié du § LV. C'est d'après ces manuscrits ainsi dérangés qu'ont été faites les premières éditions grecques de toutes les œuvres d'Hippocrate, savoir, celle des Aldes (1525), & celle de Cornarius, autrement désignée par le nom d'édition de Bâle ou de Froben (1538), ainsi que les premières versions latines.

§ 117. Ce désordre & ce déplacement existoient déjà du temps de Galien, le premier peut-être qui s'en soit aperçu (1). Mais malheureusement il en parle d'une manière si vague, qu'on ne peut en tirer aucune lumière. Il est vrai que dans son commentaire sur le traité des

(1) Voyez Galen. *Comment. in libr. de rat. vitæ. in morb. acut.* T. V, p. 87.

*airs, des eaux & des lieux*, les morceaux dont je viens de parler (§ 116) se trouvent rapportés dans la même place qu'ils occupent aujourd'hui dans l'édition de Foës, comme dans celles qui l'ont suivie ; mais ce commentaire, n'étant qu'une version latine dont l'original grec n'existe plus, est regardé avec raison comme supposé.

§ 118. Le manuscrit d'Augustin Galdinus, dont j'aurai occasion de parler dans la suite, contenoit le traité tout entier, avec les morceaux qu'on avoit transportés dans celui *des plaies de la tête*, mais dans un ordre qui diffère encore de celui où nous les trouvons aujourd'hui dans les éditions grecques latines. De deux manuscrits que j'ai consultés dans la bibliothèque nationale, l'un ressemble quant à l'ordre ou plutôt au désordre, aux manuscrits dont s'étoient servis les Aldes, Froben & Calvus (§ 116) ; & le copiste de l'autre, bien loin de transporter les deux morceaux en question dans le traité *des plaies de la tête*, en fait un ouvrage séparé sous un nouveau titre

## cxxxiv DISCOURS

qu'il place après cinq autres traités, qui suivent celui *des airs, des eaux & des lieux*, & dont le dernier est celui *des plaies de la tête*.

§ 119. Cornarius paroît avoir été le premier qui ait rétabli dans notre traité les deux morceaux de la manière dont ils s'y trouvent aujourd'hui dans sa version de toutes les œuvres d'Hippocrate publiée à Bâle en 1546, ainsi que dans le texte grec de Zvinger, de Foës, & de tous les éditeurs subséquens. Quant à la première édition du seul texte grec de ce traité, publiée par Cornarius en 1529, & réimprimée à Paris en 1542, à la suite de ce texte (tel qu'il se trouve dans son édition grecque de toutes les œuvres d'Hippocrate, imprimée à Bâle en 1538, & dans celle des Aldes) il met la version latine des deux morceaux déplacés, en avertissant qu'il les avoit tirés d'une ancienne version latine de tout le traité complet, dont il ne nomme l'auteur, ni ne désigne l'époque. Il se contente seulement d'indiquer la place qu'ils oc-

cupoient dans cette version, & qu'ils devoient occuper dans son texte grec. Cependant cette ancienne version n'est qu'une paraphrase extrêmement diffuse & très-inexacte; & ces morceaux y sont tellement confus, & leurs différentes parties, comparées avec le traité d'Hippocrate, y sont placées d'une manière si bizarre & si incohérente, que Cornarius n'osant point la suivre dans sa version de 1546, se contenta d'adopter l'ordre que nous trouvons dans cette dernière, & que tous les éditeurs & traducteurs ont adopté après lui, excepté Antoine Pafienus, auteur d'un nouvel arrangement que nous ferons bientôt connoître.

§ 120. Malgré les raisons spécieuses que Pafienus donne pour justifier cet arrangement, & qui m'ont fait balancer un moment sur le parti que je devois prendre, j'ai cependant suivi pour mon texte l'ordre de la version de Cornarius de 1546, pour me conformer à tous les éditeurs qui l'ont suivi; & je ne me suis

## cxxxvj DISCOURS

permis quelques légers changemens que dans ma version françoise, & cela de maniere à laisser au lecteur la liberté de suivre l'ordre qui lui paroîtroit le plus conforme au plan d'Hippocrate. Quant aux sources dans lesquelles j'ai puisé tous les secours qui m'étoient nécessaires pour la version & l'édition de mon texte, je vais les indiquer en commençant par les manuscrits.

§ 121. Il n'en existe en France, comme je l'ai déjà remarqué (§ 118), que deux dans la bibliotheque nationale, qui renferment ce traité d'Hippocrate. Le premier, coté N<sup>o</sup> 2146, est écrit sur du papier de coton, & paroît être du XVI<sup>e</sup> siecle. Il contient entre autres écrits d'Hippocrate le traité que nous publions ici, tel qu'on le trouve dans les premières éditions grecques & dans la version de Calvus; savoir, une partie sous son véritable titre *περὶ ἀέρων, ὑδάτων, τόπων*; *des airs, des eaux & des lieux*: & l'autre partie, jointe au traité *des plaies de la*  
*tête*

## PRÉLIMINAIRE. CXXXVIJ

zête , où il se trouve absolument déplacée.

§ 122. Le second manuscrit, coté N° 2555, écrit également sur du papier de coton, est du XV<sup>e</sup> siècle, à l'exception de la fin, où se trouve notre traité, & qui paroît être d'une main & d'un siècle postérieurs. Il contient, comme le premier, une partie de ce traité sous le titre *περὶ ἀέρων, ὑδάτων τε καὶ τόπων*, *des airs, des eaux & des lieux* : l'autre partie, séparée de la première, comme je l'ai déjà observé (§ 118), porte ce nouveau titre : *Ἰπποκράτους περὶ προγνώσεως ἐτῶν· οἱ δὲ, τινὸς ἄλλου παλαιοῦ*, ce qui signifie *de la manière de prévoir & de prédire les constitutions annuelles, ouvrage composé par Hippocrate, ou suivant d'autres, par quelqu'autre ancien écrivain*. Voilà les seuls manuscrits que j'aie pu consulter.

§ 123. Avant de passer aux imprimés, j'observerai à l'occasion du titre de notre traité, que, quoiqu'on ne le trouve point

## cxxxviii DISCOURS

citée par les Anciens d'une manière uniforme, cette différence cependant roule en grande partie sur le divers arrangement des trois mots qui le composent, & qu'on a eu tort de regarder comme variantes ce qui ne fut vraisemblablement qu'un défaut de mémoire de la part de ceux qui le citerent. Galien, par exemple, le cite tantôt sous le titre de *περὶ ὑδάτων καὶ τόπων καὶ ἀέρων* (1), tantôt sous celui de *περὶ ἀέρων καὶ τόπων καὶ ὑδάτων* (2), quelquefois sous celui de

(1) *Comment. in Aphorism.* III, 8, 11, 12, 14.

(2) *Ibid.* III, 11, 13. Voyez aussi son glossaire, au mot *Σφιφεται*. C'est sous le même titre (à la première particule près) que le citent Palladius dans son commentaire sur le livre de *Fracturis*, p. 918, édit. *Foës*, & le scholiaste d'Aristophane, *Nub.* 331. Suidas, qui selon son usage rapporte la même scholie (au mot *ἰατρὸς*), nous donne encore le titre générique de *περὶ ἀέρων, ὄρνέων καὶ ὑδάτων*, comme appartenant aux ouvrages qui traitent de Météorologie. L'exemplaire de ce Lexicographe, édit. de Bâle, que j'ai dans ce moment sous les yeux, & qui avoit appartenu à Guyet, porte à la marge *τόπων* écrit de la main même de Guyet, comme une correction du mot *ἀέρων* que ce savant proposoit. Il me paroît cependant clair qu'il faut plutôt lire : *ὄρνέων* ;

περὶ ἀέρων καὶ ὑδάτων καὶ τόπων (1), & d'autres fois sous celui de περὶ ὑδάτων, ἀέρων καὶ τόπων (2). On le trouve encore cité par le même médecin sous le titre de περὶ τόπων, ἀέρων καὶ ὑδάτων (3). Toutes ces leçons, comme je l'ai déjà observé, ne sont que des variantes de mémoire.

§ 124. Il ne paroît pas en être de même des titres qui renferment des mots différens ou en plus grand nombre : tels,

leçon qu'on peut facilement justifier par le titre même περὶ τόπων καὶ ἀέρων, qu'Erotien donne à notre traité, comme nous le verrons bientôt. Peut-être faudroit-il aussi dans le titre περὶ ὄρων καὶ τόπων καὶ πυρός καὶ λίθων d'un ouvrage écrit par un certain Socrate, cité par Athénée (L. IX, p. 388, A.), substituer le mot ὄρων, saisons, au mot ὄρων, termes; à moins qu'on n'aime mieux lire : ὄρνέων, puisqu'en effet dans ce livre il est question des oiseaux.

(1) *Comment. Ms. in libr. de Humoribus*, p. 185 & passim.

(2) *Ibid.* p. 252, & dans son traité *ad Thrasybulum*, T. IV, p. 298. Mais dans son traité *quod animi mores*, &c. T. I, p. 348, on trouve le titre περὶ ὑδάτων καὶ ἀέρων καὶ ΠΟΤΩΝ, ou il faut nécessairement changer ce dernier mot en ΤΟΠΩΝ.

(3) *Comment. Ms. in libr. de Humoribus*, p. 256.



par exemple , que *περὶ ὑδάτων καὶ ὥρῶν κρᾶσεως* , des eaux & de la température des saisons (1) ; *περὶ αἰρῶν , καὶ ὑδάτων , καὶ τόπων , καὶ χωρῶν , καὶ οἰκήσεων* , des airs , des eaux , des lieux , des contrées & des habitations (2) ; *περὶ ὑδάτων , αἰρῶν , οἰκήσεων , καὶ τόπων , καὶ χωρῶν* , des eaux , des airs , des habitations , des lieux & des contrées (3) ; & *περὶ οἰκήσεων καὶ ὑδάτων καὶ ὥρῶν , καὶ χωρῶν* , des habitations , des eaux , des saisons & des contrées (4). Cependant , si l'on fait attention à la manière dont s'exprime ici Galien , on ne tardera point à s'appercevoir que tous ces titres allongés ne sont que des paraphrases du titre concis d'Hippocrate. Car il dit positivement , que le titre *des habitations , des eaux , des saisons & des contrées* , conviendrait mieux à l'ouvrage qu'Hippocrate avoit intitulé *des lieux* ,

(1) Galen. *quod animi mores* , &c. T. I , p. 349.

(2) Idem , *Comment. Ms. in libr. de Humoribus* , p. 231.

(3) Idem , *ibid.* , p. 73.

(4) Idem , T. IV , p. 366.

*des airs & des eaux* : ὡςπερ καὶ τοῦ περὶ τόπων, ἀέρων, ὑδάτων, ὃ ἐγὼ περὶ οἰκίσεων καὶ ὑδάτων καὶ ὠρῶν καὶ χωρῶν ἐπιγεγραμμένον φημι δεῖν (1). On doit dire la même chose du titre que portoit le manuscrit de Gadaldinus : περὶ ἀέρων, τόπων, ὑδάτων, καιρῶν, ἀνέμων, ἀστέρων, *des airs, des lieux, des eaux, des temps, des vents & des astres* (2) ; comme de celui que Foës (3) & Gruner (4) citent sur la foi des manuscrits : περὶ ὠρέων, ἀέρων, ὑδάτων, τόπων ; *des saisons, des airs, des eaux & des lieux*.

§ 125. Si quelques-uns ont cru devoir donner des formes plus ou moins longues à un titre qui devoit être aussi simple que le sont ordinairement toutes les productions d'Hippocrate, d'autres au contraire ont cherché à le raccourcir. Erotien (5) cite notre traité sous le titre

(1) Galen. *ibid.*

(2) Voyez le §. 133 de ce discours.

(3) In *notis*.

(4) *Censur. libror. Hippocrat.* p. 49.

(5) Voy. son *Glossaire*, à la préface & au mot Ὀμιλίη.

## exlij DISCOURS

de *περὶ ὥρῶν καὶ τόπων* ou *περὶ τόπων καὶ ὥρῶν* des saisons & des lieux. Athénée (1) l'intitule simplement *περὶ τόπων*, des lieux. Quant à ces mots : *καλεῖ τὸ χρηστὸν ὕδωρ ΠΟΛΥΤΙΜΟΝ*, que ce dernier auteur cite quelques lignes plus haut, comme un passage tiré du livre d'Hippocrate, auquel il donne le titre *περὶ ὑδάτων*, des eaux, Casaubon a très-bien senti qu'il falloit lire ΠΟΤΙΜΟΝ; mais il s'est trompé lorsqu'il a cru qu'Athénée avoit cité un livre où ce passage n'existoit point. Je suis au contraire persuadé que par ce titre Athénée a voulu désigner non pas le traité des airs, des eaux & des lieux (qu'on auroit pu nommer ainsi par abréviation), mais un autre ouvrage d'Hippocrate, connu aujourd'hui sous le titre *περὶ ὑγρῶν χρήσις*, de l'usage des liquides (2).

(1) L. 2, p. 46: *ποτὸν καὶ τὸν ὑδατῶν* (2)(2) En effet ce dernier traité commence par ces mots : *ὑδωρ ποτὸν* (qui est synonyme de *πότιμον*), *ἀλμυρον, θάλασσαν, καὶ τ. λ.* Il y est beaucoup question de l'usage

## PRÉLIMINAIRE. cxliij

§ 116. J'ai déjà observé (§ 117) que le commentaire attribué à Galien, & dont il n'existe aujourd'hui que la version latine, paroïssoit supposé ; quoique nous sachions d'ailleurs par le propre témoignage de ce médecin, qu'il avoit en effet commenté ce traité. La version elle-même, qu'on attribue à Moïse Alatin, médecin juif, n'a été faite que sur une autre version hébraïque. On la trouve dans les œuvres de Galien publiées par les Juntas en 1625, & dans celles d'Hippocrate & de Galien, que Chartier fit imprimer ensemble en 1639.

médical de l'eau soit douce, soit salée ; & c'est vraisemblablement pour cette raison que les Anciens lui donnoient aussi le titre *περὶ ὑδάτων*, *des eaux*. Ce qui me confirme dans cette opinion, c'est qu'Erotien dans le catalogue des écrits d'Hippocrate, qu'il a inséré dans la préface de son glossaire, donne le titre *περὶ ὑδάτων*, *des eaux*, à l'un de ces écrits qui ne peut être que celui de l'usage des liquides, puisque celui-ci n'y reparoit plus sous aucun titre, tandis que celui *des airs, des eaux & des lieux* s'y trouve sous celui de *περὶ τόπων καὶ ἀέρων*, *des lieux & des saisons*. Je ne me suis étendu sur ces objets, très-indifférens peut-être en eux-mêmes, que pour satisfaire la curiosité des érudits, qui aiment ces sortes de détails.

§ 127. A la fuite de Galien nous pouvons placer Avicenne, médecin arabe du X<sup>e</sup> siècle. Dans son *Canon* (L. I, sect. II, doct. II, chap. VII & XI) il traite absolument les mêmes sujets qui se trouvent dans le traité d'Hippocrate *des airs, des eaux & des lieux*, mais de manière que tantôt il suit mot à mot le médecin grec, tantôt il le paraphrase, quelquefois il le commente, & d'autres fois, quoique rarement, il le contredit, sans jamais le nommer. Quoiqu'Avicenne nous donne tout cela comme une production de son esprit, le plagiat est trop grossier pour qu'on puisse s'y méprendre. On fait d'ailleurs que ce médecin, ainsi que la plupart des médecins arabes, n'est qu'un compilateur; & il ne falloit rien moins que l'ignorance où l'on étoit au XVI<sup>e</sup> siècle, pour s'extasier sur son mérite. Quoi qu'il en soit, ce traité ou cette paraphrase d'Avicenne est d'autant plus précieuse qu'elle répand dans plus d'un endroit

endroit quelque lumière sur le traité d'Hippocrate.

§ 128. La première édition grecque de toutes les œuvres d'Hippocrate est celle des Aldes publiée en 1526. Nous avons déjà remarqué (§ 116) que le traité *des airs, des eaux & des lieux*, étoit dans cette édition séparé en deux parties, dont l'une y porte le véritable titre que nous venons de nommer, & l'autre se trouve à la fin de celui *des plaies de la tête*, comme dans mon premier manuscrit (§ 121).

§ 129. Vient ensuite la première version latine de toutes les œuvres d'Hippocrate, publiée en 1526 par Calvus, médecin de Ravenne, d'après différens manuscrits. Notre traité s'y trouve morcelé & placé de la même manière qu'on le voit dans l'édition des Aldes (§ 128). Au reste cette version, quoique écrite dans un langage & dans un style extrêmement barbares, & dont la lecture devient par cela même insupportable,

est on ne peut pas plus précieuse, à cause de la fidélité & de l'exactitude superstitieuses que le traducteur pousse souvent jusqu'à exprimer littéralement les différentes variantes qu'il a trouvées dans ses manuscrits. Je la recommande à ce titre à tous ceux qui voudront à l'avenir nous donner des éditions d'Hippocrate, ou y rétablir des passages altérés : & je puis attester, qu'elle m'a aidé plus d'une fois à débrouiller plusieurs endroits obscurs de cet auteur.

§ 130. Cornarius publia en 1529 séparément dans un volume *in-4°* (réimprimé pour la seconde fois en 1542) le texte grec de notre traité, avec celui du traité *de flatibus*, en y ajoutant la version latine & quelques petites notes. Comme le traité *des plaies de la tête* ne se trouve point dans cette édition, il étoit naturel que la seconde partie de celui *des airs, des eaux & des lieux*, y manquât aussi. Mais à la tête de ses notes, il avertit de ce défaut, & il indique à peu

près les endroits du traité où ces lacunes existent, de manière qu'il semble influencer l'ordre qu'il faudroit suivre pour les remplir; & c'est cet ordre qu'il a suivi dans la suite dans son édition latine, dont nous parlerons tout à l'heure, & qui est presque le même que celui qu'on trouve dans le commentaire de Galien, publié par Moïse Alatin. Cornarius y ajoute de plus la version ou plutôt la paraphrase latine de tout ce qui devoit remplir ces lacunes; mais cette paraphrase, comme je l'ai déjà remarqué (§ 119), est si confuse, & elle contient d'ailleurs tant d'autres choses qui n'existent point dans le traité d'Hippocrate, qu'on ne fait en effet qu'en penser. Ce qu'il y a de remarquable, c'est qu'elle s'accorde en quelques endroits avec la paraphrase d'Avicenne (§ 127).

§ 131. En 1538 Cornarius publia le seul texte grec de toutes les œuvres d'Hippocrate. Dans cette édition, la même que celle que nous avons désignée



cxlviii DISCOURS

plus haut (§ 116) sous le nom d'édition de Froben, il a laissé subsister pour le traité *des airs, des eaux & des lieux*, le même désordre qu'on trouve dans celle des Aldes & dans la version de Calvus. Ce ne fut que dans sa traduction latine de toutes les œuvres d'Hippocrate, publiée en 1546, que Cornarius rétablit le traité *des airs, des eaux & des lieux*, d'après l'ordre qu'il avoit indiqué dans celle de 1529 (§ 130), qu'on trouve, à quelque chose près, dans le commentaire attribué à Galien, & qui fut enfin adopté par tous les éditeurs & commentateurs postérieurs à Cornarius.

§ 132. Le premier commentateur qui se présente après Galien (§ 126), est Adrien Lalemant, médecin de Paris. Il publia en 1557, *in-8°*, le texte grec de ce traité, accompagné de la version latine & d'un commentaire assez bon pour le temps où il écrivoit. Ce qu'on y remarque de plus intéressant, c'est le rapprochement qu'il fait d'un grand nombre

d'endroits d'Aristote, toutes les fois que celui-ci se trouve avoir traité les mêmes sujets qu'Hippocrate. Cette érudition sert à répandre quelque lumière sur le traité de ce dernier, quoique Lalemant n'ait point su en tirer tout le parti qu'on étoit en droit d'attendre d'un commentateur.

§ 133. Augustin Gadaldinus corrigea la version latine de ce traité, faite par Cornarius, d'après un excellent manuscrit grec, que Foës cite quelquefois dans ses notes sous le nom de *manuscrit de Gadaldinus*. Cette version, ainsi corrigée & accompagnée des variantes du manuscrit placées à la marge, est inférée dans le deuxième tome (p. 2, sqq.) de la quatrième édition des œuvres de Galien, publiée à Venise par les Juntas en 1565.

§ 134. Cardan publia en 1570 la seule traduction latine, à laquelle il ajouta un très-long commentaire à sa manière; c'est-à-dire, en y mêlant beaucoup de

## cl DISCOURS

choses utiles avec bien des puérilités & des idées extravagantes ; défauts que partagent tous les écrits de ce médecin, qu'on ne peut se résoudre à lire, si l'on ne possède une patience à toute épreuve. En parcourant ce commentaire le plus rapidement qu'il m'a été possible, j'ai été convaincu de la justesse du jugement que Boerhaave avoit porté sur cet homme extraordinaire : *Sapientior nemo, ubi sapit ; dementior nullus, ubi errat* (1).

(1) Pour donner un échantillon de la manière de Cardan, je vais extraire au hazard un endroit de son commentaire. En expliquant la partie du traité, où Hippocrate parle des villes exposées à l'occident, il se fait cette question : *l'air libre, quelque mauvais qu'il soit, ne seroit-il pas encore moins nuisible que l'air renfermé ?* & il commence par se féliciter d'avoir été le premier qui ait agité & résolu cette belle question (*questio valde pulchra*). La solution qu'il en donne ensuite, c'est qu'il vaut mieux respirer un air renfermé, qu'un air libre, mais chargé de miasmes, pour quatre raisons : la première est que les rois & les princes qui s'enferment dans leurs palais en temps de peste, se garantissent de ce fléau, tandis que le peuple qui néglige cette précaution, en devient la victime. *Cela est si vrai* (poursuit-il), *qu'il n'y a que huit têtes couronnées, tout au plus, qui aient péri de la peste :* & il fait fort exactement l'énumération de

Quant à la partie critique de ce commentaire, elle se réduit à très-peu de chose : il combat quelques erreurs de Lalemant, par rapport au sens que celui-ci donne à certains passages d'Hippocrate, & il fuit presque en entier la version de Cornarius. Ce commentaire a été réimprimé dans l'édition de toutes les œuvres de Cardan, publiée à Lyon, en 1663, en huit gros volumes *in-folio*; édition très-mal soignée & qui fourmille de fautes.

§ 135. Quatre ans après le commentaire de Cardan, parut (en 1574) une traduction latine très-libre, faite par Antoine Pafienus. C'est le seul des éditeurs postérieurs à Cornarius, qui, abandonnant tout-à-fait l'ordre que ce dernier avoit établi, ait arrangé le traité d'Hippocrate d'une manière absolument ces huit têtes couronnées. C'est la première raison qu'il donne pour la solution de cette belle question : quant aux trois autres, je n'ai pas assez de temps, & je respecte trop l'emploi que le lecteur peut faire du sien, pour les configurer dans cette note.

## clij DISCOURS

neuve, & qui mérite quelques détails. Immédiatement après l'introduction, ou notre I. chapitre (§ I — VIII), il place tout le IV. chapitre, intitulé *des saisons* (§ LVIII — LXX.), à l'exception des dernières lignes du § LIX *ces maladies... s'il est pluvieux*, qu'il ajoute à la fin du § LXIII. Vient ensuite tout notre II. chapitre, intitulé *des climats* (§ IX — XXVI.), à l'exception des premières lignes du § X *dans une ville ainsi... en ulcères phagédéniques*, qu'il ajoute également à la fin du § LXIII, après les mots déjà indiqués *ces maladies... s'il est pluvieux*. Il passe de là à notre III. chapitre, intitulé *des eaux* (§ XXVII — LVII.), auquel il ajoute, sans aucune variation ultérieure d'ordre, notre V. chapitre, intitulé *de l'Asie* (§ LXXI — LXXXVIII.), ainsi que le VI, intitulé *de l'Europe*, jusqu'à la fin du traité (§ LXXXIX — CXXVII). Cet ordre de Papienus, malgré les raisons très-spécieuses

cieuses qu'il apporte à son appui, ne fut suivi de personne.

§ 136. Haller (1) place parmi les traducteurs de ce traité, l'auteur d'une version italienne insérée dans une collection de voyages publiée en 1574 sous le titre de *viaggi di Ramusio*. Mais cette version ne représente que le seul morceau qui regarde les Scythes, & qui fait environ la cinquième partie du traité.

§ 137. Théodore Zuinger publia en 1579 vingt-deux traités d'Hippocrate, avec la version latine de Cornarius, qu'il corrigea dans une infinité d'endroits. Il accompagna ces traités de tables analytiques, faites avec un soin & une exactitude incroyables, & qui servent en même temps de commentaire. Du nombre de ces traités est aussi celui *des airs, des eaux & des lieux*.

§ 138. La traduction latine, accompagnée d'un commentaire, & publiée en 1586 par Baccius Baldinus, est sur-tout

(1) *Biblioth. Medic. Praë. T. I, p. 60.*

remarquable par quelques variantes que ce médecin avoit reçues d'un de ses amis; variantes qui sont pour la plupart les mêmes que celles de Gadaldinus (§ 118 & 133), & qu'il discute avec assez de jugement.

§ 139. En 1588 parut l'édition de toutes les œuvres d'Hippocrate par le célèbre Mercuriali. Sans vouloir prononcer sur le mérite de cette édition, j'observerai seulement à l'occasion de notre traité, que l'éditeur s'étoit imaginé que le désordre dont nous avons parlé plus d'une fois, ne se bornoit pas seulement à la partie transportée mal-à-propos dans le traité *des plaies de la tête*, mais qu'on avoit commis la même erreur à l'égard d'un autre morceau considérable, transporté, selon lui, dans le livre intitulé *de natura pueri*. En conséquence de cette opinion, Mercuriali a transféré une partie de ce dernier traité dans celui *des airs, des eaux & des lieux*, en le plaçant entre deux endroits, avec lesquels cepen-

dant il ne paroît avoir qu'un très-foible rapport. Au reste il a ajouté à la marge quelques variantes, & à la fin quelques petites notes, ainsi qu'il a fait pour tous les ouvrages d'Hippocrate.

§ 140. Septalius publia en 1590 une édition grecque & latine de notre traité, avec un ample commentaire, où, mettant à profit les lumieres & les erreurs de ses prédécesseurs, il s'est assuré la réputation d'un très-savant médecin.

§ 141. L'édition de toutes les œuvres d'Hippocrate par Foës, publiée pour la première fois en 1595, est trop connue pour que je m'y arrête long-temps. Je devois placer avant Foës deux autres commentateurs de ce traité, savoir, Hieronymus Gardinus & Lazarus a Soto, que Foës lui-même place dans le catalogue des commentateurs d'Hippocrate : mais je n'ai pu rien trouver de Gardinus, & quant à Soto, il n'y a de lui dans la bibliothèque nationale que des commentaires sur divers traités d'Hippocrate,



parmi lesquels le nôtre ne se trouve point.

§ 142. nous avons aussi une paraphrase latine de ce même traité, publiée en 1596 par Camillus Flavius. Haller (1) met encore au nombre des commentateurs J. Costæus : mais tout ce que ce dernier a fait sur ce traité se réduit à une seule correction malheureuse d'un endroit qu'il n'avoit point entendu. Elle se trouve dans un livre très-peu volumineux, intitulé : *Joannis Costæi Laudensis Miscellaneorum Dissertationum Decas prima*, & publié à Padoue en 1558, & à Bologne en 1598. Nous en parlerons à sa place.

§ 143. On fait que Prosper Martian publia en 1626 des notes sur tous les ouvrages d'Hippocrate. Dans ces notes il ne s'occupe que des endroits qui lui paroissent présenter quelque difficulté. On y en trouve par conséquent quelques-unes qui concernent notre traité.

(1) Ubi supra.

## P R É L I M I N A I R E. clvij

§ 144. La savante dissertation de Baldus Baldus, publiée en 1637, roule toute entiere sur un seul passage de ce traité & n'a pour objet que de déterminer quelle est la véritable des deux leçons différentes que présente le texte. Nous en ferons mention dans la suite.

§ 145. Chartier publia en 1639 sa très-coûteuse & presque inutile édition des œuvres réunies d'Hippocrate & de Galien. Notre traité s'y trouve accompagné du commentaire latin attribué à Galien (§ 126).

§ 146. L'édition grecque & latine, publiée en 1646, *in-4°*, par Jean Martin, médecin de Paris, ne contient que ce traité accompagné d'un commentaire très-érudit, quoiqu'un des plus courts.

§ 147. Un autre médecin de Paris, nommé Jean Damascene, publia la première traduction françoise de ce traité en 1662, *in-4°*. Comme elle n'a été faite que sur la version latine de Cornarius, elle ne mérite aucune attention, si ce

n'est à cause d'une épître dédicatoire adressée à Louis XIV, & qui est une piece extrêmement curieuse, tant par son style bigarré de françois & de latin, que par la maniere aussi grossiere qu'originale dont Damascene s'y déchaîne contre ses confreres (1). A en

(1) Voici un petit échantillon de cette production singuliere : « Ces docteurs de nom ne sçavent que des » imprécations, ne connoissent que la maladie de la » bourse, & ne pratiquent autre science que celle des » oiseaux de rapine.....mais le malheur de l'indigna- » tion de Dieu, qui s'est servi de mon organe pour » arrester leur tyrannie, est tombé sur eux, & revenant » de leur erreur ils répondront à Dieu comme Job : » *Scio quod omnia potes, & nulla te latet cogitatio,* » *celo consilium sine scientia, ideo insipienter locutus sum;* » je suis un ignorant, je demande pardon. Si j'ay mal » parlé, c'est parce que la connoissance des estoiles & » de tous les cieux, mouvemens & lumieres surpassent » tout-à-fait ma capacité. Seigneur, je m'en dédis, & » je fais pénitence sur les cendres chaudes.....*ab opte- » ribus eorum cognoscitis eos, medicus est qui sanat.* » Ils n'ont autre chose que la saignée par prodigalité, » les lavemens par amusement, & le vin émétique par » désespoir, &c. » Au milieu de cette belle épître, il dresse un long catalogue en deux colonnes, de tous les grands personnages qui s'étoient occupés d'Astrologie, en commençant par les Papes; viennent ensuite les Em-

## P R É L I M I N A I R E. clix

juger par cette épître , l'auteur doit avoir joué quelque rôle dans les troubles qui agitoient alors la France. Le bon homme d'ailleurs paroît avoir été entiché des chimeres de l'astrologie , & n'avoir traduit ce traité que parce qu'il croyoit y voir ses idées chéries.

§ 148. L'édition grecque & latine de toutes les œuvres d'Hippocrate par Van der Linden , parut en 1665 , en 2 volumes *in-8*. On reproche communément à cet editeur d'en avoir altéré le texte. Il est vrai que son texte differe souvent de celui des autres éditeurs ; mais Van der Linden , mort avant d'avoir achevé son édition , publiée ensuite par son fils , n'eut pas le temps d'y ajouter des notes , qui nous auroient vraisemblablement

percus, les Rois, les Saints, les Cardinaux, les Archevêques, les Évêques, les Moines de tous les ordres, les Jurisconsultes, les Médecins & les Philosophes. Après cette nomenclature , il reprend le fil de son épître ( toujours en parlant à Louis XIV ), & continue jusqu'à la fin sur le même ton & dans le même style, mêlé d'une infinité de passages latins, tant bien que mal appliqués.

instruit des raisons des différences qui s'y trouvent, & qui sont souvent avouées par la plus saine critique. On altere un texte, quand on y insere de mauvaises leçons qui n'ont jamais existé dans aucun manuscrit : mais toutes les fois qu'une leçon, quel qu'en soit le mérite, a l'autorité d'un manuscrit, ne fût il qu'un seul contre cent qui en présentent une différente, c'est à tort que l'éditeur est accusé d'infidélité; on ne pourroit tout au plus le regarder que comme un mauvais critique.

§ 149. Claude Tardy, médecin de Paris, publia en 1667, en 2 volumes *in-4°*, une paraphrase françoise de divers écrits d'Hippocrate, parmi lesquels on trouve aussi notre traité. Par la même raison que Haller a placé parmi les traducteurs la version italienne du morceau concernant les Scythes, inférée dans les voyages de Ramusio (§ 136), nous pouvons placer ici Nicolas Witsen, bourguemaître d'Amsterdam. Il a inféré à l'exemple de ce dernier, la version hollandoise

landoise de ce même morceau dans sa description de la Tatarie, publiée en Hollandois, 1692, sous le titre de *Noord en Oost Tartarye, ofte bondigh ontwerp van eenige dierlanden en volken zo als voormaels bekend zyn geweest, &c.* Cet ouvrage n'est qu'une compilation, où Witsen a rassemblé (dans un volume *in-fol.* de 750 pages) avec une rare érudition, tout ce qui avoit été dit sur les Tatars par tous les historiens & voyageurs, tant anciens que modernes, jusqu'à l'époque où il écrivoit.

§ 150. Une troisième traduction françoise de ce traité fut publiée en 1697 par Dacier. On la trouve insérée dans la collection de divers traités d'Hippocrate que ce savant avoit traduits & publiés en même temps en 2 petits volumes *in-8°*. Dacier n'étoit point médecin; cependant, il faut l'avouer à son honneur, cette entreprise hardie de traduire Hippocrate n'a pas été, à beaucoup près, aussi mal exécutée qu'on auroit pu se l'i-

maginer. Quoiqu'il suive ordinairement Cornarius & Zvinger, il favoit trop bien le grec pour ne pas abandonner ces traducteurs, toutes les fois que leurs versions lui paroissent inexactes. Les amateurs de la doctrine d'Hippocrate lui fauront toujours gré d'avoir été le premier qui ait donné en langue moderne une traduction de cet auteur, faite d'après le texte grec collationné sur des manuscrits. Notre traité est le dernier du deuxieme volume de sa collection. Voilà quels ont été les commentateurs & traducteurs du XVI<sup>e</sup> & XVII<sup>e</sup> siecles.

§ 151. Le premier qui se présente dans le courant de notre siecle, est Clifton, médecin anglois. Il en publia en 1734 une traduction angloise *in-8°*, à laquelle il ajouta celle de tout ce qui se trouve éparé dans les autres écrits d'Hippocrate, relatif aux mêmes objets dont il traite dans celui *des airs, des eaux & des lieux*. Il accompagna le tout de beaucoup de notes critiques, qui, quoiqu'el-

les ne soient pas toujours heureuses, prouvent au moins que le traducteur possédoit la langue grecque, & qu'il avoit bien étudié les écrivains de cette langue, & particulièrement Hippocrate. La traduction de Dacier lui étoit connue. A la suite de Clifton, je pourrois placer le célèbre Triller avec plus de raison qu'on n'en eut de citer Costæus (§ 142). Triller avoit travaillé pendant toute sa vie sur Hippocrate, & il en avoit même promis une édition. Quelques-unes des corrections qu'il a faites sur cet auteur, sont consignées dans ses *Observationes criticae*, publiées en 1742 in-8°. La seule qui concerne notre traité est la plus malheureuse de toutes, comme je le ferai voir à sa place. Quant à l'édition promise de toutes les œuvres d'Hippocrate, à en juger par un échantillon qu'il publia en 1728, elle auroit été plus faite pour prouver la vaste érudition de cet estimable médecin, que son génie critique. Il n'en est pas de même de celui du savant



Hemsterhuis. Ce célèbre littérateur, n'étant point médecin, ne s'est guere occupé d'Hippocrate. Je ne connois de lui qu'une seule correction relative à notre traité, & qu'on trouve dans son édition du *Plutus d'Aristophane*, publiée en 1744 *in-8°*. Cette correction porte les caracteres d'une telle évidence, qu'il faudroit être plus qu'ignorant pour balancer à la recevoir dans le texte.

§ 152. Mackius, médecin de Vienne en Autriche, publia une édition grecque & latine des œuvres d'Hippocrate en 1743 en 2 volumes *in-folio*, qui ne contiennent cependant qu'à peu près la moitié des écrits d'Hippocrate, l'éditeur ayant été enlevé par la mort avant que d'avoir achevé son travail. Cette édition devroit être la meilleure de toutes celles qui l'ont précédée, vu les secours que fournissoit à l'éditeur la bibliothèque de Vienne, par deux manuscrits qui avoient appartenu l'un à Cornarius, & l'autre à Sambucus, & que personne n'avoit

collationnés avant lui. Mais Mackius paroît n'avoir eu qu'une connoissance trop superficielle de la langue grecque, pour pouvoir être éditeur d'Hippocrate. Quoiqu'il ait copié toutes les variantes de ces manuscrits, il n'a pas su en tirer parti. Quant aux notes qui accompagnent son texte, il les a presque toutes copiées de Foës. Il a d'ailleurs laissé subsister dans la version latine à peu près toutes les erreurs des traducteurs antérieurs, même dans les ouvrages qu'avoit traduits Dacier, dont il auroit pu profiter, s'il en avoit eu connoissance; à moins qu'il ignorât absolument la langue françoise, ce qui est difficile à croire.

§ 153. Le seul médecin Helleniste de notre siècle, qui fût capable de nous donner une bonne édition des œuvres d'Hippocrate, étoit Heringa. Versé profondément dans la langue grecque, & doué de plus d'une excellente critique, souvent sûr & toujours ingénieuse, ce savant médecin auroit bien mérité de

fon siecle & de la postérité, s'il eût voulu se charger d'un pareil travail. Mais la modestie, qui accompagne toujours les vrais talens, ne lui a pas seulement permis de le tenter. Il s'est contenté de proposer dans ses *Observationes criticae*, publiées en 1749, in-8°, quelques corrections relatives à différens passages d'Hippocrate; parmi lesquelles on en trouve qui regardent notre traité, & que je ferai connoître à leur place.

§ 154. Je ne parlerai pas ici de la traduction inférée dans le second volume (p. 193 & suiv.) de l'*Histoire naturelle de l'homme considéré dans l'état de maladie*, publiée par Clerc, à Paris, 1767, in-8°. Cette traduction n'est, à quelques petites différences près, qu'une répétition abrégée de celle de Dacier. Tout le monde connoît l'édition latine des œuvres d'Hippocrate publiée par le célèbre Haller en 1769, conjointement avec celles des autres médecins anciens, sous le titre de *Artis Medicæ Principes*. On peut voir

ailleurs (1) le jugement qu'on en a déjà porté, & qui n'est malheureusement que trop fondé.

§ 155. L'Allemagne doit à son savant médecin Grimm une bonne traduction allemande de toutes les œuvres d'Hippocrate, accompagnée de petites notes explicatives. Elle est renfermée dans 4 volumes in-12, publiés successivement en 1781, 82, 85 & 92.

§ 156. Enfin la dernière traduction de notre traité est celle du docteur Magnan, publiée en françois en 1787. Il est fâcheux que ce médecin ait voulu se frayer un chemin nouveau, en s'écartant de la route que suivent ordinairement ceux qui s'occupent de traduire les écrits des auteurs anciens. A force de vouloir être fidele d'une manière absolument neuve, il s'est rendu inintelligible.

§ 157. Voilà tous les éditeurs, traducteurs ou commentateurs, venus à ma connoissance. Il ne faut point sup-

(1) Voyez *Journ. de Médec.* Vol. LXXIV, p. 326.

poser que j'aie eu le temps ou la patience de les lire tous. Parmi ce grand nombre il y en a fort peu qui méritent la peine d'être lus en entier ; on peut apprécier les autres par la lecture de quelques pages. Dans tous les genres le bon est toujours rare, mais sur-tout lorsqu'il s'agit d'éclaircir les ouvrages des Anciens, dont la plupart ne sont parvenus jusqu'à nous que défigurés par l'ignorance des copistes. Pour expliquer d'ailleurs un médecin ancien, tel qu'Hippocrate, il faut de toute nécessité réunir les connoissances médicales à une parfaite connoissance de la langue grecque, & sur-tout être très-familiarisé avec la doctrine de ce médecin. Ce n'est pas encore tout ; car si l'on ne joint à ces connoissances le talent d'une judicieuse critique, on est arrêté à tout moment par les obstacles qu'oppose un texte altéré.

§ 158. Ne possédant toutes ces qualités qu'à un très-médiocre degré ; le parti le plus sage à prendre étoit peut-être de  
m'abstenir

m'abstenir de traduire & de commenter Hippocrate. Mais j'ai consulté l'intérêt public, plutôt que mes propres forces. Quoique je n'aie point la sotte vanité de croire que j'aie mieux réussi que les autres à rendre intelligible un ouvrage de la plus haute importance pour les médecins & pour les philosophes, je n'ai pas non plus cette modestie hypocrite, qui ne convient qu'aux âmes serviles, de faire croire aux autres que je n'ai rien ajouté aux travaux de ceux qui m'ont précédé dans la même carrière. J'ai profité de leurs lumières, & même de leurs erreurs, comme on profitera à l'avenir de celles que j'aurai commises. Mon plan auroit peut-être été mieux exécuté, si j'eusse eu plus de santé, plus de temps, plus de ressources.

§ 159. Un avis très-important pour ceux qui voudroient à l'avenir s'occuper des écrits dans lesquels Hippocrate présente des observations météorologiques, & des constitutions épidémiques, c'est

r

y

de se procurer des topographies exactes de tous les pays de la Grece, & spécialement de ceux où ce grand homme exerça la médecine. Je suis sûr qu'au moyen de ces secours, on verra disparaître de ses ouvrages tout ce qui paroît contredire nos idées actuelles sur plusieurs points de météorologie médicale. C'est en Grece qu'Hippocrate faisoit ses observations; & elles ne pourront être applicables à d'autres climats, qu'autant qu'on y trouvera réunies en plus ou moins grand nombre les mêmes circonstances locales.

§ 160. En quittant mon malheureux pays, je n'avois encore aucune idée de la médecine, qui pût m'inspirer le desir de vérifier ces observations sur les lieux mêmes. Les regrets que j'en ai à présent sont d'autant plus douloureux, que peut-être je n'aurai jamais la satisfaction de revoir ce pays chéri, jadis le berceau des sciences & des arts, & qui est aujourd'hui infecté de la barbarie d'une nation

féroce. Mais, je le répète, celui qui nous donneroit une topographie médicale bien détaillée de tous les cantons de la Grece, feroit le meilleur commentaire des ouvrages d'Hippocrate.

§ 161. Pour tirer tout le parti possible d'une pareille topographie, il faudroit que celui qui auroit le courage de l'entreprendre, y apportât, outre les connoissances physiques & médicales, la connoissance profonde de la langue d'Hippocrate, & de plus de celle que parlent les Grecs modernes. Il faudroit surtout en abandonnant les préjugés européens, qu'il se résolût à prononcer l'une & l'autre comme on les prononce aujourd'hui en Grece. Prétendre que les Européens prononcent mieux le grec que les natifs de la Grece, est une extravagance digne du seizieme siecle, qui la vit naître; mais qui auroit déjà dû disparoître devant les lumieres du nôtre (1).

(1) Il est difficile de calculer tous les obstacles que cette différence de prononciation a jusqu'ici opposés aux



§ 162. Privé des secours que j'aurois pu tirer de l'inspection même des lieux de la Grece, où Hippocrate faisoit ses observations, j'ai tâché de suppléer à ce défaut par toutes les lumieres que j'ai pu

progrès de nos connoissances. Nous n'avons pas encore un voyage instructif sur la Grece, parce que la plupart des voyageurs, en s'obstinant à conserver leur maniere de prononcer, n'ont pu se faire entendre des gens du pays, ni les entendre à leur tour. Sans ce préjugé, les Européens auroient pu recueillir de la bouche des Grecs modernes, beaucoup plus de renseignemens pour la Botanique, pour l'Histoire naturelle, pour la Médecine, & pour les monumens des beaux arts. Sans ce préjugé, les critiques de l'Europe auroient eu bien plus de facilité pour rétablir les écrivains altérés par l'ignorance des copistes; ils se seroient donné la peine d'apprendre le grec moderne, & se seroient garantis des méprises dans lesquelles ils sont souvent tombés par la seule ignorance de cette langue, corrompue à la vérité, mais qui recèle encore de grands secours pour la parfaite intelligence de l'ancien grec. Personne n'ignore que ce fut Érasme qui se mit le premier dans la tête, de reformer la prononciation du grec en Europe; mais ce que tout le monde ne fait point, & qu'il est pourtant bon de savoir, c'est que cette reforme d'Érasme ne fut que le résultat d'une mauvaise plaisanterie, & que lui-même continua jusqu'à la fin de sa vie de se servir de la prononciation qu'il avoit proscrite. Voy. Vossii *Aristarch.* L. I, Cap. 28, & Joh. Rod. Vetskenii, *pro Grac. & Genuin. Ling. Grac. pronunc. Orat. Apologetica*, p. 114—118. Édit. Basil. 1686, in-8°

## PRÉLIMINAIRE. clxxiiij

tirer des topographies des différens pays de l'Europe, & particulièrement de la France; topographies que m'ont fournies divers ouvrages périodiques, tels que les *Mémoires de la Société Royale de Médecine*, le *Journal de Médecine*, & autres écrits de cette nature. J'ai choisi sur-tout celles qui m'avoient paru présenter un concours de circonstances locales analogues à celles qu'indique Hippocrate. Cette maniere de considérer l'influence du climat prouve en même temps que c'est plutôt le site particulier d'une ville ou d'un pays que sa latitude, qui décide de l'état physique & moral de ses habitans.

§ 163. Pour ce qui est de la version françoise que j'ai mise à côté de mon texte, le lecteur s'apercevra facilement que c'est un étranger qui traduit dans une langue qu'il ne possède pas à fond. Cet aveu suffit pour désarmer sa critique & le disposer à l'indulgence; je dois cependant l'avertir qu'il y a plus d'un endroit où, pouvant m'exprimer d'une maniere plus

agréable à l'oreille ; j'ai eu le courage de sacrifier l'élégance à la fidélité de la version. Je pense même que dans les ouvrages de génie tels que ce traité d'Hippocrate, le devoir d'un traducteur consiste principalement à présenter les idées de son auteur, autant que cela peut se faire, avec les mêmes couleurs & dans le même ordre qu'il a plu à ce dernier de les présenter ; en un mot, à traduire, non-seulement ses pensées, mais encore sa manière de les énoncer.

§ 164. Dans les notes mises à la suite de ce traité, je me borne à éclaircir tout ce qui m'a paru avoir besoin d'explication, & à défendre Hippocrate contre les objections que quelques Modernes lui ont faites, & qu'on pourroit lui faire dans la suite, faute de bien entendre sa doctrine. Il ne faut point s'étonner si Hippocrate ne s'accorde pas toujours avec les médecins & les physiciens modernes. Il seroit même contre toute équité de le juger d'après nos connoissances actuelles ; connoissances qui ont dû naturelle-

ment s'étendre, se développer & s'éclaircir les unes par les autres, & qui cependant ne l'ont pas encore été à proportion du prodigieux espace de vingt-deux siècles qui nous sépare de ce grand homme. Il s'agit plutôt de savoir si ce traité, tel qu'il est, n'est pas un vrai monument de génie, un ouvrage véritablement au-dessus du siècle qui l'a vu naître; & c'est ce que la justice la plus sévère ne fauroit refuser à son auteur. Dans ces mêmes notes, on trouvera quelques discussions critiques dont le but est de justifier le différent sens que je donne à quelques passages, & les variantes que j'adopté de préférence, comme aussi d'examiner la solidité des corrections proposées par d'autres, & de soumettre au jugement des érudits celles que je propose moi-même. Ces dernières ne se bornent pas seulement à ce traité; j'ai cru devoir y insérer quelques-unes de celles que j'ai faites sur divers autres écrits d'Hippocrate, sans oublier les autres écrivains grecs dont j'ai eu occasion de citer les ouvrages.

## clxxvj DISCOURS

§ 165. Quant à mon texte, j'ai pris pour base celui de Foës; & je ne m'en écarte que pour restituer les endroits mal orthographiés ou mal imprimés, & rétablir les ionismes, dont le défaut devient d'autant plus désagréable, qu'il se fait souvent sentir presque à côté des mots semblables ou analogues, conformes à l'usage du dialecte dans lequel est écrit ce traité. Je me suis permis aussi d'adopter des leçons puisées dans mes variantes, de préférence à celles de Foës, & quelquefois même de rétablir des passages évidemment altérés; mais j'ai eu soin d'en avertir toujours le lecteur, pour le mettre en état de me juger. Tel est en général le plan de mon travail. Tous mes vœux seroient remplis, s'il pouvoit être aux gens de l'art, & à ceux qui sont confiés à leurs soins, aussi utile que je le désire; & si les conjectures critiques que je me suis permises, trouvoient parmi les érudits des juges éclairés, mais équitables.

Il me reste à témoigner ma reconnoissance aussi sincere que solemnelle aux conservateurs de la bibliotheque nationale, qui m'ont communiqué tous les secours nécessaires à mon travail avec cet empressement affectueux, dont il n'y a que les véritables amis des lettres qui soient capables. En parlant de secours, il seroit injuste de vous oublier, vous mes chers compatriotes, qui dans un temps & dans des circonstances qui rendoient toute entreprise de librairie impossible, m'avez aussi fourni les moyens de publier cet ouvrage. Je vous remercie, mes amis, mes compagnons d'infortune ; je vous félicite de ce que votre zele dément, de la maniere la plus victorieuse, toutes les absurdes calomnies par lesquelles, dans ces derniers temps, des personnes qui par leurs lumieres devroient s'intéresser le plus à nos malheurs, ont cherché à dénigrer notre nation. On aura beau dire : vous n'avez point dégénéré de vos illustres ancêtres.

## clxxviii DISCOURS

Le sang grec coule encore dans vos veines ; il n'attend qu'un heureux concours de circonstances pour prouver à l'Univers que vos chaînes n'ont pas été votre ouvrage , & que , loin de les avoir portées avec une *stupidité* (1) résignation ,

(1) C'est le docteur Weikard qui applique cette honnête épithète à la nation grecque, qu'il ne connoît point, comme on va le voir par la manière dont il en parle. A la page 45 du deuxième volume de son ouvrage, traduit en italien par le professeur Frank, sous le titre de : *Prospetto di un sistema più semplice di Medicina*, &c. après avoir exalté les qualités du vin, comme fortifiant, propre à donner du courage, à rendre l'esprit plus fin, plus subtil, & à exciter la verve poétique, le docteur poursuit ainsi : « C'est au vin qu'on doit à plusieurs égards attribuer cette supériorité d'esprit qui distingua la nation grecque des autres peuples ; comme c'est dans l'abstinence de cette boisson qu'il faut chercher la cause de la *stupidité* actuelle de cette nation, vivant sous le gouvernement ture qui a fait arracher les vignes ». Si un pareil raisonnement sortoit de la plume de quelqu'un de ces médecins *stupidement* ignorans, qui ne connoissent pas plus les Grecs que les habitans de la lune, il ne mériteroit d'autre réponse que celle que Voltaire aimoit à faire à des objections de cette force : *C'est puissamment raisonner !* Mais un homme qui jouit de la réputation méritée de médecin érudit & philosophe, ne devoit ignorer, ce me semble, ni les véritables causes de la supériorité des anciens Grecs, ni l'état actuel de leurs descendans. Si l'usage du vin a contri-

## PRÉLIMINAIRE. clxxix

vous avez été la seule nation subjuguée qui ait voué une haine éternelle à ses bué à produire chez cette étonnante nation quelques agréables chansonniers tout au plus, ce n'est point certainement à cet usage que les Miltiade, les Thémistocle, les Euripide, les Sophocle, les Aristote, les Platon, les Démosthène, &c. durent les exploits & les ouvrages immortels, qui les ont couverts eux & leur nation d'une gloire éternelle. Quant à l'usage du vin chez les Grecs modernes, il est étonnant que le docteur Weikard ignore qu'ils ne le cedent point à leurs ancêtres; que le reproche du *pergracari*, qu'on faisoit à ces derniers, pourroit encore être appliqué à plusieurs individus de cette nation; & que tous les Grecs en général, sont si loin de passer pour *stupides*, qu'on les accuse, par un autre excès de malveillance & d'injustice, d'être *trop fins*. Il est d'ailleurs si peu vrai que les Turcs arrachent les vignes, qu'ils fournissent au contraire un grand nombre de vigneron. Une grande partie de cette nation féroce s'est même accoutumée depuis longtemps à cette boisson, sans pourtant rien perdre de sa *stupidité*; ce qui doit paroître d'autant moins étonnant, que cette liqueur ne peut pas même empêcher que des gens, doués de l'esprit & des connoissances du docteur Weikard, ne fassent quelquefois des raisonnemens qu'ils ne pardonneront point à un *stupid*. Pour finir une digression, d'autant plus désagréable pour moi, que je sens & que j'estime tout le mérite du docteur Weikard, je le renvoie à l'estimable ouvrage de W. Eton, intitulé: *Tableau historique, politique & moderne de l'empire Ottoman*. Il y apprendra à rendre plus de justice aux Grecs modernes.

TRAITE



## clxxx DISCOURS, &amp;c.

tyrans, haine transmise de pere en fils, nourrie & conservée, dans vos cœurs indignés, comme un héritage sacré. Des despotes transplantés de l'ancienne Rome, après avoir, par une administration aussi stupide que tyrannique, relâché tous les ressorts de la société, entravé l'influence du plus beau des climats, souillé, ébranlé leur trône par les crimes les plus affreux, ont fini par vous livrer à des tyrans, encore plus stupides & plus féroces. Ce sont eux qui ont forgé les chaînes que vous portez, nation malheureuse, mais respectable encore dans votre malheur ! ce sera vous qui les briserez. En attendant cet heureux moment, qui, sans doute, n'est pas éloigné, vous pouvez avec confiance adresser à vos tyrans ce qu'un de nos poètes fait dire à la vigne rongée par un animal dévastateur :

Κῆμε φάγης ἐπὶ ῥίζαν, ὅμως ἔτι καρποφορήσω,  
Ὅσον ἐπισπᾶσαι σοι, τράγε, θυομένω.

---

TRAITÉ

ἹΠΠΟΚΡΑΤΟΥ

ΠΕΡΙ ΑΙΡΟΣ ΚΑΙ ΥΔΡΟΣ ΚΑΙ ΤΟΠΟΥ

ΚΑΙ ΠΕΡΙ ΑΙΩΝΟΣ

ΤΟΥΤΟΥ

**T R A I T É**

**D'HIPPOCRATE**

DE

**DES AIRS,**

DES EAUX, ET DES LIEUX.

DE

I

A

# ΙΠΠΟΚΡΑΤΟΥΣ

ΠΕΡΙ

ΑΕΡΩΝ, ΥΔΑΤΩΝ,

ΤΟΠΩΝ.

## I.

I. **Ι**ητρικὴν ὅς τις βούλεται ὀρθῶς ζητέειν, τάδε χρὴ ποιέειν· πρῶτον μὲν ἐνθυμέεσθαι τὰς ὥρας τοῦ ἔτεος, ὅ, τι δύναται ἀπεργάζεσθαι ἐκάστη· οὐ γὰρ εἰκόασι οὐδὲν, ἀλλὰ πούλυ διαφέρουσι αὐταί τε ἐωϋτῶν, καὶ ἐν τῆσι μεταβολῆσι. ἔπειτα δὲ τὰ πνεύματα τὰ θερμά τε καὶ τὰ ψυχρά, μάλιστα μὲν τὰ κοινὰ πᾶσι ἀνθρώποισι, ἔπειτα δὲ καὶ [τὰ] ἐν ἐκάστη χώρῃ ἐπιχώρια εἶόντα. δεῖ δὲ καὶ τῶν ὑδάτων ἐνθυμέεσθαι τὰς δυνάμεις· ὥσπερ γὰρ ἐν τῷ στόματι διαφέρουσι καὶ ἐν τῷ σταθμῷ, οὕτω καὶ ἡ δύναμις διαφέρει πούλυ ἐκάστου.

TRAITÉ  
D'HIPPOCRATE  
DES AIRS,  
DES EAUX ET DES LIEUX.

---

CHAPITRE PREMIER.

*Introduction.*

I. CELUI qui se propose de faire des recherches exactes en médecine, doit premièrement considérer les effets que chaque saison de l'année peut produire. Car, bien loin de se ressembler, elles différent beaucoup les unes des autres, ainsi que chacune en particulier diffère d'elle-même, d'après les diverses vicissitudes qu'elle peut éprouver. Il doit, en second lieu, connoître la nature des vents chauds & des vents froids : d'abord, de ceux qui sont communs à tous les habitans de la terre; & ensuite, de ceux qui regnent particulièrement dans chaque pays. Il ne lui est pas moins nécessaire de connoître les qualités des eaux, qui sont aussi différentes par leur vertu, qu'elles le sont par leur faveur & par leur poids.

A 2

## 4 ΠΕΡΙ ΑΕΡΩΝ, ΥΔΑΤΩΝ, ΤΟΠΩΝ.

II. Ὡς τε εἰς πόλιν ἐπειδὴν ἀπίκηταί τις, ἢς ἀπειρός ἐστί, διαφροντίσαι χρὴ τὴν θέσιν αὐτής, ὅπως κέεται, καὶ πρὸς τὰ πνεύματα καὶ πρὸς τὰς ἀνατολάς τοῦ ἡλίου· οὐ γὰρ τῷτὸ δύναται ἦτις πρὸς βορέην κέεται, καὶ ἦτις πρὸς νότον, οὐ δ' ἦτις πρὸς ἡλίον ἀνίσχοντα, οὐδ' ἦτις πρὸς δύνοντα.

III. Ταῦτα δὲ ἐνθυμέεσθαι ὡς κάλλιπτα, καὶ τῶν ὑδάτων πᾶσι ὡς ἔχουσι, καὶ κότερον εὐώδεσι χρέονται καὶ μαλακοῖσι, ἢ σκληροῖσί τε, καὶ ἐκ μετεώρων, καὶ ἐκ πετρωδέων, εἴτε ἀλυκοῖσι καὶ ἀτεράμνοισι.

IV. Καὶ τὴν γῆν, κότερον ψιλὴ τε καὶ ἄνυδρος, ἢ δασείη καὶ ἔπυδρος· καὶ εἴτε ἐν κοίλῳ ἐστί καὶ πνιγερῆ, εἴτε μετέωρος καὶ ψυχρή.

V. Καὶ τὴν διαίταν τῶν ἀνθρώπων ὁκσίη ἠδονταί, κότερον φιλοπόται καὶ ἀριστήται καὶ ἀταλαίπαροι, ἢ φιλογυμνασταί τε καὶ φιλόπονοι, καὶ οὐκ ἐδωδοὶ καὶ ἄποτοι· καὶ ἀπὸ τούτων χρὴ ἐνθυμέεσθαι ἕκαστα.

VI. Εἰ γὰρ ταῦτα εἰδείη τις καλῶς, μά-

II. Ainsi, la première chose que doit faire un médecin en arrivant dans une ville qu'il ne connoît point, c'est d'examiner avec soin son exposition par rapport aux vents & au différent lever ou coucher du soleil : parce qu'il y a bien de la différence entre une ville exposée au nord, & celle qui l'est au midi ; entre une ville exposée au levant, & une autre qui l'est au couchant.

III. C'est avec la même attention qu'il doit examiner les eaux dont les habitans font usage : savoir, si elles sont molles & sans odeur, ou si elles sont dures ; si elles viennent de lieux élevés & de rochers, ou si elles sont crues & saumâtres.

IV. Il doit de plus considérer, si le sol est nud & sec, ou couvert d'arbres & humide ; s'il est enfoncé & brûlé par des chaleurs étouffantes, ou si c'est un lieu élevé & froid.

V. Il doit enfin examiner le genre de vie & le régime auquel les habitans se plaisent davantage : savoir, s'ils sont grands buveurs & grands mangeurs, & en même-temps adonnés à la paresse ; ou s'ils aiment au contraire le travail & l'exercice, & que malgré cela, ils mangent & boivent peu. C'est de semblables observations qu'il faut partir pour juger du reste.

VI. Le médecin qui sera instruit de toutes

## 6 ΠΕΡΙ ΑΕΡΩΝ, ΥΔΑΤΩΝ, ΤΟΠΩΝ.

λισθα μὲν πάντα, εἰ δὲ μὴ, τά γε πλεῖστα, οὐκ ἂν αὐτὸν λανθάνοι ἐς πόλιν ἀπικνεόμενον, ἢς ἂν ἄπειρος ἦ, οὔτε νουσήματα ἐπιχώρια, οὔτε τῶν κοινῶν ἢ φύσις ὁκοίη τίς ἐστὶ ὥστε μὴ ἀπορέεσθαι ἐν τῇ θεραπευτῇ τῶν νούσων, μηδὲ διαμαρτάνειν, ἀ εἰκός ἐστὶ γίνεσθαι, ἢν μὴ τις ταῦτα πρότερον εἰδὼς προφρονίση.

VII. Περὶ ἐκάστου τε, [ τοῦ ] χρόνου προϋόντος καὶ τοῦ ἐνιαυτοῦ, λέγοι ἂν, ὅκοσα τε νουσήματα μέλλει πάγκοινα τὴν πόλιν κατασχίσειν ἢ θέρους, ἢ χειμῶνος, ὅκοσα τε ἴδια ἐκάστω κίνδυνος γίνεσθαι ἐκ μεταβολῆς τῆς διαίτης· εἰδὼς γὰρ τῶν ὡρέων τὰς μεταβολὰς, καὶ τῶν ἀστρον ἐπιτολὰς τε καὶ δύσιας, κατότι ἐκάστον τούτων γίνεται, προειδείη ἂν τὸ ἔτος ὁκοῖόν τι μέλλει γίνεσθαι. οὕτως ἂν τις ἐρευνώμενος καὶ προγιγνώσκων τοὺς καιροὺς, μάλιστα ἂν εἰδείη περὶ ἐκάστου, καὶ τὰ πλεῖστα τυγχάνοι τῆς ὑγιείης, καὶ κατ' ὀρθὸν φέροιτο οὐκ ἐλάχιστα ἐν τῇ τέχνῃ.

VIII. Εἰ δὲ δοκέοι τις ταῦτα μετεωρολόγα εἶναι, εἰ μετασταίη τῆς γνώμης, μά-

ces circonstances, ou du moins de la plupart d'elles, fera en état de bien connoître la nature des maladies qui sont particulieres à la ville où il arrive pour la première fois, ou qui sont communes à tous les pays; de manière qu'il ne sera ni embarrassé dans leur traitement, ni exposé aux erreurs que doivent naturellement commettre ceux qui négligent ces connoissances préliminaires.

VII. Il pourra même prédire, à mesure que l'année s'avance, tant les maladies générales qui doivent affliger toute la ville en été ou en hiver, que celles dont chacun de ses habitans est menacé en particulier, à cause de quelque changement dans le régime. Car c'est en connoissant les divers changemens des saisons, le lever & le coucher des astres, & la manière dont tous ces phénomènes se succèdent, qu'il pourra prévoir quelle sera la constitution de toute l'année : & cette méthode d'examiner & de connoître d'avance les temps à venir, lui rendra sur-tout facile la connoissance de tous les cas particuliers, ainsi que des moyens les plus propres à rétablir la santé de ses malades, & à exercer son art avec le plus grand succès.

VIII. Si quelqu'un regardoit ces recherches comme des rêveries météorologiques, pour peu qu'il veuille abandonner ses préjugés, il fera



## 8 ΠΕΡΙ ΑΕΡΩΝ, ΥΔΑΤΩΝ, ΤΟΠΩΝ.

Θοὶ ἂν ὅτι οὐκ ἐλάχιστον μέρος ζυμβάλλεται ἀστρονομίῃ ἐς ἰητρικὴν, ἀλλὰ πάνυ πλεῖστον ἅμα γὰρ τῆσι ὥρησι καὶ αἱ κοιλίαι μεταβάλλουσι τοῖσι ἀνθρώποισι. ὅπως δὲ χρὴ ἕκαστα τῶν προειρημένων σκοπέειν καὶ βασανίζειν, ἐγὼ φράσω σαφέως.

## I I.

ΙΧ. Ἦτις μὲν πόλις πρὸς τὰ πνεύματα κέεται τὰ θερμὰ (ταῦτα δὲ ἐστὶ μεταξὺ τῆς τε χειμερινῆς ἀνατολῆς τοῦ ἡλίου καὶ τῶν δυσμέων τῶν χειμερινῶν), καὶ αὐτὴ ταῦτα τὰ πνεύματά ἐστὶ ζύννομα, τῶν δὲ ἀπὸ τῶν ἀρκίων πνευμάτων σκέπη, ἐν ταύτῃ τῇ πόλι ἐστὶ τὰ τε ὕδατα πολλὰ καὶ ὑπάλα· καὶ ἀναγκαίη εἶναι μετέωρα..., τοῦ μὲν θέρους θερμὰ, τοῦ δὲ χειμῶνος ψυχρὰ ἄσσα πολέμια ἀνθρώποισι ἐόντα νόσους ποικίλας ἐπιφορέει.

[ Καὶ ὁπόσαι μὲν τῶν πόλιων κέονται γὰρ καλῶς τοῦ ἡλίου καὶ τῶν πνευμάτων, ὕδασί τε χρέοντα ἀγαθοῖσι, αὗται μὲν ἦσσαν αἰ-

convaincu

convaincu que les connoissances astronomiques font d'un grand secours à la médecine. C'est qu'en effet l'état du ventre suit ordinairement les changemens des saisons. Je vais maintenant exposer en détail la maniere dont on doit faire toutes les recherches dont je viens de parler.

## C H A P I T R E I I.

### *Des Climats.*

IX. TOUTE ville exposée habituellement aux vents chauds , tels que ceux qui soufflent entre le levant & le couchant d'hiver , & qui est à l'abri des vents septentrionaux , doit abonder en eaux : mais ces eaux sont saumâtres , peu profondes , & par conséquent chaudes en été & froides en hiver. Elles sont contraires à la santé de l'homme , & doivent lui occasionner différentes maladies.

N. B. *De tout ce morceau du texte grec , enfermé entre deux crochets , la première partie , qui finit aux mots αὐται δὲ μάλλον inclusive-*

I

B

ΙΟ . ΠΕΡΙ ΑΕΡΩΝ, ΥΔΑΤΩΝ, ΤΟΠΩΝ.

σθάνονται τῶν τοιούτων μεταβολέων· ὁκόσαι δὲ ὕδασι τε ἐλείοσι χρέονται καὶ λιμνώδεσι, κέονται τε μὴ καλῶς τῶν πνευμάτων καὶ τοῦ ἡλίου, αὗται δὲ μᾶλλον. κῆν μὲν τὸ θέρους ἀχμηρὸν γένηται, θάσσον παύονται αἰνοῦσοι· ἦν δὲ ἔπομβρον, πουλυχρόνιοι γίγνονται].

Χ. Καὶ φαγεδαίνας εἰκὸς ἐγγίγνεσθαι ἀπὸ πάσης προφάσιος, ἦν ἔλκος ἐγγένηται· τούτους τε ἀνθρώπους τὰς κεφαλὰς ὑβρὰς ἔχειν καὶ φλεγματώδεις, τὰς τε κοιλίας αὐτέων πικρὰ ἐκταράσσεσθαι, ἀπὸ τῆς κεφαλῆς τοῦ φλέγματος ἐπικαταρρέοντος· τὰ τε εἶδεα ἐπὶ τὸ πλεῆθος αὐτέων ἀτονώτερα εἶναι. ἐσθίειν δ' οὐκ ἀγαθούς εἶναι, οὐδὲ πίνειν· ὁκόσοι γὰρ κεφαλὰς ἀσθενέας ἔχουσι, οὐκ ἂν εἴησαν ἀγαθοὶ πίνειν· ἢ γὰρ κραιπάλη μᾶλλον πιέζει.

ΧΙ. Νοσήματά τε τάδε ἐπιχώρια εἶναι. πρῶτον μὲν τὰς γυναῖκας νουσερὰς καὶ ροώδεις εἶναι· ἔπειτα πούλλας ἀτόκους ὑπὸ νόσου, καὶ οὐ φύσει, ἐκτιτρώσκεσθαι τε πικρὰ.

ment, est comprise dans le §. LXX de la Traduction, où est sa véritable place; le reste a été mis à la fin du §. LIX.

X. Dans une ville ainsi située, la moindre cause suffit pour changer les blessures en ulcères phagédéniques. Les habitans ont naturellement la tête humide & pleine de pituite; & cette pituite, en se déchargeant dans le ventre, occasionne des diarrhées fréquentes. Ils sont pour la plupart sans force & sans vigueur; ils mangent & boivent peu: car tout homme qui a la tête foible ne fauroit supporter le vin, par la raison qu'il se ressent plutôt qu'un autre des maux de tête qui en sont la suite.

XI. Quant aux maux familiers à cette ville, les femmes sont malades & sujettes aux pertes utérines; beaucoup sont stériles par mauvaise fanté plutôt que par nature, on éprouvent de fausses - couches fréquentes.

ΧΙΙ. Τοῖσι τε παιδίοισι ἐπιπίπτειν σπασμούς τε καὶ ἄσθματα, καὶ ὃ νομίζουσι τό τε θεῖον ποιέειν, καὶ ἰρὴν νοῦσον εἶναι.

ΧΙΙΙ. Τοῖσι δὲ ἀνδράσι δυσεντερίας καὶ διαρροίας, καὶ ἠπιάλους, καὶ πυρετούς πουλυχρονίους χειμερινούς, καὶ ἐπινυκτίδας πουλλάς, καὶ αἰμορροΐδας ἐν τῇ ἔδρῃ. πλευρίτιδες δὲ καὶ περιπλευμονίαι καὶ καῦσοι, καὶ ὅσα ὀξέα νοσήματα νομίζονται, οὐκ ἐγγίγνονται πουλλά· οὐ γὰρ οἶόν τε, ὅκου ἂν κοιλίαι ὑγραὶ ἔωσι, τὰς νόσους ταύτας ἰσχύειν.

ΧΙΥ. Ὀφθαλμῖαι τε ἐγγίγνονται ὑγραὶ, καὶ οὐ χαλεπαὶ, καὶ ὀλιγοχρόνιοι, ἢν μή τι κατάσχη νόσημα πάγκοιμον ἐκ μεταβολῆς. καὶ, ὅκταν τὰ πενήκοντα ἔτεα ὑπερβάλωσι, κατάρροοι ἐπιγενόμενοι ἐκ τοῦ ἐγκεφάλου παραπληκτικούς ποιέουσι τοὺς ἀνθρώπους, ὅκταν ἐξαίφνης ἠλιωθέωσι τὴν κεφαλὴν, ἢ ῥιγώσωσι. ταῦτα μὲν τὰ νοσήματα αὐτέοισι ἐπιχώριά ἐστι· χωρὶς δὲ, ἢν τι παγ-

XII. Les enfans font attaqués de convulsions , d'affhmes , & de cette affection qu'on regarde comme un effet immédiat de la divinité , & à laquelle on a donné le nom de *maladie sacrée*.

XIII. Les hommes font fujets aux dyffenteries , aux diarrhées , aux épiales , aux fievres longues d'hiver , à beaucoup d'épinyctides & aux hémorrhoides. Il est au contraire rare qu'ils soient attaqués de pleuréfies , de péripneumonies , de fievres ardentes , & de tout ce qu'on connoît sous le nom de *maladies aiguës*; car il n'est pas possible que ces maladies regnent où l'on a le ventre lâche.

XIV. On y est , de plus , fujet à des ophthalmies humides , qui ne font ni longues ni fâcheuses , à moins que ce ne soit une maladie épidémique , occasionnée par quelque changement de faison. Lorsqu'on a passé cinquante ans , on est fujet aux fluxions qui viennent du cerveau & qui rendent les hommes paraplectiques , toutes les fois que la tête a été expofée à l'ardeur du soleil , ou qu'ils ont éprouvé l'impression d'un froid vif. Telles font les maladies familières à fes

## 14 ΠΕΡΙ ΑΕΡΩΝ, ΥΔΑΤΩΝ, ΤΟΠΩΝ.

κοινων κατάσχη νόσημα ἐκ μεταβολῆς τῶν αἰρέων, καὶ τούτου μετέχουσι.

XV. Ὅμοσαι δ' ἀνθικέονται τούτων πρὸς τὰ πνεύματα τὰ ψυχρὰ μεταξὺ τῶν δυσμέων τῶν θερινῶν τοῦ ἡλίου καὶ τῆς ἀνατολῆς τῆς θερινῆς, καὶ αὐτῆσι ταῦτα τὰ πνεύματα ἐπιχώραία ἐσσι, τοῦ δὲ νότου καὶ τῶν θερινῶν πνευμάτων σκέπη, ὧδε ἔχει πρὸς τῶν ποσίων τούτων. πρῶτον μὲν τὰ ὕδατα τὰ σκληρὰ τε καὶ ψυχρὰ ὡς ἐπὶ τὸ πλῆθος [τοῦ] γλυκαίνεται.

XVI. Τοὺς δὲ ἀνθρώπους ἐντόνους τε καὶ σκελιφρούς ἀναγκαίη εἶναι· τοὺς τε πλείους τὰς κοιλίας ἀτεράμνους ἔχειν καὶ σκληρὰς τὰς κάτω, τὰς δὲ ἄνω εὐρωτέρας. χολώδεάς τε μᾶλλον ἢ φλεγματίας εἶναι. τὰς δὲ κεφαλὰς ὑγυρὰς ἔχουσι καὶ σκληρὰς ῥηγμαστίαι τέ εἰσι ἐπὶ τὸ πλῆθος.

XVII. Νοσεύματα δὲ αὐτέοισι ἐπισημεί ταῦτα, πλευρίτιδες τε πούλλαι, αἱ τε ὀξείαι νομιζόμεναι νύκτοι. ἀναγκαίη δὲ ὧδε ἔχειν, ὅποταν κοιλίαι σκληραὶ ἔωσι. ἐμπυοί τε πούλλοι γίγνονται ἀπὸ πάσης προφάσιος.

habitans , sans parler des épidémies causées par les vicissitudes des saisons , & auxquelles ils participent également.

XV. Quant aux villes qui ont une exposition opposée à celle dont je viens de parler , c'est-à-dire , qui étant à l'abri du vent du midi ainsi que de tous les vents chauds , reçoivent habituellement les vents froids qui soufflent entre le couchant & le levant d'été , voici ce qu'on y remarque. Les eaux y sont dures & froides , & ne sont guere susceptibles d'être corrigées.

XVI. Les hommes doivent nécessairement être nerveux & secs. La plupart d'eux ont le ventre inférieur dur , difficile à émouvoir , le supérieur au contraire plus facile. Leur tempérament est plutôt bilieux que pituiteux. Ils ont la tête dure , robuste , & sont en général sujets aux ruptures de vaisseaux.

XVII. Les maladies qui regnent ordinairement parmi eux sont les pleurésies & toutes les affections connues sous le nom de *maladies aiguës* ; auxquelles doivent nécessairement être sujets les hommes qui ont le ventre dur. La moindre cause suffit pour occasionner souvent des suppurations



## 16 ΠΕΡΙ ΑΕΡΩΝ, ΥΔΑΤΩΝ, ΤΟΠΩΝ.

τουτέου δὲ αἰτιόν ἐστι τοῦ σώματος ἢ ἐνλα-  
σις καὶ ἢ σκληρότης τῆς κοιλίης· ἢ γὰρ ξηρό-  
της ῥηγματίας ποιεῖ εἶναι, καὶ τοῦ ὕδατος  
ἢ ψυχρότης. ἐδωδούς δὲ ἀναγκαίη τὰς τοιαύ-  
τας φύσις εἶναι καὶ οὐ πουλυπότας· οὐ  
γὰρ οἶόν τε ἅμα πουλυβόρους τε εἶναι καὶ  
πουλυπότας.

XVIII. Ὀφθαλμίας τε γίνεσθαι μὲν  
διὰ χρόνου, γίνεσθαι δὲ σκληρὰς καὶ ἰσχυ-  
ράς· καὶ εὐθέως ῥήγνυσθαι τὰ ὄμματα. αἰ-  
μορροίας δὲ ἐκ τῶν ῥινέων τοῖσι νεωτέροισι  
τριήκοντα ἔτεων γίνεσθαι ἰσχυρὰς τοῦ θέ-  
ρεος. τὰ τε ἰρὰ νοσεύματα καλούμενα,  
ὀλίγα μὲν ταῦτα, ἰσχυρὰ δέ.

XIX. Μακροβίους δὲ τοὺς ἀνθρώπους  
τουτέους μᾶλλον εἰκὸς εἶναι ἑτέρων. τὰ τε  
ἔλκεα οὐ φλεγματώδεια ἐγγίγνεσθαι, οὐδὲ  
ἀγριοῦσθαι· τὰ τε ἥθια ἀγριώτερα ἢ ἡμε-  
ρώτερα. τοῖσι μὲν ἀνδράσι ταῦτα τὰ νοσή-  
ματα ἐπιχώριά ἐστι· καὶ χωρὶς, ἢν τι πάγ-  
κοινον κατάσχη ἐκ μεταβολῆς τῶν ὠρέων.

aux

aux poumons ; ce qui vient de la tension & de la rigidité du corps, ainsi que de la dureté du ventre : car il est naturel que la sécheresse de pareils corps, jointe à l'usage des eaux froides, les expose aux ruptures des vaisseaux. Les hommes d'un tel tempérament mangent beaucoup & boivent peu ; parce qu'il n'est pas possible qu'on soit grand mangeur & grand bûveur à la fois.

XVIII. Les ophthalmies sont rares parmi eux ; mais elles sont opiniâtres, & si fortes qu'elles ne tardent pas à les priver de la vue. Ceux qui n'ont pas encore atteint l'âge de trente ans, éprouvent pendant l'été de fortes hémorrhagies de nez ; & l'épilepsie connue sous le nom de *maladie sacrée*, quoique rare, est très-violente.

XIX. Il est naturel que ces hommes vivent plus long-temps ; que leurs plaies ou leurs ulcères ne soient ni fardides, ni rebelles ; & que leur caractère moral soit plus sauvage que doux. Voilà quelles sont les maladies familières aux hommes de ces villes, sans parler de celles qu'ils éprouvent en commun avec les autres par le changement des saisons.

I

C

ΧΧ. Τῆσι δὲ γυναιξί, πρῶτον μὲν στερίφαι πολλαὶ γίγνονται διὰ τὰ ὕδατα ἐόντα σκληρά τε καὶ ἀτέραμνα καὶ ψυχρά· αἱ γὰρ καθάρσιες οὐκ ἐπιγίγνονται τῶν ἐπιμηνίων ἐπιτήδεια, ἀλλὰ ὀλίγαι καὶ πονηραὶ ἔπειτα τίκτουσι χαλεπῶς, ἐκλιτρώσκούσι τε οὐ σφόδρα. ὁκόταν δὲ τέκωσι, τὰ παῖδια ἀδύνατοι τρέφειν εἰσὶ· τὸ γὰρ γάλα ἀποσβέννυται ἀπὸ τῶν ὑδάτων τῆς σκληρότητος καὶ ἀτεραμνίας. Φθισίεις τε γίγνονται συχνὰ ἀπὸ τῶν τοκετῶν· ὑπὸ γὰρ βίης ῥήγματα ἴσχουσι καὶ σπάσματα.

ΧΧΙ. Τοῖσι δὲ παιδίοισι ὑδρωπεὶς ἐγγίγνονται ἐν τοῖσι ὄρχεσι, ἕως μικρὰ ἢ ἔπειτα προοίους τῆς ἡλικίης ἀφανίζονται. ἠβῶσί τε ὀψὲ ἐν ταύτῃ τῇ πόλι. περὶ μὲν οὖν τῶν θερμῶν πνευμάτων καὶ τῶν ψυχρῶν, καὶ τῶν ποσίων τουτέων, ὧδε ἔχει ὡς προείρηται.

ΧΧΙΙ. Ὀκόσαι δὲ κέονται πρὸς τὰ πνεύματα [τὰ] μεταξύ τῶν θερμῶν ἀνατολέων τοῦ ἡλίου καὶ τῶν χειμερινῶν, καὶ Ὀκόσαι τὸ ἐναντίον τουτέων, ὧδε ἔχει περὶ αὐτέων. Ὀκό-

XX. Passons aux maladies des femmes. Il y en a beaucoup de stériles à cause des eaux, qui sont dures, crues & froides. D'ailleurs, leurs purgations menstruelles se font en petite quantité, & sont de mauvaise qualité. Leurs accouchemens sont laborieux; mais elles se blessent rarement. Elles ne sont pas en état de nourrir leurs enfans, à cause de la dureté & de la crudité des eaux, qui tarissent leur lait. Souvent chez elles les efforts de l'accouchement entraînent des phthifies, en rompant ou en déchirant quelque vaisseau.

XXI. Les petits enfans sont sujets aux hydrophifies de scrotum; mais elles se dissipent à mesure qu'ils avancent en âge. Dans ces villes, on parvient tard à l'âge de la puberté. Voilà ce que j'avois à observer sur la nature des vents chauds & des vents froids, & sur les villes qui y sont exposées.

XXII. Je vais parler des villes exposées aux vents qui soufflent entre le levant d'été & celui d'hiver, & de celles qui ont une exposition contraire. Les villes exposées à l'orient doivent na-

σαι μὲν πρὸς τὰς ἀνατολάς τοῦ ἡλίου κέονται, ταύτας εἰκὸς εἶναι ὑγιεινοτέρας τῶν πρὸς τὰς ἄρκτους ἐστραμμένων, καὶ τῶν πρὸς τὰ θερμά, ἢν καὶ στάδιον τὸ μετὰξὺ ἢ. πρῶτον μὲν γὰρ μετριώτερον ἔχει τὸ θερμὸν καὶ τὸ ψυχρὸν. ἔπειτα τὰ ὕδατα ὁκόσα πρὸς τὰς τοῦ ἡλίου ἀνατολάς ἐσσι, ταῦτα λαμπράτε εἶναι ἀναγκαίη, καὶ εὐώδεα, καὶ μαλακά, καὶ ἐρατεινὰ ἐγγίγνεσθαι ἐν ταύτη τῇ πόλει· ὁ γὰρ ἡλιος κωλύει ἀνίσχων καὶ καταλάμπων· τὸ γὰρ ἐωθινὸν ἐκάστοτε αὐτὸς ὁ ἡὴρ ἐπίσχει ὡς ἐπὶ τὸ πούλυ.

XXIII. Τά τε εἶδεα τῶν ἀνθρώπων εὐχρόα τε καὶ ἀνθηρά ἐσσι μᾶλλον, ἢν μή τις νοῦσος ἄλλη κωλύη. λαμπρόφωνοί τε οἱ ἀνθρώποι, ὀργήν τε καὶ ξύνεσιν βελτίους εἰσὶ τῶν πρὸς βορέην, εἴπερ καὶ τὰ ἄλλα τὰ ἐμφυόμενα ἀμείνω ἐσσι.

XXIV. Ἐοικέ τε μάλιστα ἢ οὕτω κεομένη πόλις ἢρι κατὰ τὴν μετριότητα τοῦ θερμοῦ καὶ τοῦ ψυχροῦ. τά τε νοσεύματα ἐλάσσω μὲν γίγνεσθαι καὶ ἀσθενέστερα, εἴοικε δὲ τοῖσι

turellement être plus salubres que celles qui sont tournées du côté du nord ou du midi, quand même elles ne feroient éloignées de ces dernières que d'un stade. C'est que dans les premières, le chaud & le froid sont d'abord plus modérés : & qu'ensuite, les eaux dont les sources regardent l'orient, doivent nécessairement être limpides, sans odeur, molles & agréables à boire ; parce que le soleil à son lever les corrige, en dissipant par ses rayons le brouillard, qui ordinairement occupe l'atmosphère dans la matinée.

XXIII. Les hommes ont le teint plus vif & plus fleuri, à moins que quelque maladie ne l'altère. Ils ont la voix claire, & sont d'un caractère plus doux, & d'un esprit plus pénétrant que ceux des régions septentrionales ; de même que toutes les autres productions y sont meilleures que celles des pays du nord.

XXIV. La modération du froid & du chaud fait que les villes ainsi situées ont une température analogue à celle du printemps. Leurs maladies, en moindre nombre & moins fortes

## 22 ΠΕΡΙ ΑΕΡΩΝ, ΥΔΑΤΩΝ, ΤΟΠΩΝ.

ἐν τῆσι πόλεσι γιγνομένοισι νοσεύμασι τῆσι  
 πρὸς τὰ θερμὰ πνεύματα ἐσθραμμένησι.  
 αἱ τε γυναῖκες αὐτόθεν ἀρικύμονές εἰσι σφό-  
 δρα, καὶ τίκλουσι ρηϊδίως. περὶ μὲν τουτέων  
 ᾧδε ἔχει.

XXV. Οὐκ ὅσαι δὲ πρὸς τὰς δύσϊας κέον-  
 ται, καὶ αὐτέησί ἐστι σκέπη τῶν πνευμά-  
 των τῶν ἀπὸ τῆς ἡύς πνεοίλων, τὰ τε θερ-  
 μὰ πνεύματα παραρρέει, καὶ τὰ ψυχρὰ ἀπὸ  
 των ἀρκλων, ἀναγκαίη ταύτας τὰς πόλιας  
 θέσιν κέεσθαι νοσερωτάτην. πρῶτον μὲν  
 γὰρ τὰ ὕδατα οὐ λαμπρά. αἴτιον δὲ, ὅτι  
 ὁ ἥηρ τὸ ἔωθινὸν κατέχει ὡς ἐπὶ τὸ πουλύ,  
 ὃς τις τῷ ὕδατι ἐγκαταμιγνύμενος τὸ λαμ-  
 πρὸν ἀφανίζει· ὁ γὰρ ἥλιος πρὶν ἄνω ἀρθῆναι  
 οὐκ ἐπιλάμπει. τοῦ δὲ θέρους, ἔωθεν μὲν  
 αὔραι ψυχρὰ πνεύουσι, καὶ δρόσοι πίπτουσι·  
 τὸ δὲ λοιπὸν ἥλιος ἐγκαταδύων ὡς τε μά-  
 λιστα διέψει τοὺς ἀνθρώπους. διὸ καὶ ἀχρόους  
 τε εἰκὸς εἶναι καὶ ἀρρώστους, τῶν τε νοσευμά-  
 των πάντων μετέχειν μέρος τῶν πρὸς εἰρημέ-  
 των, [ᾧ] οὐδὲν αὐτέοισι ἀποκέκρται.

qu'ailleurs, ressemblent cependant à celles des villes tournées du côté des vents chauds. Les femmes y sont extrêmement fécondes, & accouchent aisément.

XXV. Au contraire, l'exposition des villes qui regardent l'occident, qui sont à l'abri des vents de l'orient, & sur lesquelles ceux du nord & du midi ne font que glisser légèrement, doit nécessairement être très-infalubre. Premièrement, leurs eaux ne sont point limpides; parce que le brouillard qui, pour l'ordinaire, dans la matinée occupe l'atmosphère, se mêle avec elles, en altere la limpidité, & que le soleil qui devoit le dissiper, ne les éclaire que lorsqu'il est déjà fort élevé sur l'horison. En second lieu, il souffle pendant les matinées d'été des brises fraîches; il y tombe des rosées, & le reste de la journée, le soleil, en s'avancant vers l'occident, cuit singulièrement les hommes. Aussi doivent-ils naturellement avoir le teint décoloré, la complexion du corps foible, & participer à toutes les maladies dont j'ai parlé, & dont il n'y a aucune qui leur soit exclusivement affectée.



XXVI. Βαρυφώνους τε εἰκὸς εἶναι καὶ βραγχώδεις διὰ τὸν ἥερα, ὅτι ἀκάθαρτος ὡς ἐπὶ τὸ πουλὺ αὐτόθι γίγνεται καὶ νοσώδης. οὔτε γὰρ ὑπὸ τῶν βορηίων ἐκκρίνεται σφόδρα· οὐ γὰρ προσέχουσι τὰ πνεύματα· ἃ τε προσέχουσι αὐτέοισι καὶ προσκένονται ὑδατεινότατά ἐστι. ἐπεὶ τοιαῦτα τὰ ἀπὸ τῆς ἐσπέρης πνεύματα· εἰκὸς τε μετοπώρῳ μάλιστα ἢ θέσις ἢ τοιαύτη τῆς πόλιος κατὰ τὰς τῆς ἡμέρης μεταβολάς· ὅτι πουλὺ τὸ μέσον γίγνεται τοῦ τε ἐωθινοῦ καὶ τοῦ πρὸς τὴν δειλιν. περὶ μὲν πνευμάτων, ἃ τέ ἐστι ἐπιτήδεα καὶ ἀνεπιτήδεα, ᾧδε ἔχει.

### III.

XXVII. Περὶ δὲ τῶν λοιπῶν ὑδάτων βούλομαι διηγήσασθαι, ἃ τέ ἐστι νοσώδεα, καὶ ἃ ὑγιεινότατα, καὶ ὅποσα ἀπ' ὑδατος κακὰ, εἰκὸς γίγνεσθαι, καὶ ὅσα ἀγαθὰ· πλεῖστον γὰρ μέρος ξυμβάλλεται εἰς τὴν ὑγίειν.

XXVI.

XXVI. Ils doivent, de plus, avoir la voix forte & rauque, en respirant un air qui est ordinairement impur & mal-sain. Les vents du nord ne le corrigent guere, parce qu'ils y séjournent peu : & ceux qui y soufflent habituellement sont très-humides ; car telle est la nature des vents occidentaux. La température des villes qui y sont exposées, est très-analogue à celle de l'automne, par rapport aux alternatives du chaud & du froid qui se font sentir dans le même jour ; de maniere que le soir on y éprouve une température bien différente de celle du matin. Voilà ce que j'avois à observer sur la nature des vents salubres, & de ceux qui ne le sont point.

### CHAPITRE III.

#### *Des Eaux.*

XXVII. JE vais maintenant ajouter tout ce qui reste à dire sur les eaux [ ne les ayant jusqu'ici considérées que relativement à leur exposition ]. Je ferai connoître leurs qualités plus ou moins salubres, ainsi que les maux ou les biens qui doivent résulter de leur usage, qui a une très-grande influence sur la santé des hommes.

I

D

XXVIII. Ὅσα μὲν οὖν ἐσὶ ἐλώδεια, καὶ σίασιμα, καὶ λιμναῖα, ταῦτα ἀναγκαίη τοῦ μὲν θέρους εἶναι θερμὰ καὶ παχέα, καὶ ὀσμὴν ἔχοντα, ἅτε οὐκ ἀπόρρυτα εἶναι· ἀλλὰ τοῦ τε ὀμβρίου ὑδατος ἐπιτρεφομένου αἰεὶ νέου, τοῦ τε ἡλίου καίουτος, ἀναγκαίη ἀχρόα τε εἶναι καὶ πονηρὰ καὶ χολώδεια· τοῦ δὲ χειμῶνος παγετώδεια τε καὶ ψυχρὰ καὶ τεθολωμένα, ὑπὸ τε χιόνος καὶ παγετῶν, ὥστε φλεγμῶδες ἔσθαι καὶ βραχυδέσθαι.

XXIX. Τοῖσι δὲ πίνουσι σπλήνας μὲν αἰεὶ μεγάλους εἶναι, καὶ μεμυμένους, καὶ τὰς γαστέρας σκληρὰς τε καὶ λεπτὰς καὶ θερμὰς· τοὺς δὲ ὤμους καὶ τὰς κνήδας καὶ τὸ πρῶτον καταλελεπίσθαι. ἐς γὰρ τὸν σπλήνα αἱ σάρκες ξυλήκονται· διότι ἰσχυροὶ εἰσι. ἐδωδούς τε εἶναι τοὺς τοιουτέους καὶ διψηροὺς, τὰς τε κοιλίας ξηροτάτας καὶ τὰς ἄνω καὶ τὰς κάτω ἔχειν, ὥστε τῶν φαρμάκων ἰσχυροτέρων δέεσθαι. τοῦτο μὲν τὸ νόσημα αὐτέοισι ξύντροφόν ἐστί καὶ θέρους καὶ χειμῶνος.

XXVIII. Les eaux de marais, d'étang, & toutes les eaux dormantes en général, font nécessairement chaudes en été, épaisses & d'une mauvaise odeur, par cela même qu'elles ne sont point courantes. Alimentées sans cesse par de nouvelles pluies, & brûlées par l'ardeur du soleil, elles doivent être louches, mal-faines & propres à augmenter la bile. En hiver, au contraire, les neiges & les gelées les rendent froides & troubles, de manière qu'elles augmentent beaucoup la pituite, & qu'elles deviennent très-propres à causer des enrouemens.

XXIX. Ceux qui en font usage ont toujours la rate très-volumineuse & dure, le ventre dur, émacié, chaud; les épaules, les clavicules & la face fort décharnées. Cet amaigrissement tient à l'état même de la rate, dont le volume n'augmente qu'aux dépens de leurs chairs. Ils mangent beaucoup, & sont toujours altérés. Ils ont le ventre supérieur & inférieur fort secs, au point qu'il leur faut des médecines plus fortes pour les purger. Cette maladie leur est familière en été aussi bien qu'en hiver.

XXX. Πρὸς δὲ τούτοις οἱ ὑδρωπες καὶ πλεῖστοι γίνονται καὶ θανατωδέστατοι· τοῦ γὰρ θέρους δυσεντερίαί τε πολλαὶ ἐμπίπτουσι καὶ διάρροιαί, καὶ πυρετοὶ τεταρταῖοι πολυχρόνιοι· ταῦτα δὲ τὰ νοσεύματα μηχανθέντα τὰς τοιαύτας φύσεως ἐς ὑδρωπας κατίσθησι καὶ ἀποκλείνει. ταῦτα μὲν αὐτέοις τοῦ θέρους γίνονται.

XXXI. Τοῦ δὲ χειμῶνος, τοῖσι νεωτέροισι μὲν περιπλευμονίαι τε καὶ μανιώδεα νοσεύματα. τοῖσι δὲ πρεσβυτέροισι καῦσοι διὰ τὴν τῆς κοιλίης σκληρότητα.

XXXII. Τῆσι δὲ γυναῖξι οἰδήματα ἐγγίνονται καὶ φλέγμα λευκόν· καὶ ἐν γαστρὶ ἴσχουσι μόλις, καὶ τίκτουσι χαλεπῶς· μεγάλα τε τὰ ἔμβρυα καὶ οἰδέοντα, ἔπειτα ἐν τῆσι τροφῆσι φθινώδεά τε καὶ πονηρὰ γίνονται· ἢ τε κάθαρσις τῆσι γυναῖξι οὐκ ἐπιγίνεται χρηστὴ μετὰ τὸν τόκον.

XXXIII. Τοῖσι δὲ παιδίοισι κῆλαι ἐπιγίνονται μάλιστα, καὶ τοῖσι ἀνδράσι κισσοί

XXX. Ils sont, de plus, sujets à des hydropisies aussi fréquentes que mortelles : car il y règne en été beaucoup de dyffenteries, de diarrhées, & de fièvres quartes très-longues ; or toutes ces maladies, lorsqu'elles traînent en longueur, finissent par jeter les sujets ainsi constitués dans des hydropisies mortelles. Telles sont les maladies qui les affligent pendant l'été.

XXXI. Quant à celles de l'hiver, les jeunes gens sont, dans cette saison, sujets aux péripneumonies, aux affections maniaques ; & les plus âgés, aux fièvres ardentes, à cause de la dureté du ventre.

XXXII. Les femmes sont sujettes aux œdèmes & aux leucophlegmaties. Elles conçoivent & elles accouchent difficilement. Les enfans qu'elles mettent au monde, sont d'abord gros & boursoufflés ; mais ils maigrissent & deviennent chétifs pendant qu'on les élève. Les évacuations qui suivent leurs couches, ne se font point d'une manière avantageuse.

XXXIII. Les hernies sont les maladies les plus familières à l'enfance. A l'âge viril, on est

καὶ ἔλκεα ἐν τῆσι κνήμησι· ὥστε τὰς τοιαύτας φύσις οὐκ οἶόν τε μακροβίους εἶναι, ἀλλὰ προγηράσκειν τοῦ χρόνου τοῦ ἰκνευμένου.

ΧΧΧΙV. Ἐτι δὲ αἱ γυναῖκες δοκέουσι ἔχειν ἐν γαστρὶ, καὶ ὁκόταν ὁ τόκος ἦ, ἀφανίζεται τὸ πλήρωμα τῆς γαστρός· τοῦτο δὲ γίνεται, ὁκόταν ὑδρωπιήσωσι αἱ ὑστέραι. τὰ μὲν τοιαῦτα ὕδατα νομίζω μοχθηρὰ εἶναι πρὸς ἅπαν χρῆμα.

ΧΧΧV. Δεύτερα δὲ, ὅσων εἶεν αἱ πηγαὶ ἐκ πετρεῶν· σκληρὰ γὰρ ἀναγκαίη εἶναι. ἢ ἐκ γῆς, ὅκου θερμὰ ὕδατά ἐσσι, ἢ σίδηρος γίνεται, ἢ χαλκός, ἢ ἄργυρος, ἢ χρυσός, ἢ θεῖον, ἢ στυπτηρίη, ἢ ἄσφαλτον, ἢ νίτρον· ταῦτα γὰρ πάντα ὑπὸ βίης γίνονται τοῦ θερμοῦ. οὐ τοίνυν ἐκ τοιαύτης γῆς ὕδατα ἀγαθὰ γίνεται, ἀλλὰ σκληρὰ τε καὶ καυσώδεα, διουρέσθαι [τε] χαλεπὰ, καὶ πρὸς τὴν διαχώρησιν ἐναντία [ἀναγκαίη] εἶναι.

ΧΧΧVΙ. Ἄριστα δὲ, ὅποσα ἐκ μετεώρων χωρίων ῥέει, καὶ λόφων γεωρῶν· αὐτὰ τε γὰρ

fu jet aux varices & aux ulceres des jambes; en forte qu'il est impossible que des hommes de cette nature jouissent d'une longue vie : aussi vieillissent-ils avant le terme prescrit par la nature.

XXXIV. Il arrive encore que les femmes se croient enceintes, & que, lorsqu'elles sont parvenues au terme, le volume du ventre disparaît : c'est que cette prétendue grossesse n'est qu'une hydropisie de la matrice. Ainsi, je regarde ces fortes d'eaux comme mauvaises à tous égards.

XXXV. Les plus mauvaises après celles-là, sont celles qui sortent des rochers; parce qu'elles sont nécessairement dures. Il en est de même de celles qui coulent des terres qui recellent des eaux thermales, des mines de fer, de cuivre, d'argent, d'or, de soufre, d'alun, de bitume, ou de nitre. Comme c'est la force de la chaleur qui produit toutes ces matieres, les eaux qui sortent d'une pareille terre, ne peuvent être que mauvaises, dures & échauffantes; elles passent difficilement par les urines, & resserrent le ventre.

XXXVI. Les meilleures eaux sont celles qui coulent des lieux élevés & des collines de terre.



ἔστι γλυκεία καὶ λευκά, καὶ τὸν οἶνον φέρειν ὀλίγον οἶά τε ἔστι· τοῦ δὲ χειμῶνος θερμά γίγνεται, τοῦ δὲ θέρους ψυχρά· οὕτω γὰρ ἂν εἴη ἐκ βαθυτάτων πηγέων. μάλιστα δὲ ἐπαινέειν, ὧν τὰ ρεύματα πρὸς τὰς ἀνατολάς τοῦ ἡλίου ἐρρώγασι, καὶ μᾶλλον πρὸς τὰς θερινάς· ἀναγκαίη γὰρ λαμπρότερα εἶναι καὶ εὐώδεα καὶ κοῦφα.

**XXXVII.** Ὅσα δὲ ἔστι ἀλυκά καὶ ἀτέραμνα καὶ σκληρά, ταῦτα μὲν πάνηα πίνειν οὐκ ἀγαθὰ, εἰσὶ δὲ ἔναι φύσεις καὶ νοσεύματα, ἐς ἃ ἐπιτήδεά ἐστι τὰ τοιαῦτα ὕδατα πινεύμενα, περὶ ὧν φράσω αὐτίκα. ἔχει δὲ καὶ περὶ τούτων ὡδε.

**XXXVIII.** Ὅσων μὲν αἱ πηγαὶ πρὸς τὰς ἀνατολάς ἔχουσι, ταῦτα μὲν ἀρίστα αὐτὰ εἰσὶν ἑαυτέων ἔστι. δεύτερα δὲ τῶν, τὰ μεταξὺ τῶν θερινῶν ἀνατολέων ἔστι τοῦ ἡλίου καὶ δυσίων, καὶ μᾶλλον τὰ πρὸς τὰς ἀνατολάς. τρίτα δὲ, τὰ μεταξὺ τῶν δυσμέων τῶν θερινῶν καὶ τῶν χειμερινῶν. φαυλότατα δὲ

Elles

Elles sont agréables au goût, claires; il ne faut qu'une très-petite quantité de vin pour les altérer. De plus elles sont chaudes en hiver, & fraîches en été; ce qui prouve la profondeur considérable de leurs sources. Mais il faut sur-tout recommander celles qui coulent du côté du levant, & particulièrement, du levant d'été; parce qu'elles sont nécessairement plus limpides, dépouillées de toute odeur, & légères.

XXXVII. Toute eau salée, crue & dure est en général mauvaise à boire; il y a cependant certains tempéramens & certaines maladies, auxquels l'usage de pareilles eaux pourroit convenir, & dont je parlerai plus bas. Au reste, il faut juger de ces eaux d'après leur exposition, laquelle les rend plus ou moins mauvaises.

XXXVIII. Les meilleures sont celles dont les sources regardent le levant [d'équinoxe]: viennent ensuite les eaux qui coulent entre le levant & le couchant d'été; mais sur-tout, celles qui sont plus vers le levant. Les eaux qui coulent entre le couchant d'été & celui d'hiver, sont d'une qualité inférieure. Les pires de toutes sont celles

I

E

## 34 ΠΕΡΙ ΑΕΡΩΝ, ΥΔΑΤΩΝ, ΤΟΠΩΝ.

τὰ πρὸς τὸν νότον, καὶ τὰ μεταξὺ χειμερινῆς ἀνατολῆς καὶ δύσιος· καὶ ταῦτα τοῖσι μὲν νοτίοισι, πάνυ πονηρά, τοῖσι δὲ βορρῆοισι, ἀμείνω.

XXXIX. Τουτέοισι δὲ πρέπει ὥδε χρεῖσθαι. ὅς τις μὲν ὑγιαίνει τε καὶ ἔρρωται, μηδὲν διακρίνειν, ἀλλὰ πίνειν αἰεὶ τὸ παρὸν· ὅς τις δὲ νούσου εἴνεκα βούλεται τὸ ἐπιτηδεώτατον πίνειν, ὥδε ἂν ποιεῖων μάλιστα τυγχάνοι τῆς ὑγιείης.

XL. Ὅσων μὲν αἱ κοιλίαι σκληραὶ εἰσι, καὶ ξυκαίειν ἀγαθαί, τουτέοισι μὲν τὰ γλυκύτετα συμφέρει καὶ κουφότετα καὶ λαμπρότατα. Ὅσων δὲ μαλθακαὶ αἱ νηδύες καὶ ὑγραὶ εἰσι καὶ φλεγματώδεις, τουτέοισι δὲ τὰ σκληρότατα καὶ ἀτεραμνότατα καὶ τὰ ὑπαλυκά· οὕτω γὰρ ἂν ξηραίνοιτο μάλιστα.

XLI. Ὅσα γὰρ ὕδατά ἐστι ἔψιν ἀριστα, καὶ τακρώτατα, ταῦτα καὶ τὴν κοιλίην διαλύειν εἰκὸς μάλιστα, καὶ διατήκειν.

qui coulent vers le midi , de même que celles qui coulent entre le levant & le couchant d'hiver : elles sont sur-tout très-mauvaises durant les vents du midi , & ne se corrigent un peu que par les vents septentrionaux.

XXXIX. Pour ce qui concerne l'usage de ces eaux , je pense qu'un homme bien-portant & vigoureux doit boire sans distinction celle qui sera à sa portée ; mais si quelque indisposition l'oblige à chercher l'eau la plus convenable à son état , les préceptes suivans lui feront d'un grand avantage pour recouvrer la santé.

XL. Tous ceux dont le ventre est dur , brûlant , & sujet à se constiper , se trouvent bien de l'usage des eaux les plus douces , les plus légères , & les plus limpides. Au contraire , les eaux très-dures , très-cruës & faumâtres , conviennent mieux à ceux qui ont le ventre mou , humide , & plein de pituite , par la raison même qu'elles sont très-propres à consumer les humeurs.

XLI. En effet toutes les eaux qui cuisent très-facilement & qui sont fort molles , doivent aussi naturellement lâcher & humecter le ventre ; au

## 36 ΠΕΡΙ ΑΕΡΩΝ, ΥΔΑΤΩΝ, ΤΟΠΩΝ.

ὅποσα δὲ ἐσὶ ἀτέραμνα καὶ σκληρά, καὶ ἥκιστα ἐψέιν ἀγαθὰ, ταῦτα δὲ ξυνίστησι μᾶλλον τὰς κοιλίας καὶ ξηραίνει.

XLII. Ἀλλὰ γὰρ ψευσάμενοί εἰσι οἱ ἄνθρωποι τῶν ἀλμυρῶν ὑδάτων περὶ διὰπειρίην, καὶ ὅτι νομίζεται διαχώρητικά· τὰ δὲ ἐναντιώτατά ἐσὶ πρὸς τὴν διαχώρησιν. ἀτέρα γὰρ καὶ ἀνέφανα, ὥστε καὶ τὴν κοιλίην ὑπ' αὐτέων σλύφουσθαι μᾶλλον ἢ τήκεσθαι. καὶ περιμὲν των πηγαίων ὑδάτων ὧδε ἔχει.

XLIII. Περὶ δὲ τῶν ὄμβριων, καὶ ὅποσα ἀπὸ χιόνος, φράσω ὅπως ἔχει. τὰ μὲν οὖν ὄμβρια κουφότατα καὶ γλυκύτατά ἐσὶ καὶ λεπτότατα καὶ λαμπρότατα. τὴν τε γὰρ ἀρχὴν ὁ ἥλιος ἀνάγει καὶ ἀναρπάζει τοῦ ὕδατος τό τε λεπτότατον καὶ κουφότατον. δῆλον δὲ οἱ ἄλλες ποιοῦσι· τὸ μὲν γὰρ ἀλμυρὸν λείπεται αὐτέου ὑπὸ πάχους καὶ βάρους, καὶ γίγνεται ἄλλες, τὸ δὲ λεπτότατον ὁ ἥλιος ἀναρπάζει ὑπὸ κουφότητος.

lieu que les eaux crues , dures , & difficiles à cuire le resserrent & le dessechent.

XLII. C'est sans-doute au défaut d'expérience qu'il faut attribuer l'erreur de ceux qui regardent les eaux salées comme laxatives , quoiqu'elles soient d'une nature bien opposée. Naturellement crues & difficiles à cuire , elles resserrent plutôt qu'elles ne lâchent le ventre. Voilà pour ce qui concerne les eaux de source.

XLIII. Quant à celles de pluie & de neige , les premières sont les plus légères , les plus douces , les plus subtiles , & les plus limpides de toutes les eaux. C'est qu'en premier lieu , le soleil attire & enlève les parties les plus subtiles & les plus légères de tous les fluides. Ce qui se passe dans la formation du sel en est la preuve. Cette substance n'est que le résidu d'une eau salée ; elle n'est restée au fond de cette dernière , que parce qu'elle étoit trop grossière & trop pesante pour être évaporée avec les parties les plus subtiles de l'eau , que le soleil avoit enlevées à cause de leur légèreté.

XLIV. Ἀνάγει δὲ τὸ τοιοῦτο οὐκ ἀπὸ τῶν ὑδάτων μόνον τῶν λιμναίων, ἀλλὰ καὶ ἀπὸ τῆς θαλάσσης, καὶ ἐξ ἀπάντων, ἐν ὁκόσοισι ὑγρὸν τί ἐστὶ· ἐνεσθὶ δὲ ἐν παντὶ χρήματι. καὶ ἐξ αὐτέων τῶν ἀνθρώπων ἄγει τὸ λεπτότατον τῆς ἰκμάδος καὶ κουφότατον.

XLV. Τεκμήριον δὲ μέγιστον, ὅταν ἄνθρωπος ἐν ἡλίῳ βαδίζῃ ἢ κατίζῃ ἱμάτιον ἔχων, ὁκόσα μὲν τοῦ χρωτὸς ὁ ἥλιος ἐπορᾷ, οὐκ ἰδρῶν ἄν· ὁ γὰρ ἥλιος ἀναρπάζει τὸ προφαινόμενον τοῦ ἰδρωτός. ὁκόσα δὲ ὑπὸ τοῦ ἱματίου ἐσκέπασται, ἢ ὑπ' ἄλλου του, ἰδροῖ· ἐξάγεται μὲν γὰρ ὑπὸ τοῦ ἡλίου καὶ βιάζεται, σώζεται δὲ ὑπὸ τῆς σκέπης, ὥστε μὴ ἀφανίζεσθαι ὑπὸ τοῦ ἡλίου. ὁκόταν δὲ ἐς σκίην ἀπίκηται, ἅπαν τὸ σῶμα ὁμοίως διιεῖ· οὐ γὰρ ἔτι ὁ ἥλιος ἐπιλάμπει.

XLVI. Διὰ ταῦτα δὲ καὶ σήπεται τῶν ὑδάτων τάχιστα ταῦτα· καὶ ὁδμὴν ἴσχει πο-

XLIV. Et ce n'est pas seulement dans les eaux d'étang & de mer que le soleil opere cette évaporation : il agit de même sur tous les corps de la nature où il existe quelque humidité ; & il en existe par-tout. Il attire du corps même de l'homme ce qu'il y a de plus subtil & de plus léger dans ses humeurs.

XLV. Ce qui le prouve de la manière la plus évidente, c'est que toutes les fois qu'un homme habillé marche ou est assis au soleil, ce ne sont pas ordinairement les parties du corps nues & exposées immédiatement à l'ardeur de ses rayons, qui suent. Ce sont plutôt les parties couvertes par les habits ou par quelqu'autre chose, qui s'humectent par la sueur ; & quoique le soleil la force de couler, les habits empêchent cependant qu'il ne la dissipe de même. Mais si ce même homme vient à se mettre à l'ombre, toutes les parties du corps sont également humectées par la sueur ; parce qu'elles sont toutes également à l'abri de l'action du soleil.

XLVI. Cependant, c'est à cause même de son origine, que l'eau de pluie est de toutes les eaux



νηρὴν τὸ ὄμβριον, ὅτι ἀπὸ πωλείστων ξυνήκλαι  
καὶ ξυμμέμικλαι, ὥστε σήπτεσθαι τάχιστα.

XLVII. Ἐτι δὲ πρὸς τούτοις, ἐπειδὴν  
ἀρπασθῆ καὶ μετεωρισθῆ περιφερόμενον καὶ  
καταμεμιγμένον εἰς τὸν ἠέρα, τὸ μὲν θολερὸν  
αὐτέου καὶ νυκτοειδὲς ἐκκρίνεται καὶ ἐξίστα-  
ται, καὶ γίγνεται ἠὴρ καὶ ὀμίχλη· τὸ δὲ  
λεπτότατον καὶ κουφότατον αὐτέου λείπε-  
ται, καὶ γλυκαίνεται ὑπὸ τοῦ ἡλίου καιόμε-  
νόν τε καὶ ἐψόμενον. γίγνεται δὲ καὶ τᾶλλα  
πάντα τὰ ἐψόμενα αἰεὶ γλυκέα.

XLVIII. Ἐως μὲν οὖν διεσκεδασμένον ἢ  
καὶ μήπω ξυνεσλήκη, φέρεται μετέωρον. ὁκό-  
ταν δέ κου ἀθροισθῆ καὶ ξυστραφῆ εἰς τὸ αὐτὸ  
ὑπὸ ἀνέμων ἀλλήλοισι ἐναντιωθέντων ἐξαι-  
φνης, τότε καταρρήγνυται ἢ ἂν τύχη πωλεί-  
στον ξυστραφέν· τότε γὰρ ἰοικὸς τοῦτο μᾶλλον  
γίγνεσθαι, ὁκόταν ἰέφρα, ὑπὸ ἀνέμου σιά-  
σιν μὴ ἔχοντος ὠρμημένα ἐόντα καὶ χωρέοντα,  
celle

celle qui se corrompt le plus promptement, & qui acquiert une mauvaise odeur : car elle n'est qu'un amas de plusieurs especes de vapeurs mêlées ensemble; ce qui favorise & accélère sa putréfaction.

XLVII. Les bonnes qualités de l'eau de pluie viennent, en second lieu, de ce que [ indépendamment de la première évaporation dont je viens de parler ] l'eau, une fois attirée & élevée par le soleil, se mêle & se porte de tous côtés avec l'air. Alors sa partie la plus trouble & la plus opaque se sépare & forme les brumes & les brouillards; tandis que le reste, plus subtil & plus léger, est cuit par le soleil, & devient doux; ce qui arrive de même à toutes les autres substances, lorsqu'elles sont cuites.

XLVIII. Cependant, tant que cette partie est dispersée, sans avoir encore acquis aucune consistance, elle continue à se porter vers les régions supérieures de l'air. Mais si des vents d'une direction opposée viennent soudain à la rassembler quelque part, alors cet amas creve du côté où il se trouve le plus condensé. Cela doit sur-tout avoir lieu toutes les fois que des nuages chassés

I

F

ἑξαίφνης ἀνικρόφη πνεῦμα ἐναντίον καὶ ἕτερα  
 νέφια. ἐνταῦθα μὲν πρῶτον αὐτέου ξυστρέ-  
 φεται, τὰ δὲ ὅπιτθεν ἐπιφέρεται (τε) καὶ οὐ-  
 τω παχύνεται καὶ μελαίνεται, καὶ ξυστρέ-  
 φεται ἐς ταῦτό, καὶ ὑπὸ βάρους καταρρή-  
 γνυται, καὶ ὄμβροι γίνονται. ταῦτα μὲν  
 ἐστὶ ἀρίστα κατὰ τὸ εἶκος· δέεται δὲ ἀπέψε-  
 σθαι καὶ ἀποσήπτεσθαι, εἰ δὲ μὴ, ὀδμήν  
 ἴσχει πονηρὴν, καὶ βράγχος καὶ βαρυφωνίη  
 τοῖσι πίνουσι προσίσταται.

**XLIX.** Τὰ δὲ ἀπὸ χιονος καὶ κρυστάλλων  
 πονηρὰ πάντα· ὁκόταν γὰρ ἀπαξ πα-  
 γῆ, οὐκ ἔτι ἐς τὴν ἀρχαίην φύσιν κατίστα-  
 ται, ἀλλὰ τὸ μὲν αὐτέου λαμπρὸν καὶ κοῦ-  
 φον καὶ γλυκὺ ἐκκρίνεται καὶ ἀφανίζεται, τὸ  
 δὲ θολωδέστατον καὶ σταθμωδέστατον λεί-  
 πεται.

**L.** Γνοίης δ' ἂν ᾧδε. εἰ γὰρ βούλῃς, ὅταν  
 ἢ χειμῶν, ἐς ἀγγήιον μέτρῳ ἐγχέας ὕδωρ,  
 θεῖναι ἐς τὴν αἰθήρην, ἵνα πῆξεται μάλιστα,

par un vent impétueux , font tout-à-coup repouffés par d'autres nuages chaffés par un autre vent qui souffle en fens contraire. Il arrive alors, qu'en s'accumulant les uns fur les autres , à mesure que de nouveaux nuages font pouffés vers le même point , ils augmentent de volume , deviennent plus opaques , se compriment , crevent enfin par leur propre poids & tombent en pluie. Voilà pourquoi l'eau pluviale doit naturellement être la meilleure : elle a néanmoins besoin d'être bouillie & filtrée ; autrement, elle acquiert une mauvaife odeur , & rend la voix rauque & forte à ceux qui en font usage.

XLIX. Pour ce qui est des eaux de neige & de glace , elles font en général toutes mauvaifes : c'est que l'eau , une fois glacée , ne recouvre plus sa premiere qualité ; parce que la congélation lui enleve sa partie limpide , légère & douce , & ne lui laisse que la partie la plus trouble & la plus pesante.

L. Vous pouvez vous en convaincre par l'expérience suivante. Remplissez , pendant l'hiver , un vaisseau d'une quantité donnée d'eau , & ex-

ἔπειτα τῇ ὑπεραίῃ ἐσενεγκῶν ἐς ἀλέην, ὅκου χαλάσει μάλιστα ὁ παγετός, ὁκόταν δὲ λυθῆ, ἀναμετρεῖν τὸ ὕδωρ, εὐρήσεις ἔλασσον συχνῶ. τοῦτο τεκμήριον, ὅτι ὑπὸ τῆς πῆξις ἀφανίζεται καὶ ἀναξηραίνεται τὸ κουφότατον καὶ λεπτότατον, οὐ τὸ βαρύτερον καὶ παχύτατον· οὐ γὰρ ἂν δύναίτο. ταύτη οὖν νομίζω πονηρότατα ταῦτα τὰ ὕδατα εἶναι τὰ ἀπὸ χιόνος καὶ κρυστάλλου, καὶ τὰ τουτέοισι ἐπόμενα, πρὸς ἅπαντα χρήματα. περὶ μὲν οὖν ὀμβρίων ὑδάτων καὶ τῶν ἀπὸ χιόνος καὶ κρυστάλλων οὕτως ἔχει.

LI. Λιθιῶσι δὲ μάλιστα ἄνθρωποι, καὶ ὑπὸ νεφριτίδων καὶ στραγγουρίης ἀλίσκονται, καὶ ἰσχιάδων, καὶ κηλῆται γίνονται, ὅκου ὕδατα πίνουσι παντοδαπώτατα καὶ ἀπὸ ποταμῶν μεγάλων, ἐς οὓς ποταμοὶ ἕτεροι ἐμβάλλουσι, καὶ ἀπὸ λίμνης, ἐς ἣν ρεύματα πολλὰ καὶ παντοδαπὰ ἀπικνεῦνται· καὶ ὁκόσοι ὕδασι ἐπακτοῖσι χρέονται διὰ μακροῦ ἀγομένοισι, καὶ μὴ ἐκ βραχέος.

posez-le ensuite au ferein dans un endroit assez froid pour que la congélation s'opere complètement : transportez ce même vaisseau le lendemain dans un endroit chaud , & mesurez l'eau après qu'elle aura été complètement dégelée ; vous la trouverez beaucoup diminuée. Cette expérience prouve que la congélation , en l'évaporant , lui a enlevé , non pas ce qu'elle contenoit de plus pesant & de plus grossier (ce qui étoit impossible), mais sa partie la plus légère & la plus subtile. C'est à cause de cela que je regarde ces eaux, & toutes celles qui leur sont analogues, comme très-mauvaises à tous égards. Voilà ce qu'on observe dans les eaux de pluie , de neige , & de glace.

L.I. Quant aux eaux des grands fleuves dans lesquels d'autres fleuves se déchargent , à celles des lacs qui reçoivent quantité de ruisseaux de toute espece , ainsi qu'à celles qui sont conduites de loin ; l'usage de toutes ces eaux produit principalement la pierre, les affections néphrétiques, la strangurie, la sciatique, & les hernies.

LII. Οὐ γὰρ οἶόν τε ἕτερον ἐτέρῳ εἰκέναι ὕδωρ, ἀλλὰ τὰ μὲν γλυκέα εἶναι, τὰ δὲ ἀλυκά τε καὶ στυπτηριώδεα, τὰ δὲ ἀπὸ θερμῶν ῥέειν. ἑυμμισγόμενα δὲ ταῦτα ἐς ταῦτὸ ἀλλήλοισι σπασιάζει, καὶ κρατεῖ αἰεὶ τὸ ἰσχυρότατον. ἰσχύει δὲ οὐκ αἰεὶ τῷτὸ, ἀλλ' ἄλλοτε ἄλλο κατὰ τὰ πνεύματα· τῷ μὲν γὰρ βορέης τὴν ἰσχύν παρέχεται, τῷ δὲ ὁ νότος· καὶ τῶν λοιπῶν περὶ αὐτὸς λόγος. ὑπίσπασθαι οὖν τοῖσι τοιοῦτέοισι ἀναγκαίη ἐν τοῖσι ἀγγητοῖσι ἰλὺν καὶ ψάμμον· καὶ ἀπὸ τούτων πινευμένων τὰ νοσήματα γίνεσθαι τὰ προειρημένα. ὅτι δὲ οὐκ ἅπασι, ἐξῆς φράσω.

LIII. Ὁκόσων μὲν ἢ τε κοιλίη εὐροός τε καὶ ὑγιής ἐστι, καὶ ἡ κύστις μὴ πυρετώδης, μηδὲ ὁ στόμαχος τῆς κύστιος ἑυπίμπραται λίην, οὗτοι μὲν διουρεῦσι ῥηϊδίως,

LII. C'est qu'il est impossible que des eaux si mêlées, soient toutes de la même nature. Les unes étant douces, les autres salées, quelques-unes impregnées d'alun, d'autres venant de sources chaudes, elles se font une guerre continuelle, jusqu'à ce que la plus forte l'emporte sur les autres. Et c'est tantôt l'une, tantôt l'autre qui est la plus forte, selon les différens vents qui dominant. Il y a, par exemple, des eaux dont les qualités se dévelopent & se renforcent par le vent du nord; d'autres, dont ces qualités ne deviennent sensibles que par celui du midi. Il en est de même des autres vents. Ainsi, il faut de toute nécessité que de pareilles eaux déposent au fond des vaisseaux qui les renferment un sédiment de sable & de limon, qui occasionne les maladies que je viens de nommer. Si ces effets ne se manifestent pas chez tous les hommes indistinctement, en voici la raison.

LIII. Tous ceux qui ont le ventre libre & sain, & dont la vessie n'est pas trop ardente, ni son col trop enflammé, urinent facilement, sans qu'il s'y forme des concrétions. Ceux au contraire, qui



## 48 ΠΕΡΙ ΑΕΡΩΝ, ΥΔΑΤΩΝ, ΤΟΠΩΝ.

καὶ ἐν τῇ κύσῃ οὐδὲν ξυστρέφεται. ὁκόσων δὲ  
 ἂν ἡ κοιλίη πυρετώδης ἦ, ἀναγκαίη καὶ τὴν  
 κύσιν τῷτὸ πάσχειν· ὁκόταν γὰρ θερμανθῇ  
 μᾶλλον τῆς φύσιος, ἐφλέγμηνε αὐτέης ὁ σλό-  
 μαχος· ὁκόταν δὲ ταῦτα πάθῃ, τὸ οὔρον  
 οὐκ ἀπιεῖ, ἀλλ' ἐν ἐαυτέῳ ξυνέχει καὶ ξυγ-  
 καίει. καὶ τὸ μὲν λεπτότατον αὐτέου ἀπο-  
 κρίνεται, καὶ τὸ καθαρώτατον διιεῖ καὶ ἐξου-  
 ρέεται· τὸ δὲ παχύτατον καὶ θολωδέστατον  
 ξυστρέφεται καὶ ξυμπήγνυται, τὸ μὲν πρῶ-  
 τον μικρὸν, ἔπειτα μέζον γίγνεται. κυλιν-  
 δεύμενον γὰρ ὑπὸ τοῦ οὔρου, ὅτι ἂν ξυνίστη-  
 ται παχὺ, ξυναρμόζει πρὸς ἐαυτὸ, καὶ οὕ-  
 τως αὐξεταιίτε καὶ παροῦται.

LIV. Καὶ ὁκόταν οὔρη, πρὸς τὸν σλόμα-  
 χον τῆς κύσῃος προσπίπτει, ὑπὸ τοῦ οὔρου  
 βιαζόμενον, καὶ κωλύει οὔρειν, καὶ ὀδύνην  
 παρέχει ἰσχυρὴν, ὥστε τὰ αἰδοῖα τρίβουσι  
 καὶ ἔλκουσι τὰ παιδία τὰ λιθιῶντα· δοκέει  
 γὰρ αὐτέοισι τὸ αἴτιον ἐνταῦθα εἶναι τῆς  
 [οὔκ] οὔρησιος.

LV. Τεκμήριον δὲ ὅτι οὕτως ἔχει, τὸ γὰρ  
 οὔρον λαμπρότατον οὔρευσι οἱ λιθιῶντες.

ont

ont le ventre ardent, doivent nécessairement avoir la vessie affectée de même. Et quand celle-ci est une fois échauffée d'une ardeur plus que naturelle, son col s'enflamme, retient, brûle, cuit l'urine, & n'en laisse sortir que la partie la plus ténue & la plus pure. La plus épaisse & la plus trouble s'y accumule, & forme des concrétions, d'abord peu volumineuses, mais qui grossissent de plus en plus dans la suite; car à mesure qu'elles y sont ballotées par l'urine, elles attirent tout ce qu'elles rencontrent de matières épaisses, se les attachent, & se durcissent en augmentant ainsi de volume.

LIV. La pierre, une fois formée, est forcée de se précipiter vers le col de la vessie toutes les fois qu'on veut uriner, en ferme le passage, & cause des douleurs très-vives: c'est ce qui oblige les enfans calculeux à frotter & à tirailler le bout de la verge, s'imaginant que dans cette partie réside la cause qui les empêche d'uriner.

LV. Une preuve que c'est la partie la plus épaisse & la plus trouble de l'urine qui reste au

I

G

50 ΠΕΡΙ ΑΕΡΩΝ, ΥΔΑΤΩΝ, ΤΟΠΩΝ.

ὅτι τὸ παχύτατον καὶ θολωδέστατον αὐ-  
τέου μένει καὶ ξυστρέφεται. καὶ τὰ μὲν πλεῖ-  
στα οὕτω λιθιά.

LVI. Γίγνεται δὲ πραισι καὶ ἀπὸ τοῦ  
γάλακτος, ἢν μὴ ὑγιερὸν ἦ, ἀλλὰ θερμόν  
τε λίην καὶ χολώδες· τὴν γὰρ κοιλίην δια-  
θερμαίνει καὶ τὴν κύστιν, ὥστε τὸ οὔρον ξυ-  
καίόμενον ταῦτα πάσχειν. καὶ φημι ἄμεινον  
εἶναι τοῖσι παιδίοισι τὸν οἶνον ὡς ὑδαρέστα-  
τον διδόναι· ἥσσον γὰρ τὰς φλέβας ξυγκαίει  
καὶ ξυναυαίνει.

LVII. Τοῖσι δὲ θήλεσι λίθοι οὐ γίγνον-  
ται ὁμοίως· ὁ γὰρ οὔρητῆρ βραχύς ἐστὶ ὁ τῆς  
κύστιος καὶ εὐρύς, ὥστε βιάζεσθαι τὸ οὔρον  
ῥηϊδίως. οὔτε γὰρ τῇ χειρὶ τρίβει τὸ αἰδοῖον,  
ὥσπερ τὸ ἔρσεν, οὔτε ἀπλεται τοῦ οὔρητῆ-  
ρος· ἐς γὰρ τὰ αἰδοῖα ξυγέτρηνται (οἱ δὲ  
ἄνδρες οὐκ εὐθὺ τέτρηνται· καὶ διότι οἱ οὔρη-  
τῆρες οὐκ εὐρέες), καὶ πίνουσι πλεῖον ἢ οἱ  
παιῖδες. περὶ μὲν οὖν τουτέων ὧδε ἔχει, ἢ  
ὅτι τουτέων ἐγγύτατα.

## DES AIRS, DES EAUX ET DES LIEUX. 51

fond de la vessie, & qui forme les concrétions calculeuses, c'est que l'urine que rendent ceux qui ont la pierre, est extrêmement claire. Voilà de quelle manière se forme, pour l'ordinaire, cette maladie.

LVI. Chez les enfans, elle peut encore avoir pour cause un lait mal-fain, échauffé & bilieux. L'ardeur de ce lait se communique au ventre & à la vessie, enforte que l'urine brûlée donne lieu à la formation du calcul. Aussi pense-je qu'il est plus avantageux de donner bien trempé le vin aux enfans : mêlé avec une grande quantité d'eau, il brûle & dessèche moins les veines.

LVII. Cependant les filles ne sont pas autant sujettes que les garçons à la pierre. C'est que les femmes ont le canal de l'urètre plus court & plus large, de manière que l'urine jaillit avec plus de facilité. Aussi n'observe-t-on pas chez elles les signes extérieurs de la pierre ; je veux dire qu'elles ne touchent, ni ne frottent le bout de l'urètre comme les garçons. D'ailleurs, chez elles ce canal s'ouvre dans une direction horizontale, très-près du vagin, au lieu que chez les hommes il est courbé & moins large. Ajoutez à cela, qu'elles boivent plus [d'eau] que les hommes. Ce sont à peu-près les causes de cette différence.

G 2

## I V.

LVIII. Περὶ δὲ [τῶν] ὠρέων ὧδε ἂν τις ἐνθυμεύμενος διαγιγνώσκει, ὁκοῖόν τι μέλλει ἔσεσθαι τὸ ἔτος, εἴτε νοσερὸν, εἴτε ὑγιερὸν. ἦν μὲν γὰρ κατὰ λόγον γένηται τὰ σημεῖα ἐπὶ τοῖσι ἀστροῖσι δύνουσί τε καὶ ἐπιτέλλουσι, ἐν τε τῷ μετοπώρῳ ὕδατα γένηται, καὶ ὁ χειμῶν μέτριος, καὶ μήτε λίην εὐδῖος, μήτε ὑπερβάλλον τὸν καιρὸν τῷ ψύχει, ἐντε τῷ ἥρι ὕδατα γένηται ὠραῖα, καὶ ἐν τῷ θέρει, οὕτω τὸ ἔτος ὑγιηρότατον εἰκὸς εἶναι.

LIX. Ἦν δὲ ὁ μὲν χειμῶν αὐχμηρὸς καὶ βορῆιος γένηται, τὸ δὲ ἥρ ἐπομβρον καὶ νότιον, ἀναγκαίη τὸ θέρους πυρετῶδες εἶναι, καὶ ὀφθαλμίας καὶ δυσεντερίας ἐγγίγνεσθαι. ὁκόταν γὰρ τὸ πνίγος ἐπιγένηται ἐξαίφνης, τῆς τε γῆς ὑγρῆς εὐούσης ὑπὸ τῶν ὄμβρων τῶν ἐαρινῶν καὶ ὑπὸ τοῦ νότου, ἀναγκαίη διπλόον τὸ καῦμα εἶναι, ἀπὸ τε τῆς γῆς διαβρόχου εὐούσης καὶ θερμῆς, καὶ ὑπὸ τοῦ ἡλίου

## C H A P I T R E I V.

*Des Saisons.*

L VIII. POUR juger si la constitution d'une année doit être faine ou mal-faine, voici de quelle manière il faut faire ses observations sur chaque saison. Si les signes qui accompagnent le lever & le coucher des astres, arrivent d'après le cours ordinaire de la nature; si pendant l'automne il tombe des pluies, que l'hiver soit modéré, c'est-à-dire, ni trop doux ni trop froid, & que pendant le printemps & l'été suivans il ne tombe que les pluies propres à ces deux saisons, une telle année doit naturellement être fort faine.

L IX. Si, au contraire, à un hiver sec & boréal, succede un printemps pluvieux & austral, il faut nécessairement que l'été occasionne des fièvres, des ophthalmies, & des dyssenteries. C'est que, toutes les fois qu'une chaleur étouffante arrive tout-à-coup, & que la terre est encore humectée par les pluies du printemps, & par les vents du midi, l'action du soleil, jointe à la chaleur d'une terre très-humide, doit nécessairement se

## 54 ΠΕΡΙ ΑΕΡΩΝ, ΥΔΑΤΩΝ, ΤΟΠΩΝ.

καίοντος, τῶν τε κοιλιέων μὴ ξυνεστηκυῖων τοῖσι ἀνθρώποισι, μήτε τοῦ ἐγκεφάλου ἀνεξηρασμένου (οὐ γὰρ οἶόν τε, τοῦ ἥρος τοιούτου εἶντος, μὴ οὐ ψλαδᾶν τὸ σῶμα καὶ τὴν σάρκα) ὥστε τοὺς πυρετοὺς ἐπιπίπτειν ὀξυτάτους ἅπασι, μάλιστα δὲ τοῖσι φλεγματίησι. καὶ δυσεντερίας εἰκὸς ἐστὶ γίνεσθαι τῆσι γυναιξί, καὶ τοῖσι ἀνδράσι τοῖσι ὑγροτάτοις.

N. B. Le texte grec correspondant à cette partie de la traduction, renfermée entre deux crochets, se trouve à la fin du §. IX, p. 10.

LX. Καὶ, ἢν μὲν ἐπὶ κυνὸς ἐπιτολῆ ὕδωρ ἐπιγένηται καὶ χειμῶν, καὶ οἱ ἐτησῖαι πνεύσωσι, ἐλπίς παύσασθαι, καὶ τὸ μετόπωρον ὑγιερὸν γενέσθαι. ἢν δὲ μὴ, κίνδυνος θανάτους τε γενέσθαι τοῖσι παιδίοισι καὶ τῆσι γυναιξί, τοῖσι δὲ πρεσβύτησι ἤκιστα· τοὺς τε περιγενομένους, ἐς τεταρταίους ἀποτελεῦτᾶν, καὶ ἐκ τῶν τεταρταίων ἐς ὕδρωπας.

LXI. Ἦν δὲ ὁ μὲν χειμῶν νότιος γένηται, καὶ ἔπομβρος καὶ εὐδῖος, τὸ δὲ ἦρ βορρῆϊόν τε

faire sentir avec plus de force. Ajoutez à cela, que le ventre ne s'est pas encore resserré, ni le cerveau débarrassé des humeurs ; puisque dans un pareil printemps toute la substance du corps doit nécessairement être abreuvée d'humidité. Ainsi, les fievres seront très-aiguës, sur-tout chez les sujets d'un tempérament phlegmatique ; & les dyssenteries attaqueront les femmes, ainsi que les hommes d'une complexion très-humide.

[ Ces maladies seront courtes, si l'été est sec ; elles seront, au contraire, plus longues, s'il est pluvieux. ]

LX. Et si le lever de la canicule amène des orages, des pluies, & que les vents étéfiens soufflent à cette époque, on peut espérer qu'elles cesseront, & que l'automne sera saine. S'il en arrive autrement, il est à craindre que ces maladies, qui sont d'ailleurs sans danger pour les gens âgés, ne deviennent mortelles pour les femmes & pour les enfans, & que ceux qui en réchappent ne finissent par avoir des fievres quartes, qui mènent ordinairement à l'hydropisie.

LXI. Si l'hiver est austral, pluvieux & chaud, le printemps boréal, sec & froid, les femmes



καὶ αὐχμηρὸν καὶ χειμέριον, πρῶτον μὲν τὰς  
 γυναῖκας, ὀκόσαι ἂν τύχωσι ἐν γαστρὶ ἔχου-  
 σαι, καὶ ὁ τόκος αὐτέησι ἢ πρὸς τὸ ἦρ, ἐκλι-  
 τρώσκεισθαι· ὀκόσαι δ' ἂν καὶ τέκωσι, ἀκρα-  
 τέα τὰ παῖδιά τίκλειν καὶ νοσώδεα, ὥστε ἢ  
 αὐτίκα ἀπόλλυσθαι, ἢ ζῶειν λεπλά τε ἐόντα  
 καὶ ἀσθενέα (καὶ νοσώδεα). ταῦτα μὲν τῆσι  
 γυναιξί.

LXII. Τοῖσι δὲ λοιποῖσι δυσεντερίας, καὶ  
 ὀφθαλμίας ξηρὰς, καὶ ἐνίοισι καταρρώους ἀπὸ  
 τῆς κεφαλῆς ἐπὶ τὸν πλεύμονα. τοῖσι μὲν  
 οὖν φλεγματίησι τὰς δυσεντερίας εἰκὸς γίγνε-  
 σθαι, καὶ τῆσι γυναιξί, φλέγματος ἐπικα-  
 ταρρύνετος ἀπὸ τοῦ ἐγκεφάλου διὰ τὴν ὑγρό-  
 τητα τῆς φύσιος. τοῖσι δὲ χολώδεσι, ὀφ-  
 θαλμίας ξηρὰς διὰ τὴν θερμότητα καὶ ξη-  
 ρότητα τῆς σαρκός. τοῖσι δὲ πρεσβύτησι κα-  
 ταρρώους διὰ τὴν ἀραιότητα καὶ τὴν ἐκλιξιν  
 τῶν φλεβῶν· ὥστε ἐξαίφνης τοὺς μὲν ἀπόλ-  
 λυσθαι, τοὺς δὲ παραπλήκτους γίγνεσθαι  
 τὰ δεξιὰ, ἢ τὰ ἀριστερά.

enceintes,

enceintes, dont le terme de la grossesse arrive au printemps, risqueront de se bleffer, ou, si elles accouchent naturellement, de ne mettre au monde que des enfans infirmes, mal-sains, qui périront bientôt après leur naissance, ou qui vivront maigres, débiles, & maladifs. Voilà ce qui résultera d'une pareille constitution pour les femmes enceintes.

LXII. Au reste, cette constitution amènera des dyssenteries, des ophthalmies seches, & chez quelques personnes, des fluxions de la tête aux poumons. Il est probable que les dyssenteries attaqueront les hommes phlegmatiques & les femmes, à cause des humeurs pituiteuses qui descendent de la tête [ aux intestins ]. Les sujets d'un tempérament bilieux seront plus exposés aux ophthalmies seches, à cause de la chaleur & de la sécheresse de leurs chairs. Ceux d'un âge avancé auront des fluxions, parce que leurs vaisseaux sont peu ferrés, & vuides de sang: enforte que les uns seront frappés de mort subite, & que les autres deviendront paraplectiques de la partie gauche ou droite du corps.

I

H

LXIII. Ὅταν γάρ τοῦ χειμῶνος ἔοστος νοτίου καὶ ἐπόμεβρου, καὶ θερμοῦ, τὸ σῶμα μὴ ξυνίσληται, μηδὲ [αἱ] φλέβες, τοῦ ἥρος ἐπιγενομένου βορηίου καὶ ἀυχμηροῦ, καὶ ψυχροῦ, ὁ ἐγκέφαλος, ὅπνῆκα αὐτὸν ἔδει ἅμα τῷ ἥρι διαλύεσθαι καὶ καθαίρεσθαι ἀπὸ τε κορύζης καὶ βράγχων, τηνικαῦτα πῆγνυταί τε καὶ ξυνίσληται· ὥστε, ἐξαίφνης τοῦ θέρος ἐπιγενομένου, καὶ τοῦ καύματος, καὶ τῆς μεταβολῆς ἐπιγενομένης, ταῦτα τὰ νοσεύματα ἐπιπίπτειν. καὶ λειενθέραι, καὶ ὕδρωπες τελευτῶσι τοῖσι νοσεύμασι ἐπιγίγνονται· οὐ γὰρ ἀποξηραίνονται αἱ κοιλίαι ῥηϊδίως.

LXIV. Ἦν δὲ τὸ θέρος ἐπομβρον γένηται καὶ νότιον, καὶ τὸ μετόπωρον ὡσαύτως, χειμῶνα ἀναγκαίη νοσερὸν εἶναι. καὶ τοῖσι φλεγματίησι καὶ τοῖσι γεραιτέροισι τεσσαρῆκοντα ἑτέων καύσους γίγνεσθαι εἰκός· τοῖσι δὲ χολώδεσι πελευρίτιδας καὶ περιπλευμονίας.

LXV. Ἦν δὲ τὸ θέρος ἀυχμηρὸν γένηται καὶ βορηῖον, τὸ δὲ μετόπωρον ἐπομβρον καὶ

LXIII. Car, toutes les fois qu'à un hiver austral, pluvieux, & chaud, pendant lequel le corps ni ses vaisseaux n'ont pu se resserrer, succede un printemps boréal, sec, & froid, le cerveau, qui à l'entrée de cette dernière saison devoit naturellement se détendre & se purger de toutes les humeurs qui causent les coryzes & les enrrouemens, se condense au contraire & se resserre : & s'il arrive que les chaleurs de l'été viennent le surprendre dans cet état, ce changement brusque doit occasionner ces maladies ; auxquelles succèdent enfin les lenteries & les hydropisies, par la difficulté qu'éprouve le ventre à se dessécher.

LXIV. Si l'été est pluvieux & austral, & qu'une automne pareille lui succede, l'hiver suivant sera nécessairement mal-sain. Les sujets d'un tempérament phlegmatique, ceux qui auront passé l'âge de quarante ans, auront des fièvres ardentes, & les hommes bilieux, des pleurésies, des péripneumonies.

LXV. Si un été sec & boréal est suivi d'une automne pluvieuse & australe, il y aura proba-

## 60 ΠΕΡΙ ΑΕΡΩΝ, ΥΔΑΤΩΝ, ΤΟΠΩΝ.

νότιον, κεφαλαλγίας ἐς τὸν χειμῶνα καὶ σφακίλους τοῦ ἐγκεφάλου εἰκὸς γίνεσθαι, καὶ προσέτι βράγχους, καὶ κορύζας, καὶ βῆχας, ἐνίοισι δὲ καὶ φθίσιαις.

LXVI. Ἦν δὲ βορήϊόν τε ἢ καὶ ἀνυδρον, καὶ μήτε ὑπὸ Κύναι ἐπομβρον, μήτε ἐπὶ τῷ Ἀρκτούρω, τοῖσι μὲν φλεγματίησι φύσι ξυμφέρει μάλιστα, καὶ τοῖσι ὑγροῖσι τὰς φύσιαις, καὶ τῆσι γυναιξί· τοῖσι δὲ χολώδεσι τοῦτο πολεμιώτατον γίνεταί· λίην γὰρ ἀναξηραίνονται, καὶ ὀφθαλμῖαι αὐτέοισι ἐπιγίγνονται ξηραὶ, καὶ πυρετοὶ ὀξείες καὶ πολυχρόνιοι, ἐνίοισι δὲ καὶ μελαγχολίαι.

LXVII. Τῆς γὰρ χολῆς τὸ μὲν ὑγρότατον καὶ ὑδαρέστατον ἀναλοῦται, τὸ δὲ παχύτατον καὶ δριμύτατον λείπεται, καὶ τοῦ αἵματος κατὰ τὸν αὐτὸν λόγον, ἀπ' ὧν ταῦτα τὰ νοσεύματα αὐτέοισι γίνεταί· τοῖσι δὲ φλεγματίησι πάντα ταῦτα ἀρωγὰ ἐστί· ἀναξηραίνονται γὰρ, καὶ ἐς τὸν χειμῶνα ἀπικνέονται οὐ παλαδῶντες, ἀλλ' ἀνεξηρασμένοι.

blement, l'hiver suivant, des maux de tête, des sphacèles du cerveau, des enrouemens, des coryzes, des toux, & chez quelques individus, des phthifies.

LXVI. Mais si l'automne est boréale & sèche [comme l'été], & qu'il n'y ait eu de pluies ni au lever de la Canicule, ni à celui d'Arcturus, une telle constitution sera très-favorable aux tempéramens humides & phlegmatiques, ainsi qu'aux femmes; mais elle aura des effets absolument opposés pour les tempéramens bilieux, en les desséchant trop. Elle leur causera des ophthalmies sèches, des fièvres tant aiguës que chroniques, & à quelques-uns même des affections mélancoliques.

LXVII. C'est que la partie la plus aqueuse & la plus ténue du sang & de la bile se consume, & qu'il n'en reste que la partie la plus épaisse & la plus âcre. Or, une pareille disposition des humeurs produit ces maladies chez les sujets dont je viens de parler; au lieu qu'elle est favorable aux personnes d'un tempérament phlegmatique, parce qu'elles arrivent à l'hiver dépouillées de toute humidité superflue.

LXVIII. Κατὰ ταῦτά τις ἐννοούμενος καὶ σκοπεύμενος προσιδέει ἂν τὰ πλεῖστα τῶν μελλόντων ἔσσεσθαι ἀπὸ τῶν μεταβολῶν. φυλάσσεσθαι δὲ χρὴ μάλιστα τὰς μεταβολὰς τῶν ὠρέων τὰς μεγίστας, καὶ μὴτε φάρμακον δίδόναι ἐκόντα, μὴτε καίειν ὅτι ἐς κοιλίην, μὴτε τάμνειν, πρὶν παρέλθωσι ἡμέραι δέκα, ἢ καὶ πλείονες. μέγιστα δὲ εἰσι αἶθε καὶ ἐπικινδυνόταται ἡλίου τροπαὶ ἀμφοτέραι, καὶ μᾶλλον [αἰ] θερμαί· καὶ ἰσημερίαί νομιζόμεναι εἶναι ἀμφοτέραι, μᾶλλον δὲ αἰ μετοπωριναί.

LXIX. Δεῖ δὲ καὶ τῶν ἀσπίρων τὰς ἐπιτολὰς φυλάσσεσθαι, καὶ μάλιστα τοῦ Κυνοῦ, ἔπειτα [τοῦ] Ἀρκιούρου, καὶ ἔτι Πληιάδων δύσιν. τὰ τε γὰρ νοσεύματα μάλιστα ἐν ταύτησι τῆσι ἡμέρησι κρίνεται. καὶ τὰ μὲν ἀποφθίνει, τὰ δὲ λήγει, τὰ δὲ ἄλλα πάντα μετίσθεται ἐς ἕτερον εἶδος καὶ ἑτέρινν κατάσθασιν. περὶ μὲν τούτων οὕτως ἔχει.

LXX. N. B. Le texte grec correspondant à cette partie

LXVIII. C'est en examinant de la forte la nature des différentes saisons, qu'on peut prévoir la plupart des effets qui doivent résulter de leurs variations. Mais il faut sur-tout prendre garde à leurs changemens les plus considérables; pendant lesquels on ne doit, ni donner des purgatifs [ forts] sans nécessité, ni brûler ou inciser les parties voisines du ventre, que dix jours ne soient passés. Les plus grands & les plus dangereux changemens arrivent pendant les quatre époques qu'on est convenu d'appeler les solstices & les équinoxes; mais sur-tout pendant le solstice d'été, & pendant l'équinoxe d'automne.

LXIX. Il faut user de la même précaution par rapport au lever des astres, sur-tout à celui de la Canicule, ensuite à celui d'Arcturus, & au coucher des Pléiades. C'est principalement à ces époques que les maladies éprouvent des crises; que les unes deviennent mortelles, que les autres cessent, ou se changent en maladies d'une espece & d'une constitution différentes.

[ LXX. Les villes qui sont dans une belle exposition par rapport aux vents & au soleil, & qui



de la traduction, renfermée entre deux crochets, se trouve à la fin du §. IX, pages 8 & 10.

## V.

LXXI. Βούλομαι δὲ περὶ τῆς Ἀσίας καὶ τῆς Εὐρώπης δεῖξαι, ὅκοσον διαφέρουσι ἀλλήλων ἐς τὰ πάντα, καὶ περὶ τῶν ἐθνέων τῆς μορφῆς, [ὅ]τι διαλλάσσει, καὶ μηδὲν ἔοικε ἀλλήλοισι. περὶ μὲν οὖν ἀπάντων πουλύς ἂν εἴη λόγος· περὶ δὲ τῶν μέγιστον καὶ πλεῖστον διαφορόνων, ἔρέω ὡς μοι δοκεῖ εἶχειν.

LXXII. Τὴν Ἀσίην πλεῖστον διαφέρειν φημι τῆς Εὐρώπης ἐς τὰς φύσεις τῶν ζυμπάντων, τῶν τε ἐκ τῆς γῆς φυομένων καὶ τῶν ἀνθρώπων· πουλὺ γὰρ καλλίονα καὶ μέζονα πάντα γίνεταί ἐν τῇ Ἀσίῃ· ἢ τε χώρα τῆς χώρας ἡμερωτέρη, καὶ τὰ ἦθεα τῶν ἀνθρώπων ἡπιώτερα καὶ εὐοργότερα.

ont

ont de bonnes eaux , se ressentent moins des changemens dont je viens de parler : celles au contraire qui sont mal situées , & qui se servent d'eaux de marais & d'étang , doivent s'en ressentir davantage.] Voilà ce qui concerne les saisons.

## C H A P I T R E V.

### *De l'Asie.*

LXXI. JE vais maintenant faire voir la différence totale qui existe entre l'Asie & l'Europe ; différence qu'on observe de même dans la figure des peuples qui habitent ces deux contrées , & qui ne se ressemblent point. Comme il seroit trop long de traiter ce sujet en détail , je me contenterai de rapporter les différences les plus sensibles , & de dire ce que j'en pense.

LXXII. Je dis donc , que l'Asie differe beaucoup de l'Europe , non-seulement pour ce qui concerne les hommes , mais encore par rapport à toutes les productions de la terre. Tout vient beaucoup plus beau & plus grand en Asie qu'en Europe : le climat en est plus doux ; & les peuples qui l'habitent , sont aussi d'un naturel plus doux & plus docile.

I

I

LXXIII. Τὸ δὲ αἴτιον τούτων ἢ κρᾶσις τῶν αἰθέρων· ὅτι τοῦ ἡλίου ἐν μέσῳ τῶν ἀνατολέων κέεται πρὸς τὴν ἡῶ, τοῦ τε ψυχροῦ πορρωτέρω· τὴν δὲ αὔξησιν καὶ ἡμερότητα παρέχει πλεῖστον ἀπάντων, ὅκοταν μηδὲν ἢ ἐπικρατέον βιαίως, ἀλλὰ παντὸς ἰσομοίρην δυναστεύη.

LXXIV. Ἐχει δὲ [καὶ] κατὰ τὴν Ἀσίην οὐ πανταχῆ ὁμοίως. ἀλλ' ὅση μὲν τῆς χώρας ἐν μέσῳ κέεται τοῦ θερμοῦ καὶ τοῦ ψυχροῦ, αὕτη μὲν εὐκαρποτάτη ἐστὶ καὶ εὐδενδροτάτη, καὶ εὐδισιλάτη, καὶ ὕδασι καλλίστοισι κέχρηται, τοῖσι τε οὐρανίοισι καὶ τοῖσι ἐκ τῆς γῆς· οὔτε γὰρ ὑπὸ τοῦ θερμοῦ ἐκκέκασται λίην, οὔτε ὑπὸ αὐχμῶν καὶ ἀνυδρίας ἀνεξήρανται, οὔτε ὑπὸ ψύχους βεβιασμένη, [οὔτε] νοτία τε καὶ διάβροχός ἐστι ὑπὸ τε ὄμβρων πολλῶν καὶ χιόνος.

LXXV. Τὰ τε ὠραῖα αὐτόθι πολλὰ εἰκότως γίνεσθαι, ὅποσα τε ἀπὸ σπερμάτων, καὶ ὅποσα αὐτὴ ἢ γῆ ἀναδιδόι φυτὰ, ὧν τοῖσι καρποῖσι χρέονται ἄνθρωποι, ἡμεροῦνες ἐξ

LXXIII. Ces dispositions tiennent à la température des saisons. Située à l'orient, entre les deux levers du soleil, l'Asie est également éloignée du chaud & du froid. Or, ce qui contribue le plus à l'accroissement & à la bonté des productions de la nature, c'est une température égale, où tout se trouve en équilibre, & où rien ne domine avec excès.

LXXIV. Ce n'est pas cependant que l'Asie soit par-tout la même. Celles de ses contrées qui sont placées à une égale distance de la chaleur & du froid, abondent seules en productions de la terre & en arbres, jouissent d'un air pur & ferein, & ont des eaux excellentes, tant celles qui tombent du ciel que celles qui sortent de la terre. Le sol n'y est ni brûlé par des chaleurs excessives, ni congelé par des froids rigoureux; il n'est ni desséché par défaut d'eau, ni inondé par des pluies considérables & par des neiges.

LXXV. Un pareil sol doit naturellement produire beaucoup de fruits d'été, soit de ceux qui viennent de graines ensemencées, soit de ceux des arbres sauvages qui naissent spontanément.

ἀγρίων, καὶ ἐς ἐπιτήδεον μεταφυτέοντες. τὰ τε ἐντρεφόμενα κλήνεα εὐθηνέειν εἰκὸς (καὶ) μάλιστα, τίκειν τε πυκνότατα, καὶ ἐκτρέφειν κάλλιστα. τοὺς τε ἀνθρώπους εὐτραφείας εἶναι καὶ τὰ εἶδεα καλλίστους, καὶ μεγάθεα μεγίστους, καὶ ἥκιστα διαφόρους ἐς τὰ τε εἶδεα αὐτῶν καὶ τὰ μεγάθεα.

LXXVI. Εἰκὸς τε τὴν χώραν ταύτην τοῦ ἥρος ἐγγύτατα εἶναι κατὰ τὴν φύσιν καὶ τὴν μετριότητα τῶν αἰρέων. τὸ δὲ ἀνδρήϊον, καὶ τὸ ταλαίπωρον, καὶ τὸ ἔμπονον, καὶ τὸ θυμοειδὲς οὐκ ἂν δύναίτο ἐν τοιαύτῃ φύσει ἐγγίγνεσθαι... μῆτε ὁμοφύλου, μῆτε ἀλλοφύλου, ἀλλὰ τὴν ἡδονὴν ἀναγκαίῃ κρατέειν. διότι πολύμορφα γίγνεται τὰ ἐν τοῖσι θηρίοισι. περὶ μὲν οὖν Αἰγυπτίων καὶ Λιβύων οὕτως ἔχειν μοι δοκέει.

LXXVII. Περὶ δὲ τῶν ἐν δεξιῇ τοῦ ἡλίου τῶν ἀνατολέων τῶν θεριῶν μέχρι Μαιώτι-

ment , & que les hommes convertissent en fruits doux, en les transplantant & en les cultivant pour leur usage. Le bétail y réussit mieux que par-tout ailleurs; il est très-fécond & très-facile à élever. Les hommes ont de l'embonpoint; ils se distinguent par leur beauté, par une taille avantageuse, & se ressemblent de forme & de stature.

LXXVI. La température de ce pays, vu la nature des faïsons qui n'éprouvent point des variations immodérées, doit approcher le plus de la température du printemps. Mais il est impossible que dans un tel pays les hommes soient courageux & vifs, qu'ils supportent le travail & la fatigue..... Tout [ jusqu'aux animaux ] y est nécessairement dominé par l'attrait du plaisir, au point qu'ils ne font aucune distinction d'espece ni de sexe [ quand il s'agit de satisfaire les desirs de la nature ]; & de là vient qu'on y voit des formes si variées parmi les bêtes sauvages. . . . Voilà ce que je croyois devoir observer concernant les habitans de l'Egypte & de la Libye.

LXXVII. Il n'en est pas de même des peuples situés à la droite du levant d'été, & qui

## 70 ΠΕΡΙ ΑΕΡΩΝ, ΥΔΑΤΩΝ, ΤΟΠΩΝ.

δος λίμνης (οὗτος γὰρ οὖρος τῆς Εὐρώπης καὶ τῆς Ἀσίας), ὧδε ἔχει περὶ αὐτέων. τὰ (δὲ) ἔθνεα ταῦτα (ταύτη) διάφορα αὐτὰ ἐωυτέων μᾶλλον ἐστὶ τῶν προδιηγημένων, διὰ τὰς μεταβολὰς τῶν ὥρέων καὶ τῆς χώρας τὴν φύσιν.

LXXVIII. Ἐχει δὲ καὶ κατὰ τὴν γῆν ὁμοίως, ὥσπερ καὶ κατὰ τοὺς (ἄλλους) ἀνθρώπους. ὅκου γὰρ αἱ ὥραι μεγίστης μεταβολὰς ποιέονται καὶ πυκνοτάτας, ἐκεῖ καὶ ἡ χώρα ἀγριωτάτη καὶ ἀνωμαλωτάτη ἐστὶ· καὶ εὐρήσεις οὖρέα τε πλεῖστα καὶ δασέα, καὶ πεδία, καὶ λειμῶνας ἐόντας. ὅκου δὲ αἱ ὥραι μὴ μεγάλα ἀλλάσσουσι, ἐκεῖνη ἡ χώρα ὁμαλωτάτη ἐστὶ.

LXXIX. Οὕτω δὲ ἔχει καὶ περὶ τῶν ἀνθρώπων, εἴτις βούλεται ἐνθυμέεσθαι. εἰσὶ γὰρ φύσεις, αἱ μὲν οὖρεσι εἰοικυῖαι δενδρώδεσί τε καὶ ἐπύδροισι, αἱ δὲ λεπτοῖσί τε καὶ ἀνύδροισι, αἱ δὲ λειμακεστέροισί τε καὶ ἐλώδεσι, αἱ δὲ πεδίω τε καὶ ψιλῇ καὶ ξηρῇ γῆ. αἱ γὰρ ὥραι αἱ μεταλλάσσουσαι τῆς μορφῆς τὴν φύσιν, εἰσὶ διάφοροι· ἢν δὲ διάφοροι ἔωσι

s'étendent jusqu'au Palus-Méotide, qui sépare l'Asie de l'Europe. Tous ces peuples sont plus variés, & se ressemblent moins que ceux dont je viens de parler; ce qui vient des variations de leurs saisons, & de la nature du pays qu'ils habitent.

LXXVIII. Il en est de la différence de la nature des pays comme de celle des hommes: par-tout où les saisons éprouvent des changemens aussi considérables que fréquens, le sol est extrêmement sauvage & inégal; on n'y voit que des plaines & des prairies entrecoupées par quantité de montagnes couvertes de forêts. Dans les pays, au contraire, où ces changemens ne sont point considérables, le sol est très-uni.

LXXIX. La même chose s'observe chez les hommes, si l'on veut y faire attention: les uns sont d'une nature analogue à des pays montueux, couverts de bois, & humides; les autres à des terres seches & légères; ceux-ci ressemblent à des sols marécageux & couverts de prairies, & ceux-là à des plaines nues & arides. C'est que les saisons, qui modifient la forme & la nature de



μέγα σφείων αύτεων, διαφοραὶ καὶ πλείονες γίγνονται τοῖσι εἶδεσι.

LXXX. Καὶ ὁκόσα μὲν ὀλίγον διαφέρει τῶν ἐθνέων, παραλείψω· ὁκόσα δὲ μεγάλα ἢ φύσι, ἢ νόμῳ, ἐρέω περὶ αὐτέων, ὡς ἔχει καὶ πρῶτον περὶ τῶν Μακροκεφάλων· τουτέων γὰρ οὐκ ἔστι ἄλλο ἔθνος ὁμοίως τὰς κεφαλὰς ἔχον οὐδέν. τὴν μὲν γὰρ ἀρχὴν ὁ νόμος αἰτιώτατος ἐγένετο τοῦ μήκος τῆς κεφαλῆς, νῦν δὲ καὶ ἡ φύσις ξυμβάλλεται τῷ νόμῳ· τοὺς γὰρ μικροτάτην ἔχοντας τὴν κεφαλὴν γενναιοτάτους ἠγέονται. ἔχει δὲ περὶ νόμου ὡδε.

LXXXI. Τὸ παιδίον ὁκόταν γένηται τάχιστα, τὴν κεφαλὴν αὐτέου ἔτι ἀπαλὴν οὔσαν μαλακοῦ ἐόντος, ἀναπλήσσουσι τῆσι χερσὶ, καὶ ἀναγκάζουσι ἐς τὸ μήκος αὐξῆσθαι, δέσματα προσφέροντες καὶ τεχνήματα ἐπιτιθήδεια, ὑπ' ὧν τὸ μὲν σφαιροειδὲς τῆς κεφαλῆς κακοῦται, τὸ δὲ μήκος αὐξεται. οὕτω τὴν ἀρχὴν ὁ νόμος κατεργάσατο, ὥστε ὑπ' βίης

l'espece

l'espèce humaine différent entre elles; & plus cette différence est considérable, plus il y a de variations dans la figure des hommes.

LXXX. Je ne parlerai point des peuples chez lesquels cette différence est peu sensible. Je me bornerai à ceux qui présentent des variations frappantes, occasionnées par la nature ou par quelque institution nationale. Je commence par les *Macrocéphales*, ainsi nommés parce qu'ils différent de tous les autres peuples par la longueur de leurs têtes. Cette disproportion n'avoit d'abord été chez eux que l'effet d'une coutume; mais à présent la nature y concourt aussi. Cette coutume doit son origine à l'idée de noblesse qu'ils attachent aux longues têtes.

LXXXI. Dès qu'un enfant est mis au monde, & pendant que sa tête est encore tendre, on la façonne avec les mains, on la serre avec des bandages & d'autres machines propres à cet usage, de manière qu'on la force à s'allonger & à perdre insensiblement sa figure sphérique. Ce ne fut dans le commencement, comme je viens de l'observer, que l'effet de la coutume; mais avec

I

K

τοιαύτην τὴν φύσιν γενέσθαι· τοῦ δὲ χρόνου  
 προϊόντος ἐν φύσει ἐγένετο, ὥστε τὸν νόμον  
 μηκέτι ἀναγκάζειν.

ΛΧΧΧΙΙ. Ο γὰρ γόνος πανταχόθεν ἔρχε-  
 ται, ἀπό τε τῶν ὑγιερῶν, ὑγιερὸς τοῦ σώμα-  
 τος, ἀπό τε τῶν νοσερῶν, νοσερός. εἰ οὖν γί-  
 γνονται ἔκ τε τῶν φαλακρῶν, φαλακροί, καὶ  
 ἔκ γλαυκῶν, γλαυκοί, καὶ ἔκ διεστραμμένων,  
 στρεβλοὶ ὡς ἐπὶ τὸ πλῆθος, καὶ περὶ τῆς  
 ἄλλης μορφῆς αὐτὸς λόγος, τί κωλύει καὶ ἔκ  
 μακροκεφάλου, μακροκέφαλον γίγνεσθαι; οὖν  
 δὲ ὁμοίως οὐκ ἔτι γίγνονται ἢ πρότερον·  
 ὁ γὰρ νόμος οὐκ ἔτι ἰσχύει διὰ τὴν ἀμελίαν  
 τῶν ἀνθρώπων. περὶ μὲν οὖν τούτων οὕτω  
 μοι δοκεῖ.

ΛΧΧΧΙΙΙ. Περὶ δὲ τῶν ἐν Φάσι, ἡ χώρα  
 ἐκείνη ἐλώδης ἐστὶ, καὶ θερμὴ, καὶ ὑδατεινὴ,  
 καὶ δασεῖν ὄμβροι τε αὐτόθι γίγνονται πᾶσαν  
 ἄρην πουλλοί τε καὶ ἰσχυροί· ἢ τε δίαιτα τοῖ-  
 σι ἀνθρώποισι ἐν τοῖσι ἔλκεσσι ἐστὶ, τὰ τε οἰκή-

le temps la nature s'y étoit tellement pliée qu'elle n'avoit plus besoin d'être forcée par la coutume.

LXXXII. En effet, la liqueur féminale émane de toutes les parties du corps ; & doit se ressentir du bon ou mauvais état de santé, dans lequel elles se trouvent. Or, si ceux qui naissent de parens chauves, sont chauves, ceux qui naissent de parens à yeux bleus, ont les yeux de la même couleur, & ceux qui naissent de parens à yeux louches, sont louches, & ainsi du reste ; rien n'empêche que des hommes à longue tête, engendrent des enfans à longue tête. Si cela n'arrive plus aujourd'hui chez eux comme autrefois, c'est que, cette pratique étant tombée en désuétude par la négligence des hommes, les têtes ont repris insensiblement leur forme naturelle. Voilà quelle est, à mon avis, la cause de ce phénomène.

LXXXIII. Un autre peuple qui mérite encore notre attention, ce sont les habitans du Phéase. Leur pays est marécageux, chaud, humide, couvert de bois ; & il y tombe dans toutes les saisons des pluies aussi fortes que fréquentes. Ils passent

μάτα ξύλινα καὶ καλάμινα ἐν τοῖσι ὕδασι με-  
μηχανημένα. ὀλίγη τε χρέονται [τῆ] βαδίσει,  
κατὰ τὴν πόλιν καὶ τὸ ἐμπόριον, ἀλλὰ μου-  
νοξύλοισι διαπλείουσι ἄνω καὶ κάτω· διώρυ-  
γες γὰρ πολλαί εἰσι. τὰ δὲ ὕδατα, θερμά  
καὶ σπασίμα πίνουσι, ὑπὸ τε τοῦ ἡλίου σιπτό-  
μενα, καὶ ὑπὸ τῶν ὄμβρων ἐπαυξόμενα· αὐ-  
τός τε ὁ Φάσις σπασιμώτατος πάντων τῶν  
ποταμῶν καὶ ῥέων ἡπιώτατα. οἱ τε καρποὶ  
[οἱ] γιγνόμενοι αὐτέοισι, πάντες ἀναλδέες εἰσι  
καὶ τεθλυσμένοι, καὶ ἀτελέες ὑπὸ πούλυ-  
πληθιῆς τοῦ ὕδατος· διὸ καὶ οὐ πεπαίνον-  
ται. ἡὲρ τε πούλυς κατέχει τὴν χώραν ἀπὸ  
τῶν ὑδάτων.

LXXXIV. Διὰ ταύτας δὴ τὰς προφά-  
σιαις τὰ εἶδεα ἀπηλλαγμένα τῶν λοιπῶν ἀν-  
θρώπων ἔχουσι οἱ Φασηνοί. τὰ τε γὰρ μεγά-  
θεια μεγάλοι, τὰ πάχεά τε ὑπερπαχέες· ἄρ-  
θρον τε κατάδηλον οὐδὲν, οὐδὲ φλέψ. τὴν  
τε χροὴν ὠχρὴν ἔχουσι, ὥσπερ ὑπὸ ἰκτέρου  
ἐχόμενοι. Φθέγγονταί τε βαρύτατον ἀνθρώ-

toute leur vie dans les marais , où ils bâtissent au milieu des eaux leurs habitations de bois ou de roseaux. Ils marchent fort peu , & seulement lorsqu'ils vont à la ville ou au marché ; le reste du temps , ils montent & ils descendent les canaux , qui y sont en grand nombre , dans des nacelles faites d'un seul tronc d'arbre. Ils font usage d'eaux chaudes , stagnantes , putréfiées par l'ardeur du soleil , & sans cesse alimentées par les pluies. Le Phasé lui-même est dans son cours le plus lent de tous les fleuves. C'est à cette surabondance d'eaux qu'il faut encore attribuer la mauvaise qualité de leurs fruits , qui viennent mal , n'ont point de faveur , & ne parviennent jamais à une parfaite maturité , ainsi que la quantité de brouillards qui couvrent toujours leur pays.

LXXXIV. C'est sans doute par l'influence de ces mêmes causes , que les habitans du Phasé différent des autres hommes. Ils sont grands & chargés d'un embonpoint si excessif , qu'on ne leur voit ni veines , ni articulations. Leur teint est aussi jaune que celui des icteriques ; & ils ont la voix forte & rude plus que par-tout ailleurs ,

## 78 ΠΕΡΙ ΑΕΡΩΝ, ΥΔΑΤΩΝ, ΤΟΠΩΝ.

πων, τῷ ἡέρι χρεόμενοι οὐ λαμπρῶ, ἀλλὰ  
 χνώδει τε καὶ διερω· πρὸς τε τὸ ταλαιπω-  
 ρεῖν τὸ σῶμα ἀργότεροι πεφύκασι. αἱ τε ἄραι  
 οὐ πούλυ μεταλλάσσουσι, οὔτε πρὸς τὸ  
 πνίγος, οὔτε πρὸς τὸ φύχος. τά τε πνεύμα-  
 τα [τά] πολλὰ νότια, πλὴν αὐτμῆς μῆς  
 ἐπιχωρίας· αὕτη δὲ πνέει ἐνίοτε βίαιος καὶ  
 χαλεπὴ, καὶ θερμὴ· καὶ Κέγχρονα οὐνο-  
 μάζουσι τοῦτο τὸ πνεῦμα ὃ δὲ βορέης οὐ  
 σφόδρα ἀπικνέεται· ὁκόταν δὲ πνέη, ἀσθε-  
 νῆς καὶ βληχρός. καὶ περὶ μὲν τῆς φύσιος  
 (καὶ) τῆς διαφορῆς, καὶ τῆς μορφῆς τῶν ἐν τῇ  
 Ἀσίῃ καὶ τῇ Εὐρώπῃ οὕτως ἔχει.

LXXXV. Περὶ δὲ τῆς ἀθυμίας τῶν ἀν-  
 θρώπων καὶ τῆς ἀνανδρηίης, ὅτι ἀπολεμώ-  
 τεροί εἰσι τῶν Εὐρωπαϊῶν οἱ Ἀσῆνοι, καὶ  
 ἡμερώτεροι τὰ ἥθεα, αἱ ἄραι αἰτίαι μάλι-  
 στα, οὐ μεγάλας τὰς μεταβολὰς ποιεύμε-  
 ναι, οὔτε ἐπὶ τὸ θερμὸν, οὔτε ἐπὶ τὸ ψυ-  
 χρὸν, ἀλλὰ παραπλήσια [εἰῶσαι]. οὐ γὰρ γί-  
 γνουσι ἐκπλήξεις τῆς γνάμης, οὔτε μετάστα-  
 σεις ἰσχυρὴ τοῦ σώματος, ἀπὸ τῶν εἰκὸς τὴν

à cause de l'air humide & couvert de brouillards qu'ils respirent. Ils sont naturellement paresseux, & ne peuvent supporter la fatigue. Leurs saisons n'éprouvent de grandes variations ni de chaud, ni de froid. Les vents qui y dominant sont pour l'ordinaire des vents du midi, à l'exception d'un seul vent local, qui est par fois très-incommode par sa chaleur, & par l'impétuosité avec laquelle il souffle. Il est connu dans le pays sous le nom de *Cenchron*. Quant à celui du nord, il n'y parvient que rarement; encore y souffle-t-il sans force & sans vigueur. Telle est la différence qui existe entre les Asiatiques & les Européens relativement à la forme & au tempérament.

LXXXV. Si les Asiatiques sont pusillanimes, sans courage, moins belliqueux, & d'un caractère plus doux que les Européens, c'est encore dans la nature des saisons qu'il faut en chercher la principale cause. Chez les premiers, loin d'éprouver de grandes vicissitudes, elles se ressemblent presque, & passent du chaud au froid d'une manière insensible. Or, dans une telle température l'ame n'éprouve point ces secousses vives,



## 80 ΠΕΡΙ ΑΕΡΩΝ, ΥΔΑΤΩΝ, ΤΟΠΩΝ.

ὄργην ἀγριοῦσθαι τε, καὶ τοῦ ἀγνώμονος καὶ  
θυμοειδέος μετέχειν μᾶλλον ἢ ἐν τῷ αὐτέῳ  
αἰεὶ εἶναι· αἱ γὰρ μεταβολαὶ εἰσι τῶν πάντων,  
αἱ τε ἐγείρουσι τὴν γνώμην τῶν ἀνθρώπων,  
καὶ οὐκ ἔῳσι ἀτρεμίζειν.

LXXXVI. Διὰ ταύτας ἐμοὶ δοκεῖ τὰς  
προφάσις ἀναλκῆς εἶναι τὸ γένος τὸ Ἀσι-  
νὸν, καὶ προσέτι διὰ τοὺς νόμους. τῆς γὰρ  
Ἀσίας τὰ πολλὰ βασιλεύεται· ὅκου δὲ μὴ  
αὐτοὶ ἐωυτέων εἰσι καρτεροὶ ἄνθρωποι, μὴ-  
δὲ αὐτόνομοι, ἀλλὰ δεσπόζονται, οὐ περὶ  
τουτέου αὐτέοισι ὁ λόγος ἐστὶ, ὅπως τὰ πο-  
λέμια ἀσκήσωσι, ἀλλ' ὅπως μὴ δόξωσι μά-  
χιμοι εἶναι· οἱ γὰρ κίνδυνοι οὐκ ὁμοῖοί εἰσι.

LXXXVII. Τοὺς μὲν γὰρ στρατεύεσθαι εἰ-  
κὸς καὶ ταλαιπωρέειν, καὶ ἀποθνήσκειν ἐξ  
ἀναγκαίης ὑπὲρ τῶν δεσποτέων, ἀπο τε πασι-

ni

ni le corps ces changemens violens, qui impriment naturellement à l'homme un caractère plus farouche, plus indocile & plus fougueux, que s'il vivoit dans une température toujours égale; car ce font les passages rapides d'un extrême à l'autre, qui éveillent les esprits de l'homme, & l'arrachent à son état d'inertie & d'infouciance.

LXXXVI. Je pense que c'est au défaut de pareils changemens qu'il faut attribuer la pusillanimité des Afiatiques, & ensuite à la nature des loix, auxquelles ils font soumis. La plus grande partie de l'Asie est gouvernée par des rois: & par-tout où les hommes ne font ni maîtres de leurs personnes, ni gouvernés par leurs propres loix, mais soumis à des despotes, bien loin de s'occuper du métier des armes, ils ont grand soin de ne point passer pour guerriers; & cela par la raison que les dangers n'y font pas également partagés.

LXXXVII. Les sujets font contraints d'aller à la guerre, d'en supporter toutes les peines, & de mourir même pour leurs maîtres, loin de leurs

I

L

δίων καὶ γυναικὸς ἐόντας. καὶ τῶν λοιπῶν  
 φίλων· καὶ ὅσοι μὲν ἂν χρηστὰ καὶ ἀνδρῆια  
 ἐργάσωνται, οἱ δεσπότες ἀπ' αὐτέων αὐξο-  
 ναί τε καὶ ἐκφύονται, τοὺς δὲ κινδύνους καὶ  
 θανάτους αὐτοὶ καρποῦνται. ἔτι δὲ πρὸς  
 τούτοις τῶν τοιούτων ἀνθρώπων ἀναγκαίη  
 ἐρημοῦσθαι τὴν γῆν ὑπὸ τε πολεμίων καὶ  
 ἀργίης, ὥστε, καὶ εἴ τις φύσι πρέφυκε ἀν-  
 δρῆιος καὶ εὐψυχος, ἀποτρέπεσθαι τὴν γνώ-  
 μην ὑπὸ τῶν νόμων.

LXXXVIII. Μέγα δὲ τεκμήριον του-  
 τέων, ὅσοι γὰρ ἐν τῇ Ἀσίῃ Ἕλληνες ἢ  
 Βαρβαροὶ μὴ δεσπόζονται, ἀλλ' αὐτόνομοί  
 εἰσι, καὶ ἐωυτέοις ταλαιπωρεῦσι, οὗτοι  
 μαχιμώτατοί εἰσι πάντων· τοὺς γὰρ κινδύ-  
 νους ἐωυτέων περὶ κινδυνέουσι, καὶ τῆς ἀν-  
 δρῆιης αὐτέοι τὰ ἄθλα φέρονται, καὶ τῆς  
 δειλίης τὴν ζημίην ὡσαύτως. Εὐρήσεις δὲ καὶ  
 τοὺς Ἀσιννοὺς διαφέρουσι αὐτοῦ ἐωυτέων,  
 καὶ τοὺς μὲν βελτίονας, τοὺς δὲ φαυλοτέρους  
 ἐόντας· τούτων δὲ αἱ μεταβολαὶ αἰτίαι τῶν  
 ὤρων, ὥσπερ μοι εἴρηται ἐν τοῖσι προτέ-

enfans, de leurs femmes, de leurs amis. Leurs exploits ne servent qu'à augmenter & à propager la puissance de leurs despotes; les dangers & la mort sont le seul fruit qu'ils recueillent de leur bravoure. Ajoutez à cela, qu'ils sont nécessairement exposés à voir leurs champs se changer en déserts, soit par les dévastations des ennemis, soit par la cessation des travaux; de manière que quand même il se trouveroit parmi eux des gens braves & courageux, la nature de leurs loix doit les détourner de l'idée d'employer leur courage.

LXXXVIII. Une grande preuve de ce que j'avance, c'est qu'en Asie même tous ceux des Grecs & des Barbares qui se gouvernent par leurs propres loix, sans être soumis à des despotes, & qui par conséquent travaillent pour eux-mêmes, sont les hommes les plus belliqueux de tous. C'est qu'ils ne s'exposent que pour eux-mêmes, & que ce sont eux qui reçoivent le prix de leur courage, ou qui portent la peine de leur lâcheté. Au reste, vous trouverez que les Asiatiques même [soumis à des rois] diffèrent entre eux par le plus ou moins de courage; & cette

ροισι· καὶ περὶ μὲν τῶν ἐν τῇ Ἀσίῃ οὕτως  
ἔχει·

**VI.**

**LXXXIX.** Ἐν δὲ τῇ Εὐρώπῃ ἐστὶ ἔθνος  
Σκυθικόν, ὃ περὶ τὴν λίμνην οἰκείει τὴν Μαιῶ-  
τιν, διαφέρον τῶν ἔθνέων τῶν ἄλλων· Σαυ-  
ρομάταί [τε] καλεῦνται. τούτων αἱ γυναῖκες  
ἰππάζονται τε καὶ τοξέουσι, καὶ ἀκοντίζου-  
σι ἀπὸ τῶν ἵππων, καὶ μάχονται τοῖσι πο-  
λεμίοισι, ἕως ἂν παρθένοι ἔωσι. οὐκ ἀποπαρ-  
θενεύονται δὲ μέχρις ἂν τῶν πολεμίων τρεῖς  
ἀποκλείνωσι· καὶ οὐ πρότερον ξυνοίκεουσι,  
ἢ περὶ τὰ ἱρὰ θῦσαι τὰ ἐν τῷ νόμῳ· ἢ δὲ ἂν  
ἄνδρα ἐωῦτῇ ἄρῃται, παύεται ἰππαζομένη,  
ἕως ἂν ἴσῃ ἀναγκάῃ καταλάβῃ παγκοίνου  
στρατήης.

**XC.** Τὸν δεξιὸν δὲ μαζὸν οὐκ ἔχουσι·  
παιδίοισι γὰρ εἴουσι ἔτι νηπίοισι αἱ μητέρες  
χάλκειον τετεχνημένον ἐπ' αὐτέῳ τούτῳ διά-

différence tient aux changemens des saisons, ainsi que je l'ai déjà dit. Voilà ce que j'avois à observer sur l'Asie.

## C H A P I T R E V I.

### *De l'Europe.*

LXXXIX. POUR ce qui regarde l'Europe, il y existe une nation Scythe, différente des autres nations. Elle est connue sous le nom de *Sauromates*; & elle habite autour du Palus-Méotide. Les femmes montent à cheval, tirent de l'arc, lancent le javelot de dessus le cheval, & se battent contre les ennemis tant qu'elles sont filles. Elles ne se marient point, si elles n'ont tué trois ennemis; & ne vont point habiter avec leurs maris avant que d'avoir offert le sacrifice prescrit par la loi. Dès qu'une fille est mariée, elle cesse d'aller à cheval, à moins qu'une expédition générale ne l'oblige à marcher avec tout le corps de la nation.

XC. Ces femmes n'ont point la mammelle droite, parce que pendant leur enfance les meres ont soin de la brûler, en y appliquant après

## 86 ΠΕΡΙ ΑΕΡΩΝ, ΥΔΑΤΩΝ, ΤΟΠΩΝ.

πυρον ποιέουσαι, πρὸς τὸν μαζὸν τιθέασιν τὸν δεξιὸν, καὶ ἐπικαίεται, ὥστε τὴν αὔξησιν φθείρεσθαι, ἐς δὲ τὸν δεξιὸν ὤμον καὶ βραχίονα παῖσαν τὴν ἰσχὺν καὶ τὸ πλῆθος ἐκδιδόναι.

XCΙ. Περὶ δὲ τῶν λοιπῶν Σκυθέων τῆς μορφῆς, ὅτι αὐτοὶ ἐωϋτοῖσι εἰκόασιν, καὶ οὐδαμῶς ἄλλοισι, αὐτὸς λόγος καὶ περὶ τῶν Αἰγυπτίων· πλὴν ὅτι οἱ μὲν ὑπὸ τοῦ θερμοῦ εἰσι βεβιασμένοι, οἱ δὲ ὑπὸ τοῦ ψυχροῦ.

XCII. Ἡ δὲ Σκυθέων ἐρημίη καλυμένη, πεδιάς ἐστί, καὶ λειμακώδης, καὶ ψιλή, καὶ ἔνυδρος μετρίως· ποταμοὶ γάρ εἰσι μεγάλοι, οἱ ἐξοχετεύουσι τὸ ὕδωρ ἐκ τῶν πεδίων.

XCIII. Ἐνταῦθα καὶ οἱ Σκυῦθαι διαίτεῦνται· Νομάδες δὲ καλεῦνται, ὅτι οὐκ ἔστι [σφι] οἰκήματα, ἀλλ' ἐν ἀμάξῃσι οἰκεῦσι. αἱ δὲ ἀμαξαί εἰσι, αἱ μὲν ἐλάχισται, τετράκυκλοι, αἱ δὲ, ἐξάκυκλοι. αὐταὶ δὲ πῖ-

l'avoir fortement chauffée une machine de fer fabriquée à cet effet en forme de mammelle. Cette opération en empêche l'accroissement, & fait que toute la force se porte avec le surplus des humeurs à l'épaule & au bras du même côté.

XCI. Quant à l'uniformité des traits qu'on observe chez les autres Scythes, aussi ressemblans entr'eux qu'ils different des autres peuples, ce phénomène leur est commun avec les Egyptiens, & tient à la même cause; si ce n'est que ceux-ci sont accablés par une excessive chaleur, & ceux-là par un froid rigoureux.

XCII. Ce qu'on appelle *le désert de la Scythie* est une plaine élevée & couverte de pâturages, sans être excessivement humide; car elle est arrosée par de grands fleuves, qui, dans leur cours, entraînent les eaux superflues.

XCIII. C'est dans cette plaine que se tiennent les Scythes appelés *Nomades*. On leur a donné ce nom, parce qu'ils n'ont point des demeures fixes, & qu'ils habitent des chariots à fix, ou



λοισι περίπεφραγμένα. εἰσὶ δὲ καὶ τετεχνασμένα ὡσπερ οἰκήματα, τὰ μὲν διπλᾶ, τὰ δὲ τριπλᾶ· ταῦτα δὲ καὶ σιγνὰ πρὸς ὕδωρ, καὶ πρὸς χιόνα, καὶ πρὸς τὰ πνεύματα· τὰς δὲ ἀμάξας ἔλκουσι ζεύγεα, τὰς μὲν δύο, τὰς δὲ τρία βοῶν κέρως ἄτερ· οὐ γὰρ ἔχουσι κέρατα ὑπὸ ψύχειος.

XCIV. Ἐν ταύτησι μὲν οὖν τῆσι ἀμάξῃσι αἱ γυναῖκες διαιτεῦνται ξὺν τοῖσι παιδίοισι· αὐτοὶ δὲ ἐπὶ ἵππων ὀχεῦνται οἱ ἄνδρες· ἐπιονταὶ δὲ αὐτέοισι καὶ τὰ πρόβατα [τὰ] ἐόντα, καὶ αἱ βόες, καὶ οἱ ἵπποι· μένουσι δὲ ἐν τῷ αὐτέῳ τοσοῦτον χρόνον, ὅσον ἂν ἀπόχρη αὐτέοισι τοῖσι κλῆνεσι ὁ χόρτος· ὁκόταν δὲ μηκέτι, ἐς ἐτέραν χώραν μετέρχονται· αὐτοὶ δὲ ἐσθίουσι κρέα ἐφθὰ, καὶ πίνουσι γάλα ἵππων, καὶ ἵππακην τρώγουσι· τοῦτο δὲ ἐστὶ τυρὸς ἵππων· τὰ μὲν ἐς τὴν διαίταν αὐτέων οὕτως ἔχει· καὶ τοὺς νόμους.

XCV. Περὶ δὲ τῶν ὠρέων, καὶ τῆς μορφῆς, ὅτι πούλυ ἀπήλλακται τῶν λοιπῶν ἀνθρώπων τὸ Σκυθικὸν γένος, καὶ ἔοικε αὐτὸ ἐαυτέῳ, ὡσπερ τὸ Αἰγύπτιον, καὶ ἠκιστὰ

tout

tout au moins à quatre roues , fermés tout au tour avec du feutre , & construits en forme de maisons. Quelques-uns sont divisés en deux , d'autres, en trois chambres , & sont impénétrables à la pluie , à la neige & aux vents. Ces chariots sont traînés par deux ou trois paires de bœufs , qui n'ont point de cornes à cause du froid excessif.

XCIV. Il n'y a que les femmes & les enfans qui les habitent ; les hommes les accompagnent à cheval , suivis de leurs troupeaux & de leurs haras. Ils ne quittent un endroit pour se transporter dans un autre , qu'après que leur bétail a consommé tout le fourrage qui s'y trouve. Ils mangent des viandes cuites , & boivent du lait de jument , dont ils font aussi une espece de fromage, qu'ils appellent *hippace*. Telles sont les coutumes & la maniere de vivre des Scythes.

XC V. Pour ce qui est de la température des faifons de la Scythie, de l'uniformité des traits de ses habitans ( qui , comme les Egyptiens , se ressemblent autant entr'eux qu'ils different des

I

M

πουλύγονόν ἐστι, καὶ ἡ χώρα ἐλάχιστα θηρία  
τρέφει κατὰ μέγεθος καὶ πλῆθος. κέεται  
γὰρ ὑπ' αὐτῆσι τῆσι ἄρκλοισι, καὶ τοῖσι οὖ-  
ρσι τοῖσι Ῥιπαίοισι, ὅθεν ὁ βορέης πνεύει.  
ὁ τε ἥλιος τελευτῶν ἐγγύτατα γίγνεται,  
ὁκόταν ἐπὶ τὰς θερινας ἔλθῃ περιόδους, καὶ  
τότε ὀλίγον χρόνον θερμαίνει· καὶ οὐ σφόδρα  
τὰ εὐδία πνεύματα τὰ ἀπὸ τῶν θερμῶν  
πνεύματα ἀπικνέεται, εἰ μὴ ὀλιγάκις καὶ  
ἠσθενέα.

XCVI. Ἀλλ' ἀπὸ τῶν ἄρκλων αἰεὶ πνεύου-  
σι πνεύματα ψυχρὰ, ἀπὸ τε χιόνος, καὶ  
κρυστάλλων, καὶ ὑδάτων πολλῶν· οὐδέποτε  
δὲ τὰ οὖρα ἐκλείπει· ὑπὸ τουτέων δὲ δυσόι-  
κητά ἐστι. ἢ ἢ τε κατέχει πουλὺς τῆς ἡμέρας  
τὰ πεδία, καὶ ἐν νοτίοισι διαιεῖνται· ὥστε  
τὸν μὲν χειμῶνα αἰεὶ εἶναι, τὸ δὲ θέρος ὀλί-  
γας ἡμέρας, καὶ ταύτας μὴ λίην· μετέωρα  
γὰρ τὰ πεδία καὶ ψιλὰ, καὶ οὐκ ἐστὶ φάνων-  
ται οὖρσι, ἀλλ' ἀνάγεται ἀπὸ τῶν ἄρκλων αὐ-  
τόθι.

autres peuples), du peu de fécondité des hommes ainsi que des animaux, qui y sont plus rares & plus petits qu'ailleurs, [on doit les attribuer aux causes suivantes]. La Scythie est située précisément sous l'Ourse & sous les monts Riphées, d'où souffle le vent du nord. Le soleil n'approche d'elle qu'au solstice d'été, encore ne la chauffe-t-il que pour peu de temps. Les vents chauds qui soufflent des régions chaudes, n'y parviennent que rarement, & qu'après avoir perdu leur force.

XCVI. Les vents froids & septentrionaux y soufflent constamment. Ils viennent des montagnes toujours couvertes de neiges & de glaces, & presque inhabitables à cause de l'excessive humidité qui y regne. Les plaines sont pendant le jour couvertes de brouillards épais; de sorte que ceux qui les habitent, vivent dans l'humidité & dans un hiver perpétuel, n'ayant que quelques jours d'été, qui ne sont pas même assez chauds. Car ce sont de hautes plaines nues, qui commencent près de l'Ourse, & se prolongent en s'élevant de plus en plus, sans être couronnées de montagnes.

XCVII. Καὶ τὰ θηρία οὐ γίνεσθαι μεγάλα, ἀλλ' οἷά τε ἐστὶ ὑπὸ γῆν σκεπάζεσθαι· ὁ γὰρ χειμῶν κωλύει καὶ τῆς γῆς ἢ ψιλότης, [καὶ] ὅτι οὐκ ἐστὶ ἀλέη, οὐδὲ σκέπη. αἱ γὰρ μεταβολαὶ τῶν ὠρέων οὐκ εἰσὶ μεγάλαι οὐδὲ ἰσχυραί, ἀλλ' ὁμοῖαι καὶ ὀλίγον μεταλλάσσουσαι. διότι καὶ τὰ εἶδη ὁμοῖοι αὐτοὶ ἐαυτέοις εἰσι, σίτω τε χρεόμενοι αἰεὶ ὁμοίῳ, ἐσθῆτι τε τῇ αὐτέῃ, καὶ θέρους καὶ χειμῶνος, τόν τε ἥερα ὑδατεῖον ἔλκοντες καὶ παχύν, τὰ τε ὑδατα πίνοντες ἀπὸ χιόνος καὶ παγετῶν, τοῦ τε ταλαιπώρου ἀπεόντος· οὐ γὰρ οἷόν τε τὸ σῶμα ταλαιπωρέεσθαι, οὐδὲ τὴν ψυχὴν, ὅκου μεταβολαὶ μὴ γίνονται ἰσχυραί.

XCVIII. Διὰ ταύτας τὰς ἀναγκαίας τὰ εἶδη αὐτέων παχέα ἐστὶ καὶ σαρκώδεα, καὶ ἀναρθρα, καὶ ὑγρά, καὶ ἄτονα, αἱ τε κοιλίαι ὑγρόταται πασέων κοιλιέων, αἱ κάτω· οὐ γὰρ οἷόν τε νηδὺν ἀναξηραίνεσθαι ἐν τοιαύτῃ χώρῃ καὶ φύσει, καὶ ὥρης καταστάσει.

XCVII. Les animaux y sont assez petits pour pouvoir se mettre à couvert sous terre. L'hiver perpétuel, qui s'oppose à leur accroissement, les force à s'y réfugier, pour y chercher contre le froid un abri que la nudité du sol leur refuse. Toutes les saisons s'y ressemblent, & les changemens qu'elles éprouvent, sont très-peu considérables. De-là vient cette uniformité qu'on observe dans les traits des Scythes, ainsi que dans le genre de vie qu'ils mènent, vêtus & nourris de la même manière en été qu'en hiver. Ils respirent un air épais & humide, & boivent des eaux de neige & de glace. Ils sont d'ailleurs paresseux & peu faits pour le travail; parce que ni le corps, ni l'esprit ne peuvent soutenir la fatigue dans les pays où les saisons n'amènent point des changemens très-sensibles.

XCVIII. Tout cela fait nécessairement que le corps des Scythes est tellement chargé d'embonpoint qu'on n'y peut distinguer les articulations. Il est d'une complexion humide & lâche. Les cavités, sur-tout celle du bas ventre, sont pleines d'humeurs; car il n'est pas possible que dans un climat ainsi constitué par rapport aux saisons, & chez des hommes d'un tel tempérament, le ventre se dessèche.

XCIX. Ἀλλὰ διὰ πριμελέα τε καὶ ψι-  
λὴν τὴν σάρκα, τὰ τε εἶδεα ἔοικε ἀλλήλοισι,  
τὰ τε ἔρσενά τοῖσι ἔρσεσι, καὶ τὰ θήλεα  
τοῖσι θήλεσι· τῶν γὰρ αἰρέων παραπλησίων  
ἐουσέων, φθοραὶ οὐκ ἐγγίγνονται οὐδὲ κακώ-  
σιες ἐν τῇ τοῦ γόνου ζυμπήξει, ἢν μή τις  
ἀναγκαίης (βιαίου) τύχη ἢ νόσου.

C. Μέγα δὲ τεκμήριον ἐς τὴν ὑγρότητα  
παρέξομαι, Σκυθέων γὰρ τοὺς πουλλοὺς,  
ἅπαντας [τ'] ὅσοι νομάδες, εὐρήσεις κεκαυ-  
μένους τοὺς τε ὤμους, καὶ τοὺς βραχίονας,  
καὶ τοὺς καρπούς τῶν χειρέων, καὶ τὰ στή-  
θεα, καὶ τὰ ἰσχία, καὶ τὴν ὀσφύν, δι' ἄλλου-  
δὲν ἢ διὰ τὴν ὑγρότητα τῆς φύσεως καὶ τὴν  
μαλακίην. οὐ γὰρ δύναται οὔτε τοῖσι τόξοισι  
ξυλίειν, οὔτε τῷ ἀκοντίῳ ἐμπίπτειν, τῶν  
ὤμων ὑπὸ ὑγρότητος καὶ ἀτονίης. ὁκόταν δὲ  
καυθέωσι, ἀναξηραίνεται ἐκ τῶν ἄρθρων τὸ  
πουλὸν τοῦ ὑγροῦ, καὶ ἐντονώτερα (μᾶλλον)  
γίγνεται καὶ τροφικώτερα, καὶ [δι]ηρθρωμέ-  
να τὰ σώματα μᾶλλον.

XCIX. Leur complexion grasse jointe au défaut de poil, donne lieu à cette unifomité de figure, & fait que les hommes ressemblent les uns aux autres, de même que les femmes se ressemblent entr'elles. Ajoutez à cela, que les saisons étant à-peu-près de la même température, la liqueur féminale n'éprouve aucune altération au moment de sa concrétion pour la formation du fœtus ; à moins que quelque accident violent ou quelque maladie ne vienne la déranger.

C. Une grande preuve que je puis apporter de l'humidité de leurs corps, c'est que la plupart des Scythes, & en général tous les *Nomades*, appliquent des cauterés aux épaules, aux bras, aux carpes, à la poitrine, aux hanches & aux lombes. Ils n'emploient ce moyen que pour remédier à l'humidité & à la mollesse de leurs corps, si énervés qu'ils ne sauroient bander un arc, ni exécuter le mouvement impétueux de l'épaule au moment de lancer le javelot. Mais leurs articulations une fois débarassées de l'excessive humidité par l'application du feu, la forme de leurs corps devient plus ferme, plus compacte & mieux prononcée.



CI. Ροϊκὰ δὲ γίνεταί καὶ παλατῆα, πρῶτον μὲν ὅτι οὐ σπαργανοῦνται, ὡς περ ἐν Αἰγύπτῳ, οὐδὲ νομίζουσι διὰ τὴν ἵππασίνην, ὅπως ἂν εὐέδροι ἔωσι, ἔπειτα δὲ διὰ τὴν ἔδρην. τὰ τε γὰρ ἔρσενα, ἕως ἂν οὐκ οἶά τε ἐπ' ἵππου ὀχέεσθαι, τὸ πούλυ τοῦ χρόνου κάττηται ἐν τῇ ἀμάξῃ, καὶ βραχὺ τῇ βαδίσει χρέονται διὰ τὰς μεταναστίσας καὶ περιελάσας· τὰ δὲ θήλεα θαυμαστὸν οἶον ροϊκὰ [καὶ βλαδέα] εἶναι τὰ εἶδεα.

CII. Πυρρὸν δὲ τὸ γένος ἐστὶ τὸ Σκυθικὸν διὰ τὸ ψύχος, οὐκ ἐπιγιγνομένου ὀξέος τοῦ ἡλίου· ὑπὸ δὲ τοῦ ψύχους ἢ λευκότης ἐπικαίεται καὶ γίνεταί πυρρή.

CIII. Πουλύγονον δὲ οὐκ οἶόν τε εἶναι φύσιν τοιαύτην· οὔτε γὰρ τῷ ἀνδρὶ ἢ ἐπιθυμίῃ τῆς μίξιος γίνεταί πουλλή, διὰ τὴν ὑγρότητα τῆς φύσιος, καὶ τῆς κοιλίης τὴν μαλθακότητά τε καὶ τὴν ψυχρότητα, ἀπὸ τῶν,

CI.

C I. Ils font naturellement d'une complexion lâche & trapus ; premièrement , parce que dans leur enfance ils ne font point emmaillotés , non plus que les Egyptiens ; ils n'ont pas même voulu adopter cet usage , afin qu'ils puissent se tenir plus aisément à cheval : ensuite , la vie sédentaire qu'ils menent , contribue aussi à favoriser cette complexion. Les enfans mâles , tant qu'ils ne font pas en état de monter à cheval , passent la plupart du temps assis dans les chariots , & n'ont que fort peu d'occasions de marcher , à cause des migrations continuelles qu'ils font , sans jamais se fixer nulle part ; quant aux femmes , elles font prodigieusement humides & flasques.

C II. Les Scythes ont en général le teint défané , parce que chez eux le soleil n'agit pas assez puissamment pour empêcher que le froid ne brûle leur peau & n'en altere la blancheur.

C III. Des hommes ainsi constitués ne peuvent guere être féconds. Les hommes font très-peu portés aux plaisirs de l'amour , à cause de leur tempérament humide , de la mollesse & de la froideur du ventre : dispositions qui doivent natu-

P

N

ἡκιστα εἰκὸς εἶναι ἄνδρα οἷόν τε λαγνεύειν, καὶ ἔτι ὑπὸ τῶν ἵππων αἰεὶ κοπιόμενοι ἀσθενέες γίγνονται ἐς τὴν μίξιν. τοῖσι μὲν ἀνδράσι αὐταὶ αἱ προφάσεις γίγνονται.

CIV. Τῆσι δὲ γυναιξὶ ἢ τε ποιότης τῆς σαρκὸς καὶ ὑγρότης· οὐ γὰρ δύναται ἔτι ξυναρπάζειν αἱ μήτραι τὸν γόνον. οὔτε γὰρ ἐπιμήνιος κάθαρσις αὐτέῃσι γίγνεται, ὡς χρεῶν ἐστὶ, ἀλλ' ὀλίγον καὶ διὰ χρόνου, τότε σλόμα τῶν μητρέων ὑπὸ ωιμελῆς ξυγκληίεται, καὶ οὐκ ὑποδέκεται τὸν γόνον, αὐταὶ τε ἀταλαίπωροι καὶ πείραι, καὶ αἱ κοιλίαι ψυχραὶ καὶ μαλακαί. καὶ ὑπὸ τουτέων τῶν ἀναγκαίων οὐ πουλύγονόν ἐστὶ τὸ γένος τὸ Σκυθικόν.

CV. Μέγα δὲ τεκμήριον αἱ οἰκέτιδες ποιεῖουσι· οὐ γὰρ φθάνουσι παρὰ ἄνδρα ἀπικνεύμεναι καὶ ἐν γαστρὶ ἴσχουσι, διὰ τὴν ταλαιπωρίην καὶ ἰσχνότητα τῆς σαρκός.

rellement rendre l'homme peu propre aux fonctions de la génération; sans parler de l'équitation continuelle qui les énerve. Telles sont les causes qui ôtent aux hommes les forces nécessaires pour remplir les devoirs de leur sexe.

CIV. Les femmes, de leur côté, ont le corps trop gras & trop humide pour que la matrice puisse saisir la liqueur féminale. Leurs évacuations menstruelles n'observent aucune règle; elles sont en petite quantité, & ne reviennent que par de longs intervalles. La graisse leur bouche l'orifice de la matrice, & les empêche de concevoir. Ajoutez à cela l'aversion qu'elles ont pour le travail, ainsi que la mollesse & la froideur de leur ventre. Toutes ces causes réunies doivent nécessairement rendre les Scythes peu féconds.

CV. Une grande preuve de ce que je viens d'avancer au sujet de leurs femmes, c'est le contraste qu'on observe entr'elles & leurs esclaves femelles. Celles-ci n'ont pas plutôt eu commerce avec un homme, qu'elles en deviennent grosses; & cela, parce qu'elles travaillent, & qu'elles sont plus maigres que leurs maîtresses.

CVI. Ἔτι τε πρὸς τούτοις εὐνουχίαι γίνονται (οἱ) πλεῖστοι ἐν Σκύθῃσι, καὶ γυναικίᾳ ἐργάζονται (καὶ) ὡς αἱ γυναῖκες, διαλέγονταί τε ὁμοίως· καλεῦνται τε οἱ τοιοῦτοι ἀνδριεῖς. οἱ μὲν οὖν ἐπιχώριοι τὴν αἰτίαν προσλιθέασιν θεῶν, καὶ σέβονται τούτους τοὺς ἀνθρώπους καὶ προσκυνέουσι, δεδοκότες περὶ ἐωυτέων ἕκαστοι.

CVII. Ἐμοὶ δὲ καὶ αὐτέῳ δοκεῖ ταῦτα τὰ πάθεα θεῶν εἶναι, καὶ τὰλλα πάντα, καὶ οὐδὲν ἕτερον ἑτέρου θεϊότερον, οὐδὲ ἀνθρώπινώτερον, ἀλλὰ πάντα [ὁμοῖα καὶ πάντα] θεῶν· ἕκαστον δὲ ἔχει φύσιν [ιδίην] τῶν τοιούτων, καὶ οὐδὲν ἄνευ φύσεως γίνεσθαι, καὶ τοῦτο τὸ πάθος, ὡς μοι δοκεῖ γίνεσθαι, φράσω.

CVIII. Ὑπὸ τῆς ἵππασίης αὐτέους κέδματα λαμβάνει, ἅτε αἰεὶ κρεμαμένων ἀπὸ τῶν ἵππων τοῖν ποδοῖν· ἔπειτα ἀποχωλοῦνται καὶ ἔλκονται τὰ ἰσχία, οἱ ἂν σφόδρα νο-

CVI. Une autre observation à faire sur la Scythie, c'est qu'on y rencontre beaucoup d'hommes impuissans. Ils se condamnent aux travaux des femmes, se comportent absolument comme elles, & en imitent même la voix & le langage. On les appelle *efféminés*. Les naturels du pays attribuent la cause de ce changement à Dieu; & ils ont une si grande vénération pour cette espèce d'hommes, qu'ils les adorent, chacun craignant d'être lui-même atteint d'une pareille calamité.

CVII. Quant à moi, je pense que cette maladie vient de Dieu de même que toutes les autres; & qu'il n'y en a pas de plus divines, ou de plus humaines les unes que les autres. Mais il n'en est pas moins vrai que chacune d'elles se forme d'après les loix de la nature, & qu'il n'en existe aucune qui ne doive son origine à des causes naturelles. Je vais indiquer celles qui m'ont paru produire la maladie des Scythes.

CVIII. L'habitude d'être à cheval, & d'avoir sans cesse les extrémités inférieures pendantes, leur occasionne des fluxions chroniques aux articulations. Quand cette maladie s'aggrave, la

σῆσωσι. ἰῶνται δὲ σφέας αὐτέους τρόπῳ τοιῶ-  
δε. ὁκόταν ἀρχηται ἢ νοῦσος, ὅπισθεν τοῦ  
ὠτὸς ἐκατέρην φλέβα τάμνουσι· ὅταν δὲ  
ἀπορῦῃ τὸ αἷμα, ὕπνος ἐπιλαμβάνει ὑπὸ  
ἀσθενείας, καὶ καθεύδουσι· ἐπεὶ αὖ ἀνεγεί-  
ρονται, οἱ μὲν τινες ὑγιᾶς ἐόντες, οἱ δ' οὐ.  
ἐμοὶ μὲν οὖν δοκέει ἐν ταύτῃ τῇ ἰήσῃ διαφθεί-  
ρεσθαι ὁ γόνος· εἰσὶ γὰρ παρὰ τὰ ὄτα φλέ-  
βες, ἃς εἰάν τις ἐπιτάμη, ἄγονοι γίγνονται  
οἱ ἐπιμηθέντες· ταύτας τοίνυν μοι δοκέουσι  
τὰς φλέβας ἐπιτάμνειν.

CIX. Οἱ δὲ μετὰ ταῦτα, ἐπειδὴν ἀπί-  
κωνται παρὰ γυναῖκας, καὶ μὴ οἶοί τε ἔωσι  
χρέεσθαι σφίσι, τὸ πρῶτον οὐκ ἐνθυμεῦνται,  
ἀλλ' ἡσυχίην ἔχουσι· ὁκόταν δὲ δις καὶ τρίς  
καὶ πλεονάκις αὐτέοισι πειρωμένοισι μηδὲν  
ἄλλοιότερον ἀποβαίη, νομίσαντες τι ἡμαρ-  
τηκέναι τῷ θεῷ, ὃν ἐπαιτιῶνται, ἐνδύονται  
στολήν γυναικίην, καταγνόντες ἐαυτέων ἀναν-  
δρητήν, γυναικίζουσί τε, καὶ ἐργάζονται μετὰ  
τῶν γυναικῶν ἅ καὶ ἐκεῖται.

CX. Τοῦτο δὲ πάσχουσι Σκυθίων οἱ

hanche se retire, & ils deviennent boîteux. La maniere dont ils se traitent au commencement de la maladie, consiste à se faire ouvrir les deux veines qui sont derriere les oreilles. Après que le sang a cessé de couler, la foiblesse les affou-pit & les endort. A leur réveil, quelques-uns se trouvent guéris; d'autres n'en éprouvent aucun soulagement. Je présume que c'est justement ce remede qui dépouille la liqueur féminale de sa vertu prolifique; car il paroît qu'ils coupent précisément les veines voisines des oreilles, dont l'ouverture rend les hommes impuissans.

CIX. Si ensuite, voulant avoir commerce avec des femmes, ils ne peuvent en venir à bout, ils restent d'abord tranquilles, & ne s'en inquietent point; mais si après plusieurs autres tentatives ils ne réussissent pas mieux que la première fois, alors, regardant cet accident comme une peine infligée par la Divinité, qu'ils s'imaginent avoir offensée, ils se déclarent impuissans, prennent les habits & les goûts des femmes, & s'occupent avec elles des mêmes ouvrages.

CX. Cependant cette maladie n'attaque que



πλούσιοι, οὐκ οἱ κάκιστοι, ἀλλ' οἱ εὐγενέ-  
 σιατοι καὶ ἰσχὺν πλείστην κεκλημένοι, διὰ  
 τὴν ἰππασίην. οἱ δὲ πένητες, ἦσσαν· οὐ γὰρ  
 ἰππάζονται.

ΣΧΙ. Καίτοι ἐχρῆν, ἐπεὶ θεϊότερον τοῦτο  
 τὸ νόσευμα τῶν λοιπῶν ἐστὶ, οὐ τοῖσι γεν-  
 ναιοτάτοισι τῶν Σκυθέων καὶ τοῖσι πλου-  
 σιωτάτοισι προσπίπτειν μούνοισι, ἀλλὰ  
 τοῖσι ἅπασι ὁμοίως· καὶ μᾶλλον τοῖσι ὀλί-  
 γα κεκλημένοισι, εἰ δὴ τιμώμενοι χαίρουσι  
 οἱ θεοὶ καὶ θαυμαζόμενοι ὑπ' ἀνθρώπων,  
 καὶ ἀντὶ τούτων χάριτας ἀποδιδάσκει. εἰκὸς  
 γὰρ τοὺς μὲν πλουσίους θύειν πολλὰ τοῖσι  
 θεοῖσι, καὶ ἀνατιθέναι ἀναθήματα, ἐόντων χρη-  
 μάτων πολλῶν, καὶ τιμῶν· τοὺς δὲ πένητας,  
 ἦσσαν, διὰ τὸ μὴ ἔχειν, ἐπειτα καὶ ἐπιμεμ-  
 φομένους ὅτι οὐ δίδασκει χρήματα αὐτέοισι·  
 ὥστε τῶν τοιούτων ἀμαρτιῶν τὰς ζημίας,  
 τοὺς ὀλίγα κεκλημένους φέρειν μᾶλλον, ἢ  
 τοὺς πλουσίους. ἀλλὰ γὰρ, ὥσπερ καὶ πρό-  
 τερον ἔλεξα, θεῖα μὲν καὶ ταῦτά ἐστι ὁμοίως  
 τοῖσι ἄλλοισι, γίνεσθαι δὲ κατὰ φύσιν ἕκα-

les

les hommes les plus puissans par leur fortune & par leur noblesse, précisément à cause de l'équitation continuelle. Les pauvres & ceux de la dernière classe du peuple y sont moins exposés, par cela même qu'ils ne vont point à cheval.

CXI. Or, si elle venoit de Dieu d'une manière plus directe que les autres maladies, elle ne devrait pas être exclusivement affectée aux nobles & aux riches : elle devrait attaquer tout le monde indistinctement ; on, pour mieux dire, elle devrait attaquer les pauvres plutôt que les riches, s'il est vrai que les Dieux voient avec plaisir les dons que les hommes leur offrent, & qu'ils les en récompensent. Car il est naturel que les riches leur fassent souvent des sacrifices & des offrandes, & qu'ils les honorent de différentes manières ; au lieu que les pauvres doivent être moins empressés de faire cette dépense, premièrement, parce qu'ils n'en ont point les moyens, & ensuite, parce que loin d'honorer les Dieux, ils se croient en droit de les accuser d'être les auteurs de leur misère. Ainsi, la punition de pareilles offenses devrait plutôt tomber sur eux que sur

I

O

ΙΟΒ ΠΕΡΙ ΑΕΡΩΝ, ΥΔΑΤΩΝ, ΤΟΠΩΝ.

σλα, καὶ ἡ τοιαύτη νοῦσος ἀπὸ τοιαύτης προ-  
φάσιος τοῖσι Σκύθησι γίγνεται, οἴην εἴ-  
ρηκα.

ΣΧΙΙ. Ἐχει δὲ καὶ κατὰ τοὺς λοιποὺς  
ἀνθρώπους ὁμοίως· ὅκου γὰρ ἰππάζονται  
μάλιστα καὶ πυκνότατα, ἐκεῖ πλεῖστοι ὑπὸ  
κεδμάτων καὶ ἰσχιάδων, καὶ ποδαγριῶν  
ἀλίσκονται, καὶ λαγνεύειν κάκιστοί εἰσι.

ΣΧΙΙΙ. Ταῦτα δὲ τοῖσί τε Σκύθησι πρόσε-  
στι, καὶ εὐνουχοειδέσλαί εἰσι ἀνθρώπων διὰ  
[ταύτας] τὰς προφάσις, καὶ ὅτι ἀναξυρί-  
δας ἔχουσι αἰεὶ, καὶ εἰσὶ ἐπὶ τῶν ἵππων τὸ  
πλεῖστον τοῦ χρόνου, ὥστε μήτε [τῆ] χειρὶ ἀ-  
πλεσθαι τοῦ αἰδοίου, ὑπὸ τε τοῦ ψύχεος καὶ  
τοῦ κόπου ἐπιλήθασθαι τοῦ ἡμέρου καὶ τῆς  
μίξις, καὶ μηδὲν παρακινεῖν πρότερον ἢ  
ἀνδρωθῆναι. περὶ μὲν οὖν τῶν Σκυθέων οὕ-  
τως ἔχει τοῦ γένεος.

les riches. Mais, comme je l'ai déjà observé, cette maladie dépend des Dieux comme toutes les autres. Comme elles aussi, elle doit sa naissance à une cause naturelle; & c'est celle que je viens d'assigner.

CXII. Et ce n'est pas seulement chez les Scythes que l'équitation produit ces maux. Partout où cet exercice est une occupation journalière, on trouve beaucoup de personnes sujettes aux fluxions chroniques des articulations, à la sciatique, à la podagre, & inhabiles aux plaisirs de l'amour.

CXIII. Ces maux, qui affligent les Scythes, & qui les affimilent d'une manière particulière aux eunuques, doivent leur origine à la même cause; je veux dire à l'usage d'aller la plupart du temps à cheval: ensuite, à celui de porter toujours des culottes; ce qui fait qu'ils ne portent pas même la main aux parties naturelles. Ajoutez à cela, que le froid & la fatigue distraient absolument leur esprit du désir de l'union des sexes; de sorte qu'ils ne se hasardent à rien tenter, qu'ils ne soient assurés d'avoir recouvré la virilité. Voilà ce que j'avois à dire sur la nation des Scythes.

SCXIV. Τὸ δὲ λοιπὸν γένος τὸ ἐν τῇ Εὐρώπῃ διάφορον αὐτὸ ἐαυτῷ ἐστὶ καὶ κατὰ τὸ μέγεθος, καὶ κατὰ τὰς μορφάς, διὰ τὰς μεταλλαγὰς τῶν ὠρέων, ὅτι μεγάλαί γίνονται καὶ πυκναί· καὶ θάλπεά τε ἰσχυρά, καὶ χειμῶνες καρτεροί, καὶ ὄμβροι πολλοί, καὶ αὗτις αὖχοι πουλυχρόνιοι, καὶ πνεύματα, ἐξ ὧν μεταβολαὶ πουλλαὶ καὶ παντοδαπαί.

SCXV. (Ἀπὸ) τούτων εἰκὸς αἰσθάνεσθαι καὶ τὴν γένεσιν ἐν τῇ ξυμπήξει τοῦ γόνου, [καὶ ἄλλοτε] ἄλλην καὶ μὴ τῷ αὐτέω τὴν αὐτέην γίνεσθαι ἐν τε τῷ θερεί καὶ τῷ χειμῶνι, μηδὲ ἐν ἐπομβρίῃ καὶ αὖχμῳ. διότι τὰ εἶδεα διπλάσθαι νομίζω τῶν Εὐρωπαϊῶν μᾶλλον ἢ τῶν Ἀσιηνῶν, καὶ τὰ μέγιστα διαφορώτατα αὐτὰ ἐαυτοῖσι εἶναι κατὰ πόλιν ἐκάστην· αἱ γὰρ φθοραὶ πλείονες ἐγγίνονται τοῦ γόνου ἐν τῇ ξυμπήξει, ἐν τῇσι μεταλλαγῆσι τῶν ὠρέων πυκνῆσι εὐσῆσι, ἢ ἐν τῇσι παραπλησίησι καὶ ὁμοίησι.

CXIV. Quant aux autres Européens, ils différent les uns des autres de forme & de stature, à cause des variations aussi grandes que fréquentes de leurs saisons. Chez eux, des chaleurs excessives sont suivies de froids rigoureux, & des pluies continuelles sont remplacées par des sécheresses très-longues, sans parler des vents qui rendent encore ces variations plus irrégulières.

CXV. Il n'est donc pas étonnant que la génération se ressent de ces vicissitudes, & que la concrétion de la liqueur séminale ne se fasse pas toujours de la même manière, mais qu'elle varie suivant que la conception a lieu en été ou en hiver, dans un temps sec ou dans un temps pluvieux. C'est à mon avis la cause qui rend la forme & la stature des Européens plus variées que celles des Asiatiques; & cette variété s'observe encore parmi les habitans de chaque ville. La concrétion de la liqueur séminale doit éprouver plus d'altérations dans un climat sujet à des changemens fréquens, que dans celui où la température de chaque saison est plus constante.

ΤΙΟ ΠΕΡΙ ΑΕΡΩΝ, ΥΔΑΤΩΝ, ΤΟΠΩΝ.

ΣΧVI. Περὶ τε τῶν ἠθέων αὐτὸς λόγος.  
 τὸ τε ἄγριον καὶ τὸ ἀμικλον καὶ τὸ θυμοει-  
 δὲς ἐν τῇ τοιαύτῃ φύσει ἐγγίγνεται· αἱ γὰρ  
 ἐκπλήξεις πυκναὶ γιγνόμεναι τῆς γνώμης  
 τὴν ἀγριότητα ἐντιθέασι, τὸ δὲ ἡμερον τε  
 καὶ ἡπιον ἀμαυροῦσι. διότι εὐψυχοτέρους νο-  
 μίζω τοὺς τὴν Εὐρώπην οἰκέοντας εἶναι ἢ  
 τοὺς τὴν Ἀσίην. ἐν μὲν γὰρ τῷ αἰεὶ παρα-  
 πλοσίῳ αἱ ῥαθυμίαι ἐνεῖσι, ἐν δὲ τῷ μετα-  
 βαλλομένῳ, αἱ ταλαιπωρίαὶ τῷ σώματι καὶ  
 τῇ ψυχῇ· καὶ ἀπὸ μὲν ἡσυχίης καὶ ῥαθυμίας  
 ἡ δειλίη αὐξεται, ἀπὸ δὲ τῆς ταλαιπωρίας  
 καὶ τῶν πόνων αἱ ἀνδρίαί.

ΣΧVII. Διὰ τοῦτό εἰσι μαχिमώτεροι οἱ  
 τὴν Εὐρώπην οἰκέοντες, καὶ διὰ τοὺς νόμους,  
 ὅτι οὐ βασιλεύονται ὡσπερ οἱ Ἀσῆνοί. ὅκου  
 γὰρ βασιλεύονται, ἐκεῖ ἀναγκαίη καὶ δειλο-  
 τάτους εἶναι, εἶρηται δέ μοι καὶ πρότερον· αἱ  
 γὰρ ψυχὰὶ δεδούλωνται, καὶ οὐ βούλωνται  
 παρακινδυνεύειν ἐκόντες εἰκὴ ὑπὲρ ἀλλοτρίας  
 δυνάμιος.

CXVI. Ce que je viens d'observer à l'égard de la forme, peut aussi s'appliquer aux mœurs. Les Européens sont d'un naturel sauvage, insociable, fougueux; par la raison même qu'ils vivent sous un ciel, où l'esprit éprouve sans cesse de ces secousses qui rendent l'homme agreste, & qui le dépouillent de la douceur & de l'aménité des mœurs. Je les regarde par la même raison comme plus courageux que les Asiatiques. Une température toujours égale favorise l'indolence: au lieu que dans un climat variable, le corps & l'esprit se portent volontiers à l'exercice & au travail, qui augmentent le courage, de même que la paresse & l'inaction inspirent la lâcheté.

CXVII. C'est sans doute la nature du climat qui rend les Européens plus belliqueux que les Asiatiques; mais la forme du gouvernement y contribue aussi. Les premiers ne sont point gouvernés par des rois comme les autres: & j'ai déjà observé que, par-tout où l'on est soumis à des rois, on est nécessairement très-lâche; parce que, quand on a l'âme affervie, on ne se soucie point d'exposer sans nécessité sa vie pour augmenter la puissance d'un autre.



CXVIII. Οὗτοι δὲ αὐτόνομοι, ὑπὲρ ἐαυ-  
τῶν γὰρ τοὺς κινδύνους αἰρεῖνται καὶ οὐκ  
ἄλλων, προθυμεῖνται ἐκόντες, καὶ ἐς τὸ  
δεινὸν ἔρχονται· τὰ γὰρ ἀριστήια τῆς νίκης  
αὐτοὶ φέρονται. οὕτως οἱ νόμοι οὐκ ἠκίστα τὴν  
εὐψυχίην ἐργάζονται. τὸ μὲν οὖν ὅλον καὶ τὸ  
ἅπαν οὕτως ἔχει περὶ τε τῆς Εὐρώπης καὶ  
τῆς Ἀσίας.

CXIX. Ἐνεῖσι δὲ καὶ ἐν τῇ Εὐρώπῃ φύ-  
λα διάφορα ἕτερα ἑτέροισι, καὶ τὰ μεγάθηα,  
καὶ τὰς μορφὰς, καὶ τὰς ἀνδρίας· τὰ δὲ  
διαλλάσσειν ταῦτά ἐστι, ἃ καὶ ἐπὶ τῶν  
πρότερον εἴρηται, ἔτι δὲ σαφέστερον φράσω.

CXX. Ὅκοσοι μὲν χώρην οὐρεινὴν τε οἰκέου-  
σι καὶ τρηχεῖν καὶ ὑψηλὴν καὶ ἔνυδρον, καὶ  
αἱ μεταβολαὶ αὐτέοισι γίνονται τῶν ὠρέων  
μέγα διάφοροι, ἐνταῦθα εἰκὸς εἶδεν μεγάλα  
εἶναι, καὶ πρὸς τὸ ταλαίπωρον καὶ τὸ ἀν-  
δρήϊον εὖ πεφυκότα· καὶ τό τε ἄγριον καὶ  
τὸ θηριῶδες αἱ τοιαῦται φύσεις οὐκ ἠκίστα  
ἔχουσι.

CXXI. Ὅκοσοι δὲ κοῖλα χωρία, καὶ λει-

CXVIII.

CXVIII. Les Européens , au contraire , gouvernés par leurs propres loix , affrontent d'autant plus volontiers les dangers , qu'ils ne s'y exposent que pour eux-mêmes , & que ce sont eux seuls qui recueillent l'honneur & le fruit de leurs victoires. Tant il est vrai que les loix influent singulièrement sur le courage. En comparant les Européens avec les Afiatiques , je n'ai parlé que d'une manière générale.

CXIX. Mais il existe aussi en Europe des peuples qui diffèrent entr'eux pour le courage , comme pour la forme & la stature ; & cette variété tient aux mêmes causes que j'ai déjà assignées , & que je vais éclaircir davantage.

CXX. Tous ceux qui habitent un pays montagneux , inégal , élevé & pourvu d'eau , & qui éprouvent des variations de saisons considérables , doivent naturellement être d'une haute stature , très-propres à l'exercice & au travail , & pleins de courage. Ils sont sur-tout , d'un caractère sauvage & féroce.

CXXI. Ceux , au contraire , qui vivent dans des pays enfoncés , couverts de pâturages &

I

P

## 114 ΠΕΡΙ ΑΕΡΩΝ, ΥΔΑΤΩΝ, ΤΟΠΩΝ.

μακώδεια, καὶ πονιγηρὰ, καὶ τῶν θερμῶν πνευμάτων πλείον μέρος μετέχουσι ἢ τῶν ψυχρῶν, ὕδασι τε χρέονται θερμοῖσι, οὗτοι δὲ μεγάλοι μὲν οὐκ ἂν εἴησαν, οὐδὲ κανονίαι, ἐς εὖρος δὲ πεφυκότες καὶ σαρκώδεις, καὶ μελανότριχες, καὶ αὐτοὶ μέλανες μᾶλλον ἢ λευκότεροι· φλεγματίαι τε ἦσσαν ἢ χολώδεις. τὸ δὲ ἀνδρῆιον καὶ τὸ ταλαίπωρον ἐν τῇ ψυχῇ, φύσι μὲν οὐκ ἂν ὁμοίως ἐνείη, νόμος δὲ προσγενόμενος ἀπεργάσοι' ἂν. καὶ εἰ μὲν ποταμοὶ ἐνείησαν ἐν τῇ χώρῃ, οἳ τινες ἐκ τῆς χώρας ἐξοχετεύουσι τό τε σίσιμον καὶ τὸ ὄμβριον, οὗτοι ἂν ὑγιηροὶ τε εἴησαν καὶ λαμπροί· εἰ μὲντοι ποταμοὶ μὲν μὴ εἴησαν, τὰ δὲ ὕδατα κρηναῖά τε καὶ σίσιμα πίνοιεν καὶ ἐλώδεια, ἀναγκαίη τὰ τοιαῦτα εἶδεια παρασπρότερα εἶναι καὶ σπληνώδεια.

ΣΧΧΙΙ. Ὅσοι δὲ ὑψηλὴν τε οἰκέουσι χώρην, καὶ λείην καὶ ἀνεμώδεια, καὶ ἔνυδρον, [ἐνταῦθα] εἴη ἂν εἶδεια μεγάλα καὶ ἐαυτοῖσι παραπλήσια· ἀνανδρότεραι δὲ καὶ ἡμερώτεροι τουτέων αἰ γινώμαι.

## DES AIRS, DES EAUX ET DES LIEUX. 115

tourmentés par des chaleurs étouffantes, qui font plus exposés aux vents chauds qu'aux vents froids, & qui font usage d'eaux chaudes, ne font ni grands, ni bien proportionnés; ils font plutôt trapus & chargés de chair. Ils ont les cheveux noirs, & leur teint approche plus du noir que du blanc. Leur tempérament est moins phlegmatique que bilieux. Ils ne font naturellement ni braves, ni propres au travail; mais ils pourroient devenir l'un & l'autre, s'ils étoient gouvernés par des loix qui les y portassent. Au reste, ils peuvent jouir d'une bonne santé & avoir un beau teint, s'il y a dans leur pays des fleuves qui entraînent les eaux dormantes & celles de pluie. Si, au contraire, ils font éloignés des fleuves, & qu'ils boivent des eaux stagnantes de marais, ou conduites de loin, ils doivent avoir de gros ventres & être sujets aux affections de la rate.

CXXII. Ceux qui habitent un pays élevé, uni, venteux & humide, font ordinairement grands, & se ressemblent entr'eux; mais ils font d'un naturel plus doux, & moins braves.

ΣΧΗΙΙ. Οἷοσοι δὲ λεπλά τε καὶ ἄνυδρα, καὶ ψιλὰ, τῆσι δὲ μεταβολῆσι τῶν ὠρέων οὐ εὐκρητα, ἐν ταύτῃ τῇ χώρῃ τὰ εἶδεα εἰκὸς σκληφρά τε εἶναι, καὶ ἔντονα, καὶ ξανθότερα ἢ μελάντερα· καὶ τὰ ἥθεα καὶ τὰς ὀργὰς ἀνθάδεάς τε καὶ ἰδιογνώμονας. ὅκου γὰρ μεταβολαί εἰσι πυκνότηται τῶν ὠρέων καὶ πλεῖστον διάφοροι αὐταὶ ἐωυτέησι, ἐκεῖ καὶ τὰ εἶδεα, καὶ τὰ ἥθεα, καὶ τὰς φύσεις εὐρήσεις πλεῖστον διαφερούσας.

ΣΧΗΙΙΙ. Μέγισται μὲν οὖν εἰσι αὐταὶ τῆς φύσιος διαλλαγαί· ἔπειτα δὲ καὶ ἡ χώρα, ἐν ἣ ἄν τις τρέφῃται, καὶ τὰ ὕδατα. εὐρήσεις γὰρ ἐπὶ τὸ πλῆθος τῆς χώρας τῇ φύσει ἀκολουθεῖοντα, καὶ τὰ εἶδεα τῶν ἀνθρώπων καὶ τοὺς τρόπους.

ΣΧΗΙΙΙ. Ὅκου μὲν γὰρ ἡ γῆ πείρα, καὶ μαλθακὴ, καὶ ἔνυδρος, καὶ τὰ ὕδατα κάρτα μετέωρα ἔχουσα, ὥστε θερμὰ εἶναι τοῦ θέρους, καὶ τοῦ χειμῶνος ψυχρὰ, καὶ τῶν ὠρέων καλῶς κέεται, ἐνταῦθα καὶ οἱ ἀνθρώποι

CXXIII. Ceux qui habitent des terroirs légers, secs & nuds, & où les changemens des saisons ne sont point tempérés, ont l'habitude du corps sèche & nerveuse, & le teint plutôt blond que brun. L'arrogance & l'indocilité forment leur caractère. Car, par-tout où les saisons éprouvent fréquemment des variations considérables, on rencontre des hommes bien différens les uns des autres tant pour la forme que pour la constitution morale & physique.

CXXIV. Ces variations dans les saisons sont les causes les plus puissantes de la différente nature des hommes. Vient ensuite la qualité du sol d'où l'on tire sa subsistance, & celle des eaux dont on fait usage. Il est de fait que la constitution physique & morale de l'homme est pour l'ordinaire modifiée par la nature du sol qu'il habite.

CXXV. Par-tout où le sol est gras, mou & humide, où les eaux sont si peu profondes qu'elles sont chaudes en été, & froides en hiver, & où l'on jouit d'une égale température, les hommes sont ordinairement charnus, foibles,

σαρκώδεές εἰσι, καὶ ἄναρθροι, καὶ ὑγροὶ, καὶ ἀταλαίπωροι, καὶ τὴν ψυχὴν κακοὶ ὡς ἐπὶ τὸ πούλυ· τό τε ῥάθυμον καὶ τὸ ὑπνηρόν ἐστι ἐν αὐτέοισι ἰδεῖν· ἕς τε τὰς τέχνας παχέες, καὶ οὐ λεπτοὶ, οὐδὲ ὀξεές.

CCXXVI. Οἴκου δ' ἐστὶ ἡχώρη ψιλὴ τε καὶ ἀνώχυρος καὶ τρηχέει, καὶ ὑπὸ τοῦ χειμῶνος πειζομένη, καὶ ὑπὸ τοῦ ἡλίου κεκαυμένη, ἐνταῦθα δὲ σκληφρούς τε, καὶ ἰσχνούς, καὶ διηρθρωμένους, καὶ ἐνθόνους, καὶ δασέας [ἀν] ἰδοῖς. τό τε ἐργατικὸν [καὶ] ὄξυ ἐνεὸν ἐν τῇ φύσει τῇ τοιαύτῃ, καὶ τὸ ἀγρυπνον, τὰ τε ἦθια καὶ τὰς ὀργὰς αὐθάδεας καὶ ἰδιογνώμονας, τοῦ τε ἀγρίου μᾶλλον μετέχοντας ἢ τοῦ ἡμέρου, ἕς τε τὰς τέχνας ὀξυτέρους τε καὶ συνετωτέρους, καὶ τὰ πολέμια ἀμείνους. εὐρήσεις [δὲ] καὶ τᾶλλα τὰ ἐν τῇ γῆ φυόμενα πάντα, ἀκόλουθα εἶντα τῇ γῆ.

CCXXVII. Αἱ μὲν οὖν ἐναντιώταται φύσιές τε καὶ ἰδέαι ἔχουσι οὕτως· ἀπὸ δὲ τούτων τεκμαιρόμενος τὰ λοιπὰ ἐνθυμέσθαι, καὶ οὐκ ἀμαρτήση.

Τ Ε Λ Ο Σ.

moux, paresseux & fans courage. On les voit plongés dans l'indolence, naturellement disposés au sommeil; & ils font d'un esprit épais, lourd & peu fait pour l'exercice des arts.

CXXVI. Mais dans un sol nud, raboteux, qui n'est point abrité, qui est également accablé par des froids rigoureux & par l'ardeur d'un soleil brûlant, les hommes ont le corps sec, maigre, mieux prononcé, nerveux & velu. Ils font extrêmement actifs, vigilans, d'un caractère arrogant, indocile & plutôt sauvage que doux. Ils font d'ailleurs très-intelligens & doués d'un esprit plus fin pour l'exercice des arts, & d'un plus grand courage pour celui de la guerre. Cette influence du sol ne se borne point aux hommes; elle a également lieu sur toutes les productions de la terre.

CXXVII. Voilà quelles font les constitutions physiques & morales les plus opposées. En suivant les règles & les exemples que j'ai rapportés, on pourra juger du reste sans craindre de se tromper.

F I N.



## EXPLICATION

*Des Abréviations employées dans les Variantes.*

- 
- A. indique le manuscrit de la bibliothèque nationale, coté 2146.  
 Ald. indique l'édition des Aldes.  
 Av. indique la paraphrase d'Avicenne.  
 B. indique le manuscrit de la bibliothèque nationale, coté 2255.  
 Bac. indique les variantes de Baccius Baldinus.  
 Bas. indique l'édition des œuvres d'Hippocrate publiée à Bâle par Cornarius.  
 C. indique la version de Calvus.  
 Cer. indique le mot *les autres*.  
 Ch. indique l'édition de Chartier.  
 Cor. indique la version de Cornarius.  
 G. indique le manuscrit dont Gadaldinus a fait usage.  
 Gal. indique les différentes variantes éparcées parmi les œuvres de Galien.  
 L. indique l'édition de Vander-Linden.  
 Lal. indique l'édition de Lalemant.  
 M. indique l'édition de Mackius.  
 Mar. indique l'édition de Jean Martin.  
 Mer. indique l'édition de Mercuriali.  
 Ms. indique le mot *manuscrit*.  
 S. indique l'édition de Septalius.  
 Z. indique l'édition de Zvinger.  
 On trouvera dans mon discours préliminaire (§. 121 & *suiv.*) une plus ample notice de tous ces Mfs. & de toutes ces éditions ou versions.

## VARIANTES

## VARIANTES ET CORRECTIONS

## DU TEXTE.

**TITRE.** Περὶ Ἀέρων, ὑδάτων, τόπων. J'ai suivi la leçon de A. & de la plupart des éditeurs. B. porte : περὶ Ἀέρων, ὑδάτων τε καὶ τόπων : & je ne doute point que, vu le fréquent usage des particules τε καὶ réunies, que l'auteur fait dans tout ce traité, cette dernière leçon ne soit la véritable. Quant aux autres leçons plus ou moins étendues, on peut consulter le *Discours préliminaire*, §. 123 & suiv.

**PARAGRAPHE I. ligne 1.** Ζητεῖν. J'ai rétabli l'ionisme. Les autres lisent : Ζητεῖν, quoique deux mots plus loin, ils écrivent : ποιεῖν. Pour ne pas être obligé de multiplier sans nécessité les variantes, j'avertis ici que je me suis cru autorisé à faire par-tout la même chose à l'égard des verbes qui suivent la conjugaison de ποιεῖν, pour les temps, les nombres & les personnes que les Ioniens prononçoient différemment que les autres Grecs : & cela, pour faire disparaître cette désagréable bigarrure qui règne dans tous les manuscrits & dans toutes les éditions, & qui ne doit certainement son origine qu'à l'ignorance ou aux distractions des copistes. Il est incroyable combien tous ces exemplaires diffèrent entre eux, & combien le même exemplaire varie souvent sur l'orthographe du même mot. Je prie le lecteur, avant de me taxer de témérité, de consulter, sur cette variation des manuscrits & des imprimés, Héringa (*observ. crit.* pag. 46-48) savant médecin, qui passe pour un des meilleurs critiques de ce siècle.

I

Q

L. 4. *ἰοίκασι*. Les autres : *ἰοίκασιν* avec le *ν* que les grammairiens appellent *φιλικυστικόν*, & qu'on ajoute ordinairement aux troisièmes personnes des verbes, ainsi qu'aux datifs pluriels des noms, des pronoms & des participes, toutes les fois que les mots qui les suivent commencent par une voyelle. Comme les Ioniens aiment à s'en passer, témoin les éditions d'Hérodote & d'Arétée, j'ai pris le parti de retrancher cette lettre par-tout ; d'autant plus qu'on en trouve dans les Mss. quelques exemples, quoiqu'à la vérité beaucoup moins nombreux que ceux des autres ionismes. Cet avertissement me dispensera de revenir sur cet objet dans la suite. Foës, loin de la retrancher, l'ajoute très-souvent mal-à-propos, lors même que les mots qui suivent commencent par une consonne.

*Ibid. οὐδέν*. Cct. *οὐθέν*. Voyez Maittaire, *Gr. ling. dialect.* p. 2.

L. 5. J'écris *πουλὸν* avec B. Les Mss. ni les éditions ne font point constantes dans l'orthographe de ce mot. On y trouve tantôt *πολὸν*, tantôt la forme ionique *πουλόν*. J'ai par-tout suivi cette dernière, à quelques endroits près qui m'ont échappé.

*Ibid.* Je corrige *αὐταί τε*. A. & L. *αὐταί* sans le *τε*. Cct. *αὐταί τε*.

L. 8. *καὶ [τὰ] ἐν*. J'ai ajouté l'article que l'usage de la langue exige ici.

§. II, l. 1. *ἀπίκηται*. Cct. *ἀφίηται*. J'ai rétabli par-tout l'ionisme en conservant la lettre *π* pour les composés des prépositions *ἀπὸ*, *ἐπὶ* & *ὕπὸ*, comme la lettre *τ* pour les composés des prépositions *κατὰ* & *μετά*. Ainsi j'ai substitué *ἕπυδρος* à *ἕφυδρος*, *ἕπαλα* à *ἕφαλα*, *κατίζη* à *καβίζη*, *μετίσταται* à *μεθίσταται*, &c. Je renvoie encore à Héringa *l. c.* p. 47.

- L. 4. ἀνατολάς. C. paroît avoir lu : ἀνατολάς ἢ δύσιαις.
- §. III, l. 1. ταῦτα δέ. La marge de Z. porte : πρὸς ταῦτα δέ.  
*Ibid.* κάλλιστα. On diroit que C. avoit lu : μάλιστα.  
 On a plus d'une fois confondu ces deux mots.
- L. 3. κότερον. J'ai rétabli l'ionisme d'après l'analogie d'οκόσα qu'on trouve si souvent dans ce traité, & d'après l'usage constant d'Hérodote. Cet. πότερον.
- Ibid.* εὐάθεισι. J'ai hasardé cette correction au lieu d'εἰλώθεισι. Voy. les notes.
- L. 4. σκληροῖσί τε. C. a lu peut-être : σκληροῖσί τε καὶ ἀμοῖσι.
- Ibid.* καὶ ἐκ πετρωδίων. C. lit mieux : ἢ ἐκ π. . . .  
 Peut-être faudroit-il aussi changer ce dernier mot en πετρεών. Voy. les notes.
- L. 5. εἴτε ἀλυκοῖσι. Voy. les notes.
- §. IV, l. 2. J'ai substitué le mot ionique δασίη au δασίαις des autres; & j'ai par-tout suivi la même orthographe pour les noms de cette espee.
- §. V, l. 4. οὐκ ἰδωδαί, d'après C. & M. Les autres lisent : ἰδωδαί, sans négation.
- Ibid.* καὶ ἀπό. C. Cor. & la marge de Z. καὶ γὰρ ἀπό.
- §. VI, l. 4. νοσήματα. J'ai rétabli par-tout l'ionisme. Dans les Mss. & les imprimés il n'y a rien de plus inconstant que l'orthographe de ce mot. On y voit, & souvent dans la même période, tantôt νοσήματα, tantôt νοσηματα. Il en est de même des mots νόσος & νόσος. J'ai toujours préféré cette dernière forme. Quant au mot νοσήματα qui revient de même souvent dans ce traité, & dont on a mal-à-propos soupçonné la forme, j'observe que les Ioniens aimoient à prononcer non seulement par εω mais encore par εωω les verbes en ω appelés circonflexes. Ainsi comme ils ont dit τυραννίω

124 *Variantes & Corrections du Texte.*

au lieu de τυραννία ou τυραννῶ, (voyez le diction. ion. de Portus) ils ont pu également dire νοσείω au lieu de νοσίων : & de même que le prétérit νούσημαι de cette dernière forme nous a donné le mot νόσημα, de même le prétérit νούσσευμαι de l'autre forme ne peut avoir pour dérivé que νόσσευμα. Il s'agit seulement de savoir s'il ne falloit pas prononcer νούσσευμα par un double ionisme plutôt que νόσσευμα. J'ai laissé peut-être mal-à-propos subsister dans mon texte cette dernière forme, ainsi que les mots dérivés νοσώδης & νοσέρως, que j'aurois dû changer par tout en νοσώδης & νοσερός.

L. 5. κοινῶν. G. κοιλιῶν.

L. 6. Θεραπείη. Ion. rétab. Les autres, Θεραπείη. J'ai changé presque par-tout les terminaisons εἶος, εἶα, εἶον, en ήίος, ήή & ήίον.

L. 7. εἰκός. Ce mot est un de ceux qui reviennent le plus souvent dans ce traité. On l'y trouve deux ou trois fois seulement écrit εἰκός à la manière d'Homère. Peut-être ai-je mal fait de ne pas adopter cette dernière orthographe pour tout le reste. Mais, comme Hérodote écrit assez constamment οἰκός, j'ai mieux aimé laisser subsister dans mon texte cette variété, que de m'exposer à choisir entre ces trois orthographes, celle peut-être qu'Hippocrate n'a jamais employée.

*Ibid.* γίγνεσθαι. Les Mss. & les imprimés lisent tantôt γίγνεσθαι, tantôt γίνεσθαι. J'ai par-tout adopté la première forme comme plus ancienne. Il en est de même du mot γιγνώσκω que je préfère à γινάσκω.

L. 8. προφραντίση. B. & tous les imprimés : προφραν τις ή sans aucun sens. A. un peu moins mal : προφραντις ή. J'avois déjà corrigé cet endroit lorsque je me suis aperçu qu'Héringa (l. c. p. 44.)

m'avoit devancé dans cette conjecture.

§. VII, l. 1. Je lis avec L. *περὶ ἐκάστου τε*, au lieu de *περὶ ἐκάστου δι*. Le *τοῦ* que j'ajoute ensuite, enfermé entre deux crochets, me paroît une addition d'autant plus nécessaire, que je sépare le mot *ἐκάστου* du mot *χρόνου*, avec lequel il n'a pas plus de rapport ici que plus bas (l. 12).

L. 2. *προϊόντος* est la vraie leçon, conservée par Gal. (*Comm. 1. in L. 1. epid. T. V. p. 346*). Les autres : *προσιόντος*.

L. 5. *ἴδια*. Peut-être faudroit-il écrire adverbial. *ιδίαι*.

L. 12. *τυγχάνοι*, d'après L. Les autres : *τυγχάνει*.

L. 13. *κατ' ὀρθὸν φέροιτο*. Bac. *κατορθοίη*.

§. VIII, l. 3. *ξυμβάλλεται*, d'après L. On lit dans A. B. F. & beaucoup d'autres éditeurs : *συμβάλλεται*, quoi- qu'ils écrivent plus bas *ξύννομα*. J'ai par-tout rétabli l'ionisme, en substituant *ξύν* à *σύν*.

L. 5. Après les mots *καὶ αἱ κοιλίαι* G. ajoute *καὶ αἱ νόσοι*, leçon qui n'est pas à mépriser.

§. IX, l. 2. *κίεται*, d'après L. & M. Dans les autres ce mot, qui revient très-souvent dans ce traité, est écrit tantôt *κίεται*, tantôt *κίεται*. Je l'ai rétabli par-tout.

*Ibid. ἴσται*, d'après G. Les autres : *ἴσται*.

L. 7. *πόλι*. Les autres : *πόλις*. J'ai rétabli par-tout l'ionisme de ce mot, ainsi que des mots *δύσις*, *φύσις*, &c. On lit sans variation §. VII : *δύσις*, §. XVII : *φύσις*, & XXV : *πόλις*. Or, les autres cas analogues à cette formation ionique sont : *δύσιος*, *πόλιος*, *φύσιος*, *δύσι*, *πόλι*, *φύσι*, pour le singulier ; & *δυσίαν*, *πολίαν*, *φυσίαν*, *δύσισι*, *πόλισι*, *φύσισι*, pour le pluriel. Voy. Héringa, L. C. p. 47.

*Ibid. τά τε ὕδατα, κ. τ. λ.* On dirait qu'Av. a lu :

126 *Variantes & Corrections du Texte.*

τά τε ὕδατα τὰ πολλὰ ὑπαλα καὶ θειώδη : auxquels mots il ajoute immédiatement ce qui est dans le §. X : τοὺς τε ἀνθρώπους τὰς κεφαλὰς, κ. τ. λ. en supprimant tout ce qui le précède.

L. 8. ὑπαλα. J'ai déjà averti (§. II, l. 1.) du rétablissement de pareils ionismes. Cet. ὕφαλα.

*Ibid.* Ἀναγκαίη. Cet. ἀνάγκη. Je n'ai point balancé à rendre par-tout à ce mot sa forme ionique; puisqu'on lit plus bas, §. CIV : ἀναγκαίαν, sans variation.

*Ibid.* C'est la leçon de A. C. G. μετώρα. Cet. μὴ μετώρα, avec la négation. Voy. les notes.

L. 10. ὕσσα. . . . ἐπιφορέει. J'ai ajouté à mon texte tout ce morceau qui se trouve également dans B. Lal. & L. si ce n'est que Lal. L. lisent : ὕσα pour ὕσσα, & παϊκίλους pour παϊκίλας.

L. 12. πολίων. Cet. πόλιων. Voy. ce que j'en ai dit §. IX, l. 7.

*Ibid.* κίονταί γε. J'aimerois mieux κίονταί τε, comme on lit plus bas, l. 17.

L. 14. J'écris avec L. χρέονταί. Cet. tantôt χρέονται, tantôt χρέονταί. J'ai rétabli par-tout l'ionisme. §. X, l. 1. καὶ φαγοδαίνας. . . . ἐγγίνηται. Dans Av. tout ce morceau est placé à la fin de ce §. après le mot πείζει. A la suite du mot ἐγγίνηται, Cet. ajoutent : τοῦ δὲ χιμῶνος ψυχροῦ, mots que j'ai retranchés d'après L. & M. comme une répétition vicieuse de ce qu'on lit §. IX, l. 9.

*Ibid.* εἰκός est la leçon de Z. L. & M. Cet. lisent : κοινῶς. Je regrette de n'avoir point adopté la leçon de G. κίνδυνος.

L. 3. Après le mot ἀνθρώπους, M. ajoute à son texte : τὴν αὐτὴν πόλιν οἰκοῦντας, mots qui selon le style d'Hippocrate & l'usage de la langue, devroient au moins être

écrits : τούς ταύτην τὴν πόλιν οἰκίοντας. Av. paroît avoir aussi trouvé cette leçon dans son exemplaire. Il traduit : *incolarum capita*.

L. 6. τὰ τε ἴδια. M. τὰ τε πρὸς ἴδια. On diroit qu'Av. a lu : τὰ τε μέλαια.

L. 9. Tous lisent : ὁκόσοι μὲν γάρ. J'ai retranché le μὲν comme superflu.

L. 11. Après le mot *πιέζει* Ch. ajoute : *οἱ ταύτης πόλιος ἄνθρωποι μὴ πολλὸν χρόνον βίαν δύναται*. Voy. les notes.

§. XII, l. 1. τοῖσι τε. J'aimerois mieux τοῖσι δὲ, d'après C. & Cor. On diroit qu'Av. a lu : τοῖσι πάσιν, probablement d'après quelque leçon fautive qu'on aura substituée à cette variante : τοῖσι τε πασιίν.

L. 2. ἄσθματα, καὶ ὄ. C. m'a suggéré cette correction, en traduisant : *& eo quod*. Ald. ἄσθματα καὶ ὄ. Cet. ἄσθματα, ὄ.

L. 3. τό τε θεῖον ποιέειν. Cet. τό τε παιδίον ποιέειν. Voy. les notes.

*Ibid.* J'ai rétabli l'ionisme d'après A. où par une distraction du copiste, tout ce §. avec une partie du §. précédent, est écrit deux fois de suite. La première fois il écrit *ἱρὴν*, & la seconde, *ἱερὴν*, comme on lit aujourd'hui dans tous les imprimés.

§. XIII, l. 3. ἱπινυκλίδας. Av. ἱπινυκλῆους. Voy. les notes.

L. 5. περιπλευμονίαι. F. περιπλευμονίη, probablement par une erreur typographique. Au reste, il écrit tantôt *περιπν* . . . tantôt *περιπλ* . . . J'ai suivi cette dernière orthographe, qui est de l'ancien idiôme attique, qui ne différerait guère de l'ionique.

L. 8. κοιλίαι. J'aimerois mieux, *αἱ κ.* . . avec l'article.

*Ibid.* ἴωσι. J'ai par-tout rétabli l'ionisme de ce mot. Cet. ἰῶσι.



§. XIV, l. 1. ὀφθαλμῖαι τε. C. ὀφθ... δέ.

L. 2. J'écris avec deux conjonctions : καὶ οὐ χαλεπαί, καὶ ὀλιγοχρόνιοι. A. B. Ald. F. & C. retranchent la seconde. Cor. & L. retranchent la première. C. n'exprime ni l'une ni l'autre.

L. 4. J'ai corrigé : ὑπερβάλλωσι; peut-être falloir-il même écrire : ὑπερβαλέωσι. Cet. ὑπερβάλλωσι, au présent.

L. 6. παραπληκτικούς. C'est sans nécessité que Portus eorrigé : παραπλήκτους (comme on lit, §. LXII). On trouve l'une & l'autre de ces formes dans les écrits d'Hippocrate, de même qu'on y trouve ἀποπληκτικούς & ἀποπλήκτους.

L. 7. ἠλιωθῆωσι, d'après A. Il ne faut point écrire avec Cet : ἠλιωθῆῶσι, encore moins avec F. ἠλιωθῶσι.

§. XV, l. 2. δυσμέων. J'ai rétabli l'ionisme. Cet. δυσμῶν, en oubliant qu'ils ont écrit plus haut (§. IX, l. 4.) δυσμέων.

L. 6. Θερινῶν πνευμάτων. J'aimerois mieux : Θερμῶν πν. & c'est ainsi que Cor. s'exprime : *calidis ventis*. Cette leçon ou correction semble être justifiée par le §. IX.

L. 7. ὕδατα τὰ σκληρά. J'aimerois mieux : ὕδατα, ἴσῃτα σκληρά. Voy. §. XX. l. 2.

L. 9. [οὐ] γλυκαίνεται. Cet. γλυκαίνεται, sans négation. A. γλαυκιάται. Voy. les notes.

§. XVI, l. 1. ἐντόους. C. εὐτόους. Voy. les notes.

L. 2. σκελιφρούς. C. σκολυφρούς. Voy. les notes.

L. 4. εὐρωατέρας. F. par erreur typographique, εὐρωτίρας. C. εὐρυτίρας.

L. 6. ρήγματίαι. C. auroit-il lu : φυματίαι? Voy. les notes.

§. XVII, l. 1. ἐπιδημῖαι ταῦτα, πλευρίτιδες τε. A. Ald.

F. ἐπιδημῖαι τὰ πλ... B. ἐπιδημῖαι καὶ πλ... Z. ἐπιδημῖται

ἐπιδημίται πλ . . . L. & M. ἐπιδημίαι, αἱ πλ . . . Quelques autres : ἐπιδήμια πλ . . . Je crois que la véritable leçon étoit : ἐπιδημίαι ταῦτα (ou τὰδε) πλ . . . comme je corrige, & comme on lit §. XI, à moins qu'on ne pense d'après la leçon de B. qu'on lisoit anciennement : ἐπ. περιπλευμονίαι καὶ πλ . . . cf. §. XIII.

L. 3. ὀνόταν κοιλίας. J'aimerois mieux : ὀνόταν (ou bien comme au §. XIII, ὀνοῦ ἂν) αἱ κοιλίας, avec l'article.

L. 7. ῥήγματίας. C. a peut-être lu : φηματίας. Voy. les notes.

L. 8. ἰδωθὺς δέ. A. ἰδ' . . . δή.

L. 10. οὐ γὰρ . . . πουλυπότας. Tout cela manque dans C. & G. Voy. les notes.

§. XVIII, l. 2. διὰ χρόνου. A. διὰ χρόνου. Ald. Baf. Z. διαχρόνου.

L. 3. αἰμορρίας δέ. C. αἰμ . . . τε.

L. 4. νεωτέροισι. C. majoribus, ce qui exprime νεωτέροισι, à moins que ce ne soit une faute d'impression pour minoribus.

L. 6. ἰρά. Cet. ἰερά. Voy. §. XII. l. 3.

L. 7. ὀλίγα. C. ὀλίγοισι.

§. XIX, l. 1. μακροβίου δέ. C. μα . . . τε.

L. 3. ἀγριοῦσθαι. On corrige : ὑγραινέσθαι. Voy. les notes.

L. 4. τὰ τε ἦθτα. C. τὰ δὲ ἦ . . .

L. 5. le ταῦτα qui manque dans F. L. & C. a été rétabli d'après A. Ald. M. & Gal. comm. 1. in L. 1, epidem. T. V. p. 346.

L. 6. πάγκοιτον . . . ἄριον. Gal. (ibid.) κοινὸν κατάσχη ἐκ μεταβολῆς, sans le dernier mot.

§. XX, l. 1. στερίφαι, d'après les variantes de F. & la version

## 130 Variantes &amp; Corrections du Texte.

d'Av. & de C. *steriles*. A. *στειφναί*. B. Z. F. L. *στρυφναί*. Gal. d'après la conjecture de F. *στιφραί*. Ald. *στριφναί*. Ch. *στίριφοι*. Z. dans ses tables analytiques, p. 262, propose *στροφαί*. Il vouloit dire probablement *στροφοί*, *tranchées*, d'après Pasienus, qui traduit *ventris dolores*.

L. 2. *ιόντα*. Cet. *όντα*. Ici comme ailleurs, j'ai rétabli l'ionisme, en substituant par-tout *ίων*, *ιόσσα*, *ίων*, aux mots *όν*, *ούσα* & *όν*, comme aussi, *ΐασι* à l'*ώνσι*, & quelquefois à l'*ιώνσι*. Quant à l'*ή* troif. perf. sing. du subjonctif, je n'ai osé le changer en *ήη*, parce que cet ionisme (très-rare d'ailleurs chez les écrivains en prose) ne se trouve pas une seule fois dans ce traité.

L. 5. *επιτήδεια*. Cet. *επιτήθειαι*. J'ai rétabli l'ionisme de ce mot qui revient souvent dans ce traité.

L. 6. *εκτίπράσκουσι τι*. C. lit mieux : *εκτ. . . . δέ*.

L. 9. *ἀπὸ τῶν ὑδάτων*. J'aimerois mieux : *ὑπὸ τῶν ὑ.*

L. 12. *σχάσμαλα*. On corrige : *σχάσμαλα*. Voy. les notes.

§. XXI, l. 1. *τοῖσι δὲ*, d'après B. L. M. Dans A. on lit : *τοῖς τι*; dans F. *τοῖς δι*. Pour ne plus revenir à ces minuties, il suffit d'avertir ici, que j'ai par-tout rétabli l'ionisme dans les terminaisons des datifs pluriels des articles, noms, pronoms & participes, en changeant l'*οις* en *οισι* pour le masculin, & l'*αις* en *ησι* pour le féminin.

L. 2. *μικρά*. J'ai par-tout suivi la même orthographe. Cet. *μικρά*. Voy. Héringa, *obs. crit.* p. 47.  
§. XXII, l. 2. [*τὰ*] *μεταξύ*. J'ai ajouté l'article que la construction grammaticale exige.

L. 8. *πρώτος*. J'ai substitué cette correction à la leçon commune, *πρότερον*, d'après l'usage de la langue, que l'auteur observe constamment §. I, XI, XV, XX, XXV, &c.

L. 11. J'ai préféré la leçon de F. & de L. ταῦτα, au πάντα qu'on lit dans A. B. Ald. C. & Cor. Le ταῦτα correspond ici à ἰόκωσα, de même qu'il est dit §. IX, ἰόκωσαι — αὐταί ; §. XV, ἰόκωσαι — τουτέων ; §. XXV, ἰόκωσαι — ταύτας, &c.

L. 12. εὐάδεια. Cet. εὐάδη, quoiqu'on trouve au §. XXXVI, εὐάδεια, sans aucune variation. J'ai par-tout rétabli cet ionisme, en substituant εος, εἰ, εω, εων, aux terminaisons ους, ει, η & αν.

L. 13. ἱρατεινὰ — ἰγγίνισθαι. Je corrigerois : ἱρατεινὰ ἰμπίνισθαι. Voy. les notes.

L. 14. καλύει ἀνίσχων καὶ καταλάμπων. Voy. les notes.

L. 15. αὐτὸς ὁ ἥρ. Peut-être vaudroit-il mieux lire : αὐτὸς ἥρ. Voy. les notes.

Ibid. ἐπίσχει, d'après M. Mais A. B. Ald. F. Z. Ch. ἐπιχει, ce que présente aussi C. *spargit*, que Clifton a suivi dans sa traduction angloise. S. & Mer. ἐπιλεί (sic). A la marge de ce dernier, comme à celle de Z. on lit : ἐπέχει & κατέχει : & cette dernière leçon adoptée par L. revient encore plus bas §. XXV, sans aucune variation. Notre ἐπίσχει ou même ἐπιχει, outre qu'il est absolument synonyme de κατέχει, a l'avantage d'être plus usité dans le dialecte ionique. Voy. Hérodote, L. II. 96.

§. XXIII, l. 1. τὰ τε. Les variantes de F. portent : τὰ δέ.

L. 2. μᾶλλον, ἢν μή τις νοῦσος ἄλλη καλύη. G. S. M. μᾶλλον ἢ ἄλλη, ἢν μή τις νοῦσος καλύη. Il est vrai que cet ἄλλη (surmonté d'une croix dans A. (sic : ἄλλη<sup>+</sup>), comme d'un signe de doute ou de réprobation) est très-embarrassant dans la place qu'il occupe. C. rend νοῦσος ἄλλη par *morbus peculiaris*.

L. 5. τῶν πρὸς βορέην. A. τῶν προσβορέων. Ald. τῶν πρὸς βορέων.

132 *Variantes & Corrections du Texte.*

- Ibid.* ἤπερ. J'aimerois mieux : ἤπερ ou ἄσπερ. C'est du moins le sens qu'on voit dans ma traduction, comme dans celle de Z.
- §. XXIV, l. 5. γιγνομένοισι, d'après A. qui porte expressément γινομένοις au présent. Les autres lisent mal : γινομένοις.
- L. 6. τὰ θέρμα πνεύματα. Cct. τὰ θ. τὰ πν.... avec deux articles. L'usage de la langue exige qu'on supprime ici le second.
- L. 7. αὐτόθεν ἀρικούμενις. Cct. αὐτόθι ἐναρικούμενις. Voy. les notes.
- L. 8. περὶ μὲν τούτων. J'aimerois mieux : περὶ μὲν οὖν (ou καὶ περὶ μὲν) τούτων.
- §. XXV, l. 4. ἀπὸ τῶν ἄρκτων. Pour éviter toute équivoque, j'aimerois mieux : τὰ ἀπὸ τῶν ἄ.... Voy. la ligne précédente & §. IX, l. 5. où l'article τῶν est répété.
- L. 8. ὁ ἦρ τὸ ἑαθινὸν κατέχει. L'article ὁ me paroît peu nécessaire. On diroit que Calvus a lu : ὁ ἦρ αὐτόθι τὸ ἑαθινὸν κατέχεται. Voy. les notes sur ce §. ainsi que sur le §. XXII, l. 15.
- L. 13. ἥλιος. J'aimerois mieux : ὁ ἥλιος, avec l'art. comme §. XXII, l. 13, & XXV, l. 10.
- Ibid.* ὡς τε μάλιστα. Clifton corrige : ὡς τε μ.... Voy. les notes.
- L. 14. τοὺς ἀνθρώπους. Il est possible que parmi tant d'erreurs commises par les copistes, on ait encore trouvée celle-ci : ποῦς ἀνθρώπους ou τοὺς ἀνθρώπους ποῦς, & qu'on ait conjecturé qu'il falloit lire : τοὺς ἀνθρώπων πόδας. Voy. les notes.
- L. 16. προειρημέναι, [ἄν] οὐδ'έν, κ. τ. λ. J'ai substitué cette correction à la leçon προειρημένων οὐδ'έν, que tous présentent invariablement. Voy. les notes.
- §. XXVI, l. 3. J'écris avec A, B, Ald, Baf, Z. πολλύ,

Cet. πολύ : & c'est par distraction que j'ai laissé (même l.) νοσάδης, ainsi que πολλά & πολυχρόνιοι dans quelques autres § §.

L. 5. ἄ τε. L. M. ἀ δὲ, ce qu'exprime aussi la version de Cor.

L. 7. ἐπεὶ τοιαῦτα τὰ ἀπὸ... ἢ θίσις. A. Ald. Baſ. ἐπεὶ τὰ ἐπὶ τῆς ἰσπίρης πνεύματα ἵοικεν εἴτε μετοπάρῳ μάλιστ' ἢ θίσις. C'est aussi la leçon de B. & F. au μετοπάρῳ près, qu'ils écrivent μετοπάρῳ. Mer. Z. ἐπεὶ τ. ε. τ. ε. π. ἵοικε τῷ μ. μ. ἢ θίσις, en notant à la marge εἴτε pour ἐπεὶ, & ἦτε θίσις pour ἢ θίσις. L. ἐπεὶ τ. ε. τ. ε. π. ἵοικε τῷ μετοπάρῳ μάλιστ' ἢ θίσις : & cette leçon est exprimée par C. & Cor. si ce n'est que le premier semble avoir lu : ἀπὸ τῆς ἰσπίρης ( *de vespera occasu* ) au lieu de ἐπὶ τῆς ε... M. ἐπεὶ τοιαῦτα τ. ε. τ. ε. πνεύματα. ἵοικε τῷ μετοπάρῳ μάλιστ' ἢ θίσις ; & c'est la même leçon de certains Mss. ( à l'ἵοικε τῷ μετοπάρῳ près, à la place duquel on lit : ἵοικέ τε μ... ) que F. rapporte dans ses notes, & que S. nous donne comme une correction faite par lui. Une autre leçon de Ms. également rapportée par F. est : εἴτε τὰ ἐπὶ τῆς ε. π. ἵοικε τῷ μετοπάρῳ μάλιστ', εἴτε ἢ θίσις. Voy. les notes.

L. 9. ἢ τοιαύτη. C. ταύτης, ce qu'on peut justifier par le ταύτη τῆ πόλι, du §. XXII, l. 13.

L. 10. avec L. & M. τὰς τῆς ἡμέρας. Cet. τὰς τε ἡμέρας.

L. 12. περὶ μὲν. J'aimerois mieux : περὶ μὲν οὖν.

§. XXVIII, l. 4. ἀπόρρητα ἰόντα. Gal. comment. Ms. in lib. de humoribus, p. 235. ἀπορρέοντα, en un seul mot.

L. 5. ἐπιτρυφομένου. F. pense que Cor. avoit lu : ἐπιφορομένου, & cette leçon a été reçue par L. & M. la nôtre est un ionisme équivalent à ἐπιγίγνομένου. Com-

parez Hérodote. L. II, 121. ἐπιτραφένταν βασιλίαν avec 102. τοῦ ἐπὶ τούτοις γινομένου βασιλίου.

*Ibid.* αἰεί, avec A. B. Ald. F. tantôt αἰεί comme ici, tantôt αἰεί, comme §. XXIX, l. 1. les autres ne sont pas plus exempts de cette variation.

L. 8. τεθλαμῖνα Gal. (l. c.) & Ald. τεθλαμῖνα.

L. 10. Les mots εἶναι καὶ βραγχοδίστατα manquent dans Ald. Ils manquent aussi dans Gal. (l. c. p. 235) à εἶναι près. Mais à la page 287, non-seulement ces mots, mais encore ceux qui les précèdent : ἀσπί φλεγματοδίστατα εἶναι, y manquent également.

§. XXIX, l. 2. μεμωμένους. Voy. les notes.

L. 5. καταλειπτῶσθαι. Z. & les variantes de F. καταλειπτοῦσθαι, leçon qui n'est pas à rejeter. Les Grecs disoient : λεπύνω & λεπτόω, comme ἀμβλύνω & ἀμβλόω, ἀνδρῶνα & ἀνδρώω, κακῶνα & κακώω, ὀμαλύνω & ὀμαλόω, τραχύνω & τραχύνω : & dans bien des cas, les Ioniens paroissent avoir préféré la seconde de ces deux formes.

L. 8. τὰς τε κοιλίας. Gal. (l. c.) τὰς δὲ κ. . . .

*Ibid.* ξηροτάτας. Cct. ξηροτάτας τε, avec la particule que je retranche. Cor. & la marge de Z. & de Mer. θερροτάτας. La véritable leçon étoit peut-être : ξηροτάτας τε καὶ θερροτάτας.

§. XXX. l. 1. οἱ ὕδραπες καὶ πλιῖστοι, avec Gal. l. c. p. 288. Mais à la page 287, on y trouve : οἱ ὕδραπες πλιῖστοί τε. Cct. οἱ ὕδραπες τε καὶ πλιῖστοι.

L. 2. τοῦ γὰρ θέρους. C. τοῦ δὲ θ. . . Bac. prétend qu'il faut au moins prendre ici le γὰρ dans le sens de δὲ.

L. 4. καὶ πυρετοὶ τεταρταῖοι πολυχρόνιοι (j'ai oublié d'écrire πολυχρόνιοι) d'après A. Mais B. Gal. Ald. Z. F. καὶ πυρετοὶ τε τεταρταῖοι πολυχρόνιοι. L. καὶ πυρετοὶ τεταρταῖοί τε [καὶ] πολυχρόνιοι. M. καὶ πυρετοὶ τε τεταρταῖοί τε καὶ πολυχρόνιοι.

- §. XXXIII, l. 1. ἐπιγίγνεται μάλιστα, καὶ τοῖσι ἀνδράσι, κ. τ. λ. d'après A. B. Ald. à la ponctuation près ; car ils mettent un point avant le mot μάλιστα, & suppriment la virgule qui le suit. C. & Cor. ἐπιγίγνεται. τοῖσι δὲ (Cor. καὶ τοῖσι) ἀνδράσι, en supprimant le μάλιστα. F. L. M. ἐπιγίγνεται\* μάλιστα μὲν τοῖσιν ἀνδράσι.
- L. 2. κίρσοι. L'ancienne version citée par Cor. καῦσοι.
- L. 4. οὐκ οἶόν τι. La leçon fautive de Gal. (l. c.) οὐκ οἶονται, nous a du moins conservé les traces de l'ancien ionisme que j'ai rétabli (non-seulement ici, mais par-tout où se trouve la particule négative οὐχ). Cet. οὐχ οἶόν τι.
- §. XXXIV, l. 2. ἀφανίζεται, avec A. & L. Portus l'avoit déjà proposé comme une correction à substituer à l'ἀφανίζεται des autres.
- § L. 4. Avant ces mots : ὁκόταν ὑδραπιήσωσι αἱ ὑστέρας, les autres ajoutent ceux-ci : ὑπὸ ὑδέρου, que je retranche d'après G. C.
- L. 5. τὰ μὲν τοιαῦτα . . . . χρῆμα. Toute cette finale du §. est dans C. tellement confondue avec ce qui suit, qu'il faut supposer que beaucoup de mots qui sont dans nos éditions, n'existoient pas dans une partie des Mss. dont il avoit fait usage, & que les autres étoient embrouillés d'une étrange manière. Le lecteur en jugera par sa version, p. 457, edit. Basil. 1526 : *deinde has aquas pessimas esse duco, quæ calidæ sunt, quæque scaturiunt, ubi ferrum, &c.*
- L. 6. Les mots : πρὸς ἅπαν χρῆμα, manquent dans A.
- §. XXXV, l. 1. A. n'a point toute cette période : δεύτερα . . . σκληρὰ γὰρ ἀναγκαίη εἶναι. Dans C. on ne voit que les mots δεύτερα δὲ, ὅσων εἶεν αἱ πηγαί, qu'il joint avec ce qui suit : ὅκου θερμὰ. Voy. la variante précéd.



*Ibid.* εἶεν. Ce mot manque dans Gal. ( *l. c.* p. 288.)

L. 2. Je lis avec G. ἢ ἐκ γῆς. Cet. ἢ εἶτι.

L. 4. ἢ χρυσός. Ces mots manquent dans Gal. ( *l. c.* p. 288.)

L. 8. καυσώδια. C. paroît avoir eu deux leçons sous les yeux : καυσώδια & νουσώδια.

L. 9. διουρίσθαι [τι] χαλεπὰ . . . [ἀναγκαίη] εἶναι. Je n'ai fait qu'ajouter les deux mots enfermés entre des crochets au texte de F. Le διουρίσθαι qu'on y lit n'est qu'une erreur typographique. A. Ald. Bas. διουρίσται χαλεπὰ καὶ πρὸς τὴν διαχώρησιν ἐναντία εἶναι. B. δ. χ. κ. π. τ. διαχώρησιν ἢ ( *sc* ) ἐναντία εἶναι. Z. & Mer. suivent A. si ce n'est qu'ils notent à leur marge εἶσθιν pour εἶναι. L. M. [ ἀ καὶ ] διουρίσθαι ( M. διουρίσται ) χαλεπὰ , καὶ πρὸς τὴν διαχώρησιν ἐναντία εἶσθιν.

§. XXXVI, l. 2. γηρῶν. A. τηρῶν ( *sc* ). Athénée, L. II, p. 46, lit : ξηρῶν. Voy. les notes.

*Ibid.* αὐτὰ τε γὰρ Athén. ( *l. c.* ) ταῦτα γάρ.

L. 4. τοῦ δὲ χιμῶνος : A. τὸν δὲ χιμῶνα. C. & Cor. lisent mieux : τοῦ τε χ. . . . Le τε se trouve aussi dans Athénée qui lit ( *l. c.* ) : τὸν τε χιμῶνα.

L. 7. ἐπαινεῖν. G. ἐπαινίω. Cet. ἐπαινῖν. L'ἐπαινεῖ d'Athénée est une erreur de copiste, qu'il faut remplacer par ἐπαινεῖν.

§. XXXVII, l. 1. ἀλυκὰ. C. ὕφαλυκὰ ou ὕφαλα.

L. 2. Je corrige : ταῦτα μὲν πάντα. A. B. Ald. Bas. Z. Mer. F. τῶ μὲν πάντα. M. d'après la marge de Z. & de Mer. τῶ μὲν παντί. L. τὰ μὲν πάντα. Voy. les notes.

L. 4. J'écris avec L. εἰς, & j'ai toujours suivi l'orthographe ionique de cette préposition. Cet. tantôt εἰς, comme ici, tantôt εἰς.

L. 5. J'écris : πινεύμενα, parce qu'on trouve plus bas

§. LII.

- §. LII, l. 12, *πινυμένων*, sans aucune variation. Cet. *πινυμένα.*
- §. XXXVIII, l. 3. Je lis avec Z. *τῶν*, τὰ μεταξὺ, pour que le *τῶν* soit pris dans le sens ionique de *τούτων*. Cet. sans virgule : *τῶν τὰ μ. . .*
- L. 4. *Θεριῶν*. On corrige : *ιαρινῶν*. Voy. les notes.
- Ibid.* *καὶ δύσιαν*. Cet. *καὶ δύσιων*. Lal. & Mar. corrigent : *καὶ χειμερινῶν*. Voy. les notes.
- L. 8. Je lis avec G. Bac. S. L. M. *χειμερινῆς*. Cet. *Θερινῆς*. Voy. les notes.
- L. 10. *βορηίοισι*. Lal. *βορείοισιν*. Cet. *βορείοισιν*. Voy. les notes.
- §. XL, l. 2. Je lis avec L. *ἀγαθαὶ* simplement. M. *ἀγαθαί εἰσι*. Cet. *ἀγαθαὶ εἶναι*.
- L. 7. *ὕπαλκκά*. Cet. *ὕφαλικὰ* ou *ὕφαλονκά*.
- Ibid.* *ἀν ξηραίνοντο*. Peut-être ai-je mal fait de n'avoir pas corrigé : *ἀν ἀναξηραίνοντο*, ou du moins, *ἀν ξηραίνοντε*, pour que ce verbe, mis au pluriel, pût se rapporter au mot *νηδύες*. Si l'on veut conserver la forme singulière qui est celle des Mss. & des imprimés, on pourra corriger : *ἀν ξηραῖνοι* (en le rapportant à *ὕδατα*) *τὰ μάλιστα*.
- §. XLI, l. 2. Je lis avec L. M. *καιριώτατα*. A. *τὰ καιριώτατα*. B. Ald. Bas. S. & F. *τὰ καιριώτατα*. C. *τὰ καιριώτατα*. Z. & Mer. *τηκτότατα*, & à la marge, *τηκτικτότατα*.
- L. 5. *ἴψειν ἀγαθά*. Quelques Mss. si l'on en croit Bac. lisent en un seul mot : *ἴψανα* (*sic*), qu'il faut au moins changer en *ἴψανά*. Cette leçon paroît d'autant plus probable, qu'on voit plus bas (§. XLII, l. 5.) son opposé *ἀνίψανα*.
- L. 6. *μᾶλλον*. Bac. *μάλιστα*. C. n'a ni l'un, ni l'autre.
- §. XLII, l. 3. *καὶ ὅτι*. C. & Cor. paroissent avoir lu : *κατότι*-(ion. *κατότι*), qui est une meilleure leçon.

138 *Variantes & Corrections du Texte.*

- Ibid.* διαχωρητικά L. διαχωρητικά εἶναι. A. la marge de Z. & de Mer. ainsi que M. διαχωρητικά εἶναι τὰ ἄλογα.
- L. 7. J'écris avec A. πηγῶν. Cet. πηγῶν. *V. les notes.*
- §. XLIII, l. 1. ἑμβρίων. C. *palustribus*, ce qui peut être une erreur typographique pour *pluvialibus*.
- Ibid.* J'ai corrigé : οἱ ἄλεις. Cet. αἱ ἄλεις. *Voy. les notes.*
- L. 8. πᾶχιος καὶ βᾶριος. Cet. παχίος καὶ βαρίος.
- §. XLIV, l. 1. τοιοῦτο. A. τοιοῦτον.
- L. 2. μούνον. Cet. μότον.
- L. 2. λιμναίων... ἀπάντων. C. dans un ordre plus régulier : λιμναίων, καὶ ἀπὸ τῆς θαλάσσης, ἀλλὰ καὶ ἐξ ἀπάντων. *Voy. les notes.*
- §. XLV, l. 1. Τεκμήριον δέ. Depuis ces mots jusqu'à ceux-ci : οὐρέουσι οἱ λιθιᾶντες, (§. LV) inclusivement, tout ce morceau manque dans la version de C.
- L. 6. ἄλλου του. La leçon de L. & de M. ἄλλου που, est une faute; celle de B. ἄλλου τινός, est une glose.
- L. 10. J'ai corrigé : διῆϊ, Cet. διῆι, si ce n'est que A. l'écrit avec quatre points : δῆιι. *Voy. les notes.* & §. LIII, l. 12.
- L. 11. ἐπιλάμπει. J'aimerois mieux : ἀπολάπτει. *Voy. les notes.*
- §. XLVII, l. 1. ἐπειδὴν ἀρπασθῆ. J'aimerois mieux avec la préposition : ἐπειδὴν ἀναρπασθῆ; comme on le trouve, §. XLIII & XLV.
- L. 6. λεπτότατον. J'ai mal fait de n'avoir pas reçu dans mon texte la leçon de A. & de G. λαμπρότατον, justifiée par ses opposés, θολερὸν καὶ νυκτοειδές.
- L. 9. γλυκία. G. γλυκύτερα.
- §. XLVIII, l. 2. ξυνεστήκη, d'après la correction d'Æm. Portus. Cet. ξυνεστήκει.

(Mar. οὐκ) ὁμοίως. L. M. τοῖσι δὲ θήλειοι λίθοι γίνονται (M. γίνονται) οὐχ ὁμοίως. C. τοῖσι τε θήλειοι γίνονται ὁμοίως.

L. 2. ὁ γὰρ οὐρητῆρ. A. οὐ γὰρ οὐρητῆρ; & cette leçon est encore celle de C.

L. 3. J'écris avec L. M. βιάζισθαι. Cet. βιάζεται.

L. 5. J'ai rétabli l'ionisme, ἔρσεν. A. θαρσείσ (sic). Cet. ἄρσεν.

L. 6. ξυντέτρηται. . . . οὐκ εὐρείς. G. Bac. S. M. dont j'ai pris cette leçon, lisent : ξυντέτρηται (G. ξυντέτρηται), οἷδε ἄνδρες οὐκ εὐθεῖ (Bac. εὐθὺς) τέτρηται, καὶ διότι οἱ οὐρητῆρές εἰσιν εὐρείς (G. οὐκ εὐρείς). A. Ald. ξυντέτρηται, καὶ διότι οἱ οὐρητῆρές οὐκ εὐρείς. C. οὐ ξυντέτρηται κ. δ. ὁ. ὁ. οὐκ εὐρείς. B. Bas. Cor. Z. M. F. L. ξυντέτρηται (Cor. & L. ξυντέτρηται) καὶ διότι οἱ οὐρητῆρές εἰσιν εὐρείς.

L. 8. πίνουσι. Lal. S. M. οὐρίουσι. Voy. les notes.

§. LVIII, l. 1. περὶ δὲ [τῶν] αἰρίων. . . . ὑγιηρόν. G. περὶ δὲ αἰρίων, κ. τ. λ. Bac. περὶ δ' αἰρίων (sic) κ. τ. λ. A. C. περὶ δὲ τῶν (que C. a rendu dans le sens de περὶ τούτων, de his.), ἃδε ἂν τις ἐνθυμώμενος διαγιγνώσκη, ὁκοῖόν τι μέλλοι κ. τ. λ. Ald. Bas. Z. Mer. M. περὶ δ' ἐτῶν. . . . διαγιγνώσκη ὁκοῖόν τι μέλλοι (Bas. Z. Mer. μέλλει) κ. τ. λ. Mar. L. F. περὶ δὲ ἐτῶν ἃδε ἂν τις (L. οὕτω δ' ἂν τις) ἐνθυμώμενος διαγιγνώσκη, ὁκοῖόν τι μέλλει, κ. τ. λ. La marge de Z. de Mer. οὕτω δ' ἂν τις ἐνθυμώμενος διαγιγνώσκη, ὁκοῖόν τι μέλλει, κ. τ. λ. F. Ch. rapportent encore une autre leçon de Ms. οὕτω ὁ ἂν τις ἐνθυμώμενος διαγιγνώσκει, κ. τ. λ. B. οὕτω δ' ἂν τις ἐνθυμώμενος διαγιγνώσκη περὶ ἐτῶν, ὁκοῖόν τὸ ἐσόμενον ἴσασθαι, εἴτε νοσίων, εἴτε ὑγιηρόν ἔτος (sic); & toute cette période fait chez lui le commencement d'un nouveau traité intitulé : Ἰπποκράτους περὶ προγνώσεως ἐτῶν ὁ δὲ, τινὸς ἄλλου παλαιοῦ, & séparé du traité des Airs, des Eaux & des Lieux.

#### 44 Variantes & Corrections du Texte.

par cinq autres traités qui le précédent, savoir : *De Liquidorum usu*, *De Judicationibus*, *Aphorismi*, *Prognosticum*, & *de Capitis Vulneribus*.

L. 4. Je lis avec Gal. & la marge de Servin (suivant F.) γίνηται. Cet. γίνηται.

*Ibid.* τὰ σημεῖα. J'ai rétabli l'ionisme. Cet. τὰ σημεῖα. Mais Gal. (*Comm. in Aph. III*, 8.) L. & la marge de Servin (suivant F.) lisent avec addition : τὰ σημεῖα ταῦτα.

L. 6. ἐν τε τῷ. Gal. ἐν δὲ τῷ.

L. 10. οὕτω τὸ ἔτος. Il vaudroit mieux : τοῦτο τὸ ἔτος, ou comme lit Gal. (*Comm. Ms. de Humorib.* p. 252.) τοῦτὶ τὸ ἔτος.

*Ibid.* ὑγιρότατον. J'ai préféré cette forme comme plus familière à notre auteur, (voy. plus haut l. 3.) ainsi qu'à Hérodote. A. ὑκινότατον (*sic*). Cet. ὑγεινότατον.

§. LIX, l. 1. αὐχμηρός. Le ξηρός, qu'on voit à la marge de Z. & de Mer. n'est qu'une glose.

L. 3. Je lis avec L. τὸ θέρους.....ἰγγίγνισθαι. Gal. (*Comm. in Aph. III*, 11. T. V. p. 254.) lit : τὸ θέρους πυρετῶδες εἶναι, καὶ ὀφθαλμίας ἰγγίγνισθαι. Le texte des *Aph. III*, 11, porte : τοῦ θέρους πυρετοῦς ἐξίας καὶ ὀφθαλμίας καὶ δυσεντερίας γίνεσθαι. Cet. τὸ θέρους πυρετῶδες γίνεσθαι, (M. εἶναι) καὶ ὀφθαλμίας ἰμποσιῖν. *Aristot. Probl. I*, 8. τὸ θέρους νοσῶδες γίνεσθαι πυρετοῖς καὶ ὀφθαλμίας. La marge de Z. & de Mer. κατὰ τὸ θέρους ὀφθαλμίας γίνεσθαι ἰσχυραὶ, τοῖσι τε καισὶ καὶ γυναιξὶ πυρετοί.

L. 8. Je lis avec Z. Mar. L. M. διπλὸν τὸ. Gal. (*l. c.*) διπλοῦν τὸ. & *Comm. de Humor. Ms.* p. 291. διπλὸν τε. Cet. διάπλοον τε.

L. 10. Ion. rétabl. κοιλιῶν. Cet. κοιλιῶν. Z. & Mer. releguent à la marge toute cette phrase : τῶν τε κοιλιῶν

μη ξυνισθηκουσῶν τοῖς ἀνθρώποις, μήτε τοῦ ἰγκιφάλου ἀνιζηρασμένου.

*Ibid.* Avec Gal. (l. c.) ξυνισθηκουσῶν. Cet. ξυνισθηκουσῶν.

L. 13. Au lieu de πλαδῶν, F. observe dans ses notes, que d'autres lisent : μυδῶν ou φλυδῶν. Mar. rapporte cette dernière leçon (qu'il écrit : φλοιδῶν) comme une leçon de l'exemplaire appartenant à Braslavola, & il l'explique : *humores comburi*. Le συλήκισθαι de Gal. n'est qu'une glose. Voy. les notes.

L. 14. ἐπιπίπτειν. Gal. συνεπιπίπτειν.

L. 15. ἅπασι... ὑγροτάτοις. Dans les *Aphor.* III, 11, μάλιστ' αὖ δὲ τῆσι γυναιξὶ, καὶ ἀνδρῶν τοῖσιν ὑγροῖσι τὰς φύσιαις. Gal. (Comm. in Aph. l. c.) τοῖσιν ἅπασι, μάλιστ' αὖ δὲ τοῖσι φλεγματίησι. τὰς δὲ δυσεντερίας ἐκὸς γενέσθαι (sic) τῆσι γυναιξὶ καὶ τοῖσιν ἀνδράσι τοῖσιν ὑγροτέροις. Mais dans le *Comm. Ms. de Humorib.* p. 291, ἅπασι μάλιστ' αὖ δὲ τοῖσι φλεγματίησι τὰς δυσεντερίας ἰ. ἰ. γ. κ. τ. γ. κ. τ. εἶδισι τοῖς ὑγροτάτοις. Cette leçon, à quelques légères variations près pour l'ionisme, est répétée par A. B. Ald. Bas. Dans Cor. Z. F. L. M. on lit : ἄ. μ. δ. τ. φλεγματίησι. καὶ δυσεντερίας (Z. τὰς δὲ δυσ. M. καὶ τὰς δυσ.) ἰ. ἰ. γ. κ. τ. γ. κ. τ. εἶδισι (C. & la marge de Z. ἀνδράσι) τοῖς ὑγροτάτοις (Cor. ὑγροτέροις).

§. LX, l. 1. ἐπὶ κυδὸς ἐπιτολή. Gal. Cor. περὶ κυδὸς ἐπιτολήν.

L. 3. παύσασθαι. Gal. παύσισθαι.

L. 6. περισσῦτῃσι. Gal. περισσυτέροις.

§. LXI, l. 5. J'écris d'après *Aph.* III, 12 : πρὸς τὸ ἦρ. Cet. πρὸς τῶ ἦρ.

*Ibid.* ἐκτίθασκισθαι. Gal. τίθασκισθαι.

L. 6. ἰκίσει δ' ἂν καὶ τέκωσι. Dans les *Aph.* III, 12, ἰκίσει δ' ἂν τέκωσι.

146 *Variantes & Corrections du Texte.*

*Ibid.* ἀκρατία . . . . καὶ νοσώδεια. C. non fortia morbofaque pignora parient. Aura-t-il trouvé dans les Mss, une double leçon, νοσώδεια & ναρκώδεια? Car j'imagine que ce pignora est une erreur typographique, pour pigriora. Quoiqu'il en soit, il me semble qu'il faut retrancher ici, ou plus bas (l. 9.), le mot νοσώδεια.

L. 8. ἀπόλλυσθαι. Ch. ἀπόλλυται.

*Ibid.* ζῶειν. J'ai rétabli l'ionisme d'après la leçon ζῆ des *Aph.* III, 12. Cet. ζῶσι, excepté L. M. qui lisent : ζῆσαι, d'après *Æm. Portus* qui corrigeoit : ζῶσαι (aorist. de ζῶω) ou ζῆσαι.

L. 9. καὶ ἀσθενία, καὶ νοσώδεια. Dans les *Aph.* III, 12, καὶ νοσώδεια seulement. J'ai mis ces mots entre deux parenthèses, parce qu'ils ne peuvent exister deux fois dans la même période. Cependant j'aimerois mieux les retrancher plus haut (l. 6.) que dans cet endroit.

§. LXII, l. 2. Après le mot ξηρῶς, L. ajoute : γίγνισθαι εἰκός.

*Ibid.* J'ai rétabli ici & l. 9 l'ionisme καταρρῶους (d'après §. XIV, l. 5, où on lit : κατάρρῶος) Cet. κατάρρῶους.

L. 3. J'écris avec L. πλείμονα. Cet. πνεύμονα. Voy. §. XIII, l. 5.

L. 6. ἀπὸ τοῦ ἐγκεφάλου. Gal. ἀπὸ τῆς κεφαλῆς, & il ajoute : εἰς τὴν γαστήρα.

L. 7. Je lis avec Gal. Cor. L. M. ὀφθαλμίας ξηρῶς. Cet. ὀφθαλμίας ξηραί, d'après *Aph.* III, 12.

L. 9. πρεσβύτησι. Aristote lit : γραιτέροις. Gal. Cor. M. ἄγαν πρεσβυτέροισι. *Aph.* III, 12, πρεσβυτέροις seulement; & c'est la vraie leçon. Voy. les notes.

L. 10. ἀραιότησα. A. Ald. ἀρμότησα.

*Ibid.* Je lis avec Gal. Cor. Bac. L. M. & Clifton : ἐπιηξιν. Cet. ἐκίαισιν. Voy. les notes.

- L. 11. Je lis avec Gal. Z. Mer. M. ἀπόλλυσθαι. Cet. avec addition : ὑπὸ φρενίτιδος ἀπόλλυσθαι. Voy. les notes.
- L. 13. τὰ δεξιὰ ἢ τὰ ἀριστερά. Cette leçon est de Gal. Cor. L. M. & Clifton. Mais Z. M. l'ont reléguée toute entière à la marge; & Av. ne l'a pas non plus. Cet. retranchent seulement les derniers mots ἢ τὰ ἀριστερά. Voy. les notes.
- §. LXIII, l. 2. J'écris avec Cor. S. M. καὶ ἐπόμβρου. La marge de Z. καὶ διαβρόχου. Cet. n'ont ni l'une ni l'autre de ces leçons.
- Ibid.* Je lis avec la marge de Z. & de Mer. τὸ σῶμα. C. Cor. τὸ τε σῶμα. Mar. τὰ σώματα. Cet. τοῦ σώματος.
- L. 3. μηδ' [αἰ] φλίβεις. J'ai ajouté l'article. Cet. μηδ' φλίβεις.
- L. 4. Les mots καὶ ψυχροῦ manquent dans A. C.
- L. 5. ἴδει. J'ai rétabli l'ionisme. G. la marge de Z. & de Mer. L. M. ἴδει. Cet. ἴλη.
- Ibid.* ἄμα τῷ ἥρι est la leçon la plus générale. F. L. ἄμα καὶ τῷ ἥρι.
- L. 6. Je corrige : καθαιρέσθαι ἀπὸ τε κορύζης, se purger de. Cet. καθαιρέσθαι ὑπὸ τε κ. . . . être purgé par. C. frigida gravedine corripitur. Par ce dernier mot, il a voulu, sans doute, exprimer la fautive leçon ἴλη (l. 5) : mais le ψυχρῆς, frigida, ne se trouve nulle part.
- L. 9. B. & M. ἐπιγενομένης. Cet. ἐπιγενομένης.
- L. 10. καὶ λειπτερίαις B. καὶ γὰρ λ. . . .
- §. LXIV, l. 1. ἐπόμβρον. . . . καὶ νότιον. C'est probablement par erreur que Gal. (in Aph. III, 13) lit ici : αὐχμηρὸν. . . . καὶ βόρειον.
- L. 2. μετόπωρον. Gal. L. M. φθινόπωρον.
- Ibid.* J'ai ajouté avec Gal. le mot αὐαύτως, qu'on ne trouve point dans Cet. Voy. les notes.



148 *Variantes & Corrections du Texte.*

§. LXV, l. 2. *μετόπωρον*. Gal. L. M. *φθινόπωρον*.

L. 3. Papienus voudroit qu'on retranchât les mots *καὶ σφακέλους τοῦ ἐγκειφάλου*, qui ne se trouvent pas non plus *Aph.* III, 14.

L. 6. *φθίσιος*. A. *φύσσης* que C. a pris pour *φύσας*, *flatus*; car le *φύσιος* (ou *φύσσης*) n'a jamais signifié *flatus*, quoiqu'en dise Bac. A la suite de cette constitution, Av. place une autre, savoir, un été austral & sec suivi d'une automne boréale & pluvieuse.

§. LXVI, l. 2. Les mots *μήτε ὑπὸ κύναι ἔπομεθρον* manquent dans A. C. Dans quelques autres Mss. suivant S. on lisoit : *μήτε ἐπὶ τῷ κύναι*; & l'on y trouvoit le *ἔπομεθρον* placé après le mot *Ἀρκιούρα*.

L. 4. J'écris avec A. *ξυμφέρι* (qui est la même chose que le *ξόμεθρον* des *Aph.* III, 14, en sous-entendant *ἐπί*). Cct. *ξυμφέροι*, ce qui est un solécisme.

*Ibid.* J'ai suivi la ponctuation de C. D'autres ont traduit de manière que le *μάλιστα* (qui manque dans les *Aph.* III, 14) se rapporte aux mots suivans : *καὶ τοῖσι ὑγροῖσι*.

L. 8. *ξηραί*. La marge de Z. M. *ισχυραί*.

*Ibid.* *πολυχρόνιοι* (J'ai oublié d'écrire : *πολυχρόνιοι*) Av. & quelques Mss des *Aph.* III, 14, *κέρυζαι*. S. a conservé dans son texte cette leçon fautive; mais dans son commentaire il la change en *χρονικαί* (*sic*).

L. 9. Je lis & je distingue avec Gal. d'après les *Aph.* III, 14. *ἐπίοισι δὲ καὶ μελαγχολίαι*. Cct. *ἐπίοισι, καὶ μελαγχολίαι*, en rapportant le premier mot à ce qui précède, & en retranchant le *δὲ*.

§. LXVII, l. 2. *ἀναλοῦται*. Gal. in *Aph.* III, 14. la marge de Z. & de Mer. *ἀποξηραίνειται καὶ ἀναλίσκειται*.

L. 4. *ἀπ' ὧν ταῦτα τὰ*. Gal. M. *ἀφ' ὧν ταῦτα τὰ* L.

supprime le τὰ Cet. ἀφ' ἧ (la marge de Z. & de Mer. ἰφ' ἧ) ταῦτα τὰ.

L. 5. Je lis avec M. αὐτίοισι. Gal. τούτοις. Cet. α'τέοις.

L. 7. Je lis avec Gal. ἀναξηραίνουσαι. Cet. ἀποξηραίνουσαι.

L. 8. Je lis avec Gal. οὐ πλαιδ' ὄντες, ἀλλ' ἀνιξηρασμένοι, (Gal. ἀνιξηραμένοι). Bac. M. ont adopté, mais mal copié cette leçon. Cet. ὑπ' ἄλλων τ' ἐς ἄλλα ἀναξηραίνόμενοι, leçon fautive que Clifton a cependant adoptée dans sa version. A la suite de ce §. je supprime avec Bac. Z. Mar. L. toute cette période : ἦν δ' ἐὶ ὁ χειμῶν βόρειος γένηται καὶ ξηρὸς, τὸ δ' ἐπὶ νότιον καὶ ἵπποβορον, κατὰ τὸ θίρος ὀφθαλμοὶ γίνονται ἰσχυροὶ, τοῖσι δ' ἐπαισὶ καὶ γυναῖξιν πυρετοὶ, qu'on trouve dans A. B. C. Ald. Cor. F. & qui n'est qu'une répétition de ce qui a été déjà dit au §. LIX. Il faut cependant remarquer qu'on lit dans ce dernier §. ἅπασιν au lieu de τοῖσι δ' ἐπαισὶ qu'on trouve ici.

§. LXVIII, l. 1. Je lis avec M. la marge de Z. & de Mer. ἐννοούμενος. A. ὁ νοσεύμενος. Cet. ὁ νοεύμενος.

L. 2. Je lis : σκοπούμενος, pour rendre à ce mot la même forme ionique d'ἐννοούμενος. Cet. σκοπούμενος.

L. 7. Avec L. ἡμέραι. Cet. αἱ ἡμέραι.

L. 8. Je corrige : μέγισται δ' εἰσι αἶθε καὶ ἐπικίνδυνόταται. Cet. μέγισται (A. μέγισται) δ' εἰσιν αἱ δέκα καὶ ἐπ... C. n'exprime point le premier mot. Il semble avoir lu : αἱ γὰρ δέκα ἐπ... Voy. les notes.

L. 10. [αἱ] θερμαί. J'ajoute ici l'article qui est nécessaire.

*Ibid.* ἰσημερίας νομιζόμεναι εἶναι. J'ai adopté la correction indubitable de Héringa (*Obs. crit.* Cap. 6, p. 49.), qui paroît de plus confirmée par Gal. *in lib. de Humor.* Ms. p. 73. Cet. ἰσημεριναὶ νομιζόμεναι εἶναι. On peut au reste se passer du mot εἶναι.

150 *Variantes & Corrections du Texte.*

§. LXIX, l. 3. [τοῦ] Ἀρκιούρου. J'ai ajouté l'article qui manque dans Cet.

*Ibid.* Je corrige : καὶ ἔτι Πληιάδων δύσιν. C. Cor. ont exprimé cette leçon à l'ἔσι près ; si ce n'est que C. semble de plus avoir lu : δύσιαις ou δύσεις au lieu de δύσιν. Cet. καὶ ἐπὶ πληιάδων δύσει.

L. 4. τὰ τε γὰρ. J'aimerois mieux : τὰ γὰρ sans le τε. Cette particule ne se voit pas non plus dans C. & Cor.

L. 6. λήγει. La marge de Z. & de Mer. λύει.

*Ibid.* Cette leçon : τὰ δ' ἄλλα πάντα μετίσθαι, m'est d'autant plus suspecte, que les mots ἄλλα πάντα ne sont exprimés ni dans C. ni dans Cor. *Voy. les notes.*

§. LXXI, l. 2. ἀλληλίαν. Cet ionisme m'a été fourni par A. si ce n'est qu'il lit : ἀλλήλιαν. Cet. ἀλλήλων.

L. 4. Je corrige : ὅτι διαλλάσσει (comme on lit

§. LXXXV, XCI, XCV, περι δ'ἑ... ὅτι.) Cet. τί δ'...

L. 6. J'ai hasardé la correction : μεγίστην καὶ πλείστην. Cet. μεγίστην, καὶ πλ.....

§. LXXII, l. 1. τὴν Ἀσίην πλείστην. L. & M. τὴν Ἀσίην δ'ἑ πλ. d'après Gal. ( *quod animi mores*, &c. ) dans lequel on lit mal : τὴν οὐσίαν πλείστην δ'ἑ. J'aimerois mieux : τὴν Ἀσίην δ'ἑ πλ.....

L. 6. Je lis avec Gal. ( *l. c.* ) ἡθια. Cet. ἕθια.

L. 7. ἡπιώτερα. M. d'après Gal. ἡμερώτερα.

*Ibid.* Je corrige : εὐοργότερα. ( *εὐοργίστερα* seroit plus ionique. ) A. la marge de Z. & de Mer. S. M. εὐοργότερα. B. Ald. Bas. Lal. Z. F. ἐοργότερα. G. εὐοργηκότερα ( *sic* ). Bac. εὐοργητικότερα. L. ἀοργότερα. Héringa corrige : εὐοργητότερα. Gal. n'a rien de tout cela. *Voy. les notes.*

§. LXXIII, l. 4. πορρωτέρω. ( *προσώτερω* seroit plus ionique ). Cor. πορρωτέρω καὶ τοῦ θερμοῦ.

§. LXXIV, l. 1. ἔχει δ'ἑ [καὶ] κατώ. J'ai ajouté la conjonc-

tion καὶ d'après le §. LXXXVIII : εὐρήσεις δ' ἐ ΚΑ'Ι τοὺς Ἀσίηνοὺς, & le §. CXIX : ἐνεῖσι δὲ ΚΑ'Ι ἐν τῇ Ἑυρώπῃ.

L. 5. Je lis d'après G. Bac. (qui lisent : καλλιόσις) καλλιόσισι. A. C. κάλλισια. Cet. μάλλισια. Cor. l'a omis dans sa version.

L. 7. ἐκκίκαυται. C. L. ἐκκαίεται.

L. 8. Avec Gal. & M. ἀνεξήραυται. Cet. ἀναξηραίνεται.

L. 9. βεβιασμένη. C. βιάζειται. Gal. la Marge de Z. M. πύπτεται. Bac. πύπτεται (sic). L. πύπτεται. Mar. propose πύπκται. Voy. les notes.

Ibid. [οὔτε] νότια τε. J'ai ajouté la négation. C. νότια γάρ. L. νότια δ'έ. Cet. νότια τε. Voy. les notes.

§. LXXV, l. 1. εἰκόσ. Mar. L. εἰκόσ. Voy. §. VI, l. 7.

L. 3. Je corrige : αὐτή. Cet. αὐτη.

L. 4. Je corrige : ἄνθρωποι (selon le dialecte ionique pour οἱ ἄνθρωποι) Cet. ἄνθρωποι, sans article.

L. 5. μεταφυτέοντες. Z. μεταφυτεύοντες. Voy. les notes.

L. 6. εὐθνήειν, d'après F. qui lit : εὐθνηῖν. Cet. εὐθύνειν.

Ibid. Cor. & Z. ont omis dans leurs versions les mots (καὶ) μάλλισια. On croiroit que C. a lu : καὶ μέγισια. J'aimerois mieux : μάλλισια, sans le καὶ.

L. 7. ἐκτρέφειν. Bac. εὐτρέφειν (sic).

L. 9. J'ai rétabli le double ionisme μεγάθεια. Cet. μεγίθει, excepté A. B. qui lisent : μεγίθει.

L. 11. καὶ τὰ μεγάθεια. Cet. καὶ τὰ μεγίθει, excepté Lal. Mar. qui lisent : καὶ τὰ μεγίθει, καὶ τὰς φαίτας.

§. LXXVI, l. 1. Je corrige : τοῦ ἥρος (d'après G. qui lit cependant mal : ἥρους) ἐγγύθια εἶναι καλά, κ. τ. λ. A. B. Ald. Bas. Z. Mar. τοῦ προσεγγύθια εἶναι καλά. Cet. προσεγγύθια εἶναι τοῦ καλά.

L. 4. Avec Gal. B. C. Cor. ταλαίπωρον. Cet. ἀταλαίπωρον.

152 *Variantes & Corrections du Texte.*

*Ibid.* Gal. n'a point le mot ἔμπονον. C. *audentiam*, ce qui exprime εὐτολμον ou ἔντολμον.

L. 6. . . . μήτε ὁμοφύλου, μήτε ἀλλοφύλου est la leçon de A. & de Gal. si ce n'est que celui-ci lit : οὔτε. οὔτε ἀλλοφύλου. Cet. μήτε ὁμοφύλου, μήτε ἀλλοφύλου. *V. les notes.*

L. 7. Je lis d'après Gal. la marge de Z. L. M. ἀναγκαίη (ils lisent : ἀνάγκη) κρᾶίειν. Cet. κρᾶίειν (A. κρᾶίει) seulement.

L. 8. τὰ ἐν τοῖσι. Cor. μέλιστα ἐν τοῖσι.

§. LXXVII, l. 2. Je lis avec G. S. L. M. Φερινῶν. Cet. χιμερινῶν. *Voy. les notes.*

L. 3. J'ai rétabli l'ionisme οὔρος. Cet. ὄρος.

L. 4. τὰ (δὲ). J'aime mieux retrancher le δὲ, ou du moins le changer en δὴ.

L. 5. (ταύτη) . . . . μέλλον ἴσθι. J'aimerois mieux retrancher le ταύτη, qui ne paroît pas non plus dans C. Peut-être faudroit-il le changer en πάνη, ou plutôt en πάνη, en le rapportant au mot διάφορα, ou même à l'adverbe qui suit. On trouve πάνη μᾶλλον (comme on dit en français : *infinitement plus*) dans le livre de *Articulis* XLVIII, 4, T. II, p. 805, edit Lind.

§. LXXVIII, l. 2. Je corrige : ὅσπερ (on peut encore lire : ἤπερ ou καὶ ὅσπερ). Cet. ἔπερ.

*Ibid.* (ἄλλους) ἀνθρώπους. Je retrancherois volontiers ἄλλους, qui probablement n'est qu'une répétition fautive du mot ἀνθρώπους écrit par abréviation, comme on le trouve dans A. ἄλλους ἀνῶς.

L. 6. J'ai rétabli l'ionisme οὔρα. Cet. ὄρη.

L. 8. Avec L. & M. μεγάλα (cf. §. LXXX, l. 2.) Cet. μεγάλαι.

*Ibid.* Je corrige : ἐκείνη (cf. §. LXXXIII, l. 2.) Cor. ἐκεί Cet. ἐκείνοις.

§. LXXIX,

§. LXXIX, l. 3. J'ai rétabli l'ionisme οὐρεσι. Cet. ὄρεσι, excepté A. qui lit : ὄρεσιν. Peut-être faudroit-il lire : οὐρίοισι ou οὐρηίοισι (pour ὄρειοισι), *montanis*, comme traduit Cor. ou χάρησι, *locis*, *regionibus*, ou plutôt conjointement, χάρησι οὐρίοισι, comme semble avoir lu C.

L. 4. J'ai rétabli l'ionisme ἐπύδροισι. A. B. C. G. Z. M. ἐφ'δροισιν. Ald. Bas. F. ἀφύδροισιν. Cor. traduit : *asperis* L. ἀνδροισιν. Voy. les notes.

L. 5. Je lis avec A. C. G. Z. M. ἀνδροισι, à l'ionisme près. B. Ald. Bas. Cor. ἐνδροισι.

*Ibid.* λιμακιστέροισι. Erotien lit : λιμακιστέροισι. Il feroit peut-être plus conforme à l'analogie de lire : λιμακαθετέροισι.

L. 6. πεδίω τε καὶ ψιλῇ καὶ ξηρῇ γῆ. J'ai ajouté le mot γῆ d'après A. C. Cor. Le mot πεδίω paroît être le datif de l'adjectif ἡ πεδίας (Voy. les Lexiques) plutôt que celui du substantif neutre τὸ πεδίον.

L. 9. Je corrige : μέγα (qui paroît aussi dans Cor.) σφείων. Cet. μετὰ σφῶν.

*Ibid.* καὶ πλείονες. Je retrancherois volontiers le καὶ, ou je lirois : μέγισται καὶ πλείονες.

§. LXXX, l. 5. τουτίαν. Peut-être faudroit-il lire : τουτίαν, en sous-entendant τῶ ἐθνεί τῶν Μακροκεφάλων.

*Ibid.* ὁμοίως. A. ὁμοίως.

L. 10. ἡγίονται. C. ἡγίοντο, *putabant*.

§. LXXXI, l. 3. μιλακού. Je soupçonne fort qu'on lisoit anciennement : μικροῦ.

*Ibid.* J'ai rétabli d'après A. Ald. Bas. l'ionisme ἀναπλησσοισι. Cet. ἀναπλάσσοισι.

L. 5. J'adopte la vraie leçon de L. M. δέσματτα (on trouve ἐπιδίσματτα dans le livre de *Medico*, T. I, p. 46). Cet. δεσμά τι.

## 154 Variantes &amp; Corrections du Texte.

L. 7. J'ai rétabli la leçon οὕτως d'après G. Bac. (qui lisent : οὕτως). Cet. αὐτός. Cependant on pourroit aussi lire : οὗτος.

L. 8. Les mots ὑπὸ βίης n'existent que dans G. Bac.

L. 9. τοιαύτην. C. ταύτην.

§. LXXXII, l. 2. L. M. placent les mots τοῦ σώματος, après le verbe ἔρχεται.

L. 7. J'ai rétabli l'ionisme αὐτός. Cet. ὁ αὐτός.

L. 9. οὐκ ἔτι. L'οὐδέτι de F. est une erreur d'impression. L'ἔτι manque dans C. Cor.

Ibid. J'ai corrigé : ἢ πρότερον, d'après A. Ald. qui lisent : ἢ πρότερον. Cet. ὡς πο. ....

L. 10. J'écris suivant le dialecte ionique : ἀμείλιον. Cet. ἀμείλιον, excepté G. qui lit : ὀμείλιον, & qui l'explique, *propter conversationem, ac si diceret, quia cum hac gente alia gentes commiscuntur.* Érotien paroît avoir eu la même leçon, puisqu'il cite ce traité. V. Foës, *Æconom.* in Ὀμείλιον. cf. & Hérodote. L. IV, 174.

§. LXXXIII, l. 6. Je lis d'après A. Ald. τοῖσι ὕδασι. Cet. sans l'article.

L. 7. [τῆ] βαδίσι. J'ai inféré l'article d'après §. CI, l. 7, & rétabli l'ionisme. Cet. βαδίσι.

L. 8. J'ai rétabli l'ionisme μονοξύλοισι. Cet. μονοξύλοις.

L. 9. J'écris avec A. B. Ald. Bas. Z. Mar. διαπλείουσι. L. διαπλείουσιν, d'après F. Ce dernier désapprouve même la première leçon (*Æconom.* au mot Μονόξυλα). Il a sans doute oublié, que les Ioniens, & notamment Homère, prononcent : πλείιν, pour πλείον, πνίειν, pour πνέειν.

L. 10. τὰ δε ὕδατα. C. τὰ τε ὕδατα.

L. 12. αὐτός τι. C. αὐτός γάρ.

L. 13. ὁ Φάσις στασιμάτας. A. Ald. ὁ Φάσιος στ. ....

On lisoit peut-être anciennement : ὁ Φάσις αἰς σί.....

*Ibid.* πάντων τῶν ποταμῶν. J'aimerois mieux retrancher l'article.

L. 15. [οἱ] γιγνώμενοι. J'ai ajouté l'article.

*Ibid.* αὐτέοισι (d'après L. qui lit : αὐτέοις, & le §. CXX, où on lit : αὐτέοισι γίγνοιται). La marge de Z. αὐτή & αὐτόθι. C. Cor. Bac. M. αὐτόθι. Cet. αὐτέοι, qui pourroit bien être une altération de αὐτέου pour αὐτοῦ pris adverbialement.

*Ibid.* Je lis avec L. M. ἀναλθείς. A. ἀναλθεις. B. ἀνελθεις. La marge de Z. ἀναλκεις. Cet. ἀναλθεις. C. traduit : molles, & Cor. insalubres.

L. 16. J'ai préféré la leçon de A. καὶ τεθνηλυμένοι, que C. paroît aussi avoir eu sous les yeux. Cet. κατατεθνηλυμένοι, sans la conjonction.

§. LXXXIV, l. 4. Je lis avec C. Cor. τὰ πᾶχιά τε Cet. τὰ πᾶχια δέ.

*Ibid.* ὑπερπαχίεις. A. ὑπερπάχητες. Voy. les notes.

L. 6. ἀχρήν. Bac. ὑπαχρον.

L. 9. χνοάδει. L. M. γνοφάδει, d'après C. & Cor. qui traduisent, l'un, *tenebricoso*, & l'autre, *obscuro*. G. Bac. νοφάδει. Heringa corrige : ἀχλυάδει. Voy. les notes.

*Ibid.* διερῶ. G. Bac. θολερῶ. F. conjecture qu'Érotien avoit lu : λιθρῶ.

*Ibid.* Je corrige : πρὸς τὸ ταλαιπωρεῖν τὸ σῶμα, κ. τ. λ. (conf. CXX, l. 5.) A. L. πρόσταλαιπωρεῖν τὸ τὸ σῶμα. B. Ald. Bas. Z. F. M. πρὸς ταλαιπωρεῖν τὸ τὸ (Ald. τῶ) σῶμα.

L. 13. [τὰ] πολλά. J'ai ajouté l'article qui est nécessaire pour exprimer le sens que je lui donne : pour l'ordinaire, pour la plupart, en lat. *plurimum*, comme l'a rendu C.



156 *Variantes & Corrections du Texte.*

*Ibid.* Je corrige : αὐτῆς. Cet. αὐτῆς. Excepté L. M. qui ont reçu dans leur texte αὔρης, correction qui suivant F. se trouvoit à la marge de l'exemplaire de Servin. *Voy. les notes.*

L. 14. C. traduit, *quandoque violenter frigideque spirat, quandoque calide & moleste*, comme s'il avoit lu : πνέει ἰσίοτε μὲν βίαιος καὶ ψυχρὴ, ἰσίοτε δὲ θερμὴ καὶ χαλεπή.

L. 15. Κίχχρονα. A. κέγχχρονα.

L. 18. Je lis avec A. & la marge de Z. καὶ περὶ μὲν. Cet. retranchent le καὶ.

L. 19. (καὶ) τῆς δ'ἀφορῆς. C'est ici qu'il faut retrancher le καὶ, qui ne paroît pas non plus dans C.

L. 20. καὶ τῆ Εὐρώπῃ. S. retranche ces mots de son texte. *Voy. les notes.*

§. LXXXV, l. 2. ἀπολεμώτεροι. A. Ald. ἀπολεμώτατοι.

L. 7. παραπλήσιαι [οῖσαι]. Le participe que j'ajoute, me paroît nécessaire à la construction grammaticale. C. & Cor. αἰεὶ παραπλησιαι. Dans Gal. T. I, p. 348, on lit : παραπλησίως. Il est possible que l'ancienne leçon fût : παραπλησίους, qu'on pourroit alors (sans rien ajouter) rapporter à μετὰβολάς.

L. 9. Je corrige : ἀπὸ τῶν (comme on lit §. CIII, l. 5.). L'ἀφ' ὧν de Bac. n'est qu'une glose de ma leçon. Cet. ἀφ' ὧν.

L. 10. J'adopte la leçon de G. ἀγνώμονος καὶ θυμοειδῆος. Bac. γνόμενος καὶ θυμιάειος (sic). Cet. γνώμονος καὶ (L. καὶ τοῦ) θυμοῦ. Pour ce dernier mot, la marge de Z. porte : θυμοῦ. A. place à côté du mot γνόμενος, une croix comme signe de doute. *Voy. les notes.*

L. 12, 13. Je lis avec L. αἱ γὰρ μετὰβολαὶ . . . τῶν ἀνθρώπων, à ces derniers mots près, que j'ai substitués

(d'après C. Bac.) à la leçon τοῦ ἀνθρώπου. A. αἰί τε ἐγγείρουσαι τὴν γνώμην τοῦ ἀνθρώπου. B. Ald. Bas. Z. F. M. αἰί τε (la marge de Z. αἰί τε) ἐγγείρουσι (F. ἀγγείρουσι) τὴν γνώμην τοῦ ἀ... Bac. αἰί (sic) ἐπεγγείρουσαι τὴν γνώμην τῶν ἀνθρώπων. Dans quelques autres Mss. suivant S. αἰί ἀπεγγείρουσαι τὴν γνώμην τῶν ἀ... C. & Cor. présentent ma leçon, si ce n'est qu'ils lisent, l'un : τῶν ἀνθρώπων, l'autre : τοῦ ἀνθρώπου ; & que tous les deux retranchent les mots τῶν πάντων. Voy les notes.

L. 14. καὶ οὐκ ἴωσι. A. καὶ οὐκ ἴωσαι. Bac. οὐκ ἴωσι, sans le καί.

§. LXXXVI, l. 5. Je corrige ἄνθρωποι (qui équivaut à οἱ ἄνθρωποι.) Cet. ἄνθρωποι.

L. 7. J'ai rétabli l'ionisme ἔκως. Cet. ἔπως (quoiqu'ils lisent une ligne plus loin : ἔκως).

L. 9. ὁμοῖοι. J'ai par-tout changé l'accent de ce mot. Cet. ὁμοιοι.

§. LXXXVII, l. 3. J'adopte la leçon de A. L. ἀπο τε. B. Ald. Bas. ἀπο τε. Z. F. ἀπό τε.

L. 9. ἀναγκαίη. Cet. ἀνάγκη. Heringa (*obs. crit.* p. 50) pense qu'il faut corriger : ἀράση. Voy. les notes.

L. 10. ἐρμεῖσθαι τὴν γνώμην. Z. note à sa marge : ἡμεροῦσθαι τὴν ὄργην (leçon que S. & M. ont reçue dans leur texte), & dans sa table analytique : ἡμεροῦσθαι τὴν γνώμην. Je ne trouve rien dans G. quoique F. lui attribue cette leçon.

*Ibid* πολεμίαν. A. Ald. ἀπολεμίαν. C. a exprimé l'une & l'autre de ces leçons. Cor. la marge de Z. S. M. ἀπολεμίης.

L. 13. Je corrige : ὑπὸ τῶν νόμων. Cet. ἀπὸ τῶν ν... .

§. LXXXVIII, l. 1. τοῦτέων. C. lit mieux : τοῦτέου ου τούτου. Cet. τούτων.

158 *Variantes & Corrections du Texte.*

L. 6. ἀνδρήης. Cet. ἀνδρείης. J'aurois dû préférer l'autre forme ionique ἀνδρείης, plus convenable aux substantifs (comme j'ai fait à la fin du §. CXVI, & §. CXIX, l. 3), quoique on trouve aussi la première dans Hérodote.

L. 7. αὐτοῖσι est la leçon commune. Cet exemple d'ionisme au nominatif du pronom me paroît unique dans son espèce, quoique on dise d'ailleurs ἀδελφοῖσι pour ἀδελφοί.

L. 10. Je lis avec Gal. (T. I, p. 348.) & C. καὶ τοὺς μὲν β. . . . Cet. retranchent le καὶ.

L. 11. τουτίων. J'aurois mieux : τουτίου, comme lisoit plus haut (l. 1.) C.

§. LXXXIX, l. 3. Σαυρομάται [τε]. J'ai ajouté le τε. On peut encore lire : Σ. δε. Comme §. XCIII, l. 2. N. δε.

L. 10. J'ai rétabli l'ionisme ἱρά. (cf. §. XII, l. 3.) Cet. ἱρά.

*Ibid.* θύσαι (d'après la correction de Portus) τὰ ἐν τῷ νόμῳ. A. B. Ald. Bas. Z. F. θύουσαι (A. θύουσιν (*sic*)) τῷ ἐν νόμῳ. L. M. θύωσι τὰ ἐν τῷ νόμῳ. C. traduit : *sacra Nomio Apollini fecerint*. Voy. les notes.

L. 12. J'ai hasardé la correction : ἴως ἂν μιν. Cet. ἴως ἂν μί. Voy. les notes.

§. XC, l. 3. χάλκειον. Heringa (*l. c.* p. 51) pense qu'il faut rapporter ici la glose d'Érotien : χάλκειον ou χαλκίον. Voy. les notes.

*Ibid.* ἐπ' αὐτέῳ τουτίῳ. Z. M. καὶ ἐπ' αὐτῷ τουτίῳ. Quelques autres Mss. suivant M. ἢ ἴσως ἐπ' αὐτέῳ τουτίῳ. Cet. ἢ (A. ἢ) ἐπ' αὐτῷ τουτίῳ. Voy. les notes.

§. XCI, l. 2. ἐαυτοῖσι. Z. ἐαυτοῖσιν. Cet. αὐτοῖσιν.

L. 5. βεβιασμένοι. C. Cor. ont lu peut-être *πεπιεσμένοι*.

*Ibid.* ὑπὸ τοῦ ψυχροῦ, comme corrige Heringa (*l. c.* p. 52). Cet. ἀπὸ τοῦ ψ. . . .

Variantes & Corrections du Texte. 159

- §. XCII, l. 2. *Ψιλή*. A. Ald. C. Cor. la marge de Z. & de Mer. *ὑψηλή*.
- §. XCIII, l. 2. *Νομάδες*. Le *Νομάδεις* de F. est une faute d'impression.
- L. 3. J'ai ajouté le pronom *σφι* que le sens exige. Voy. Hérodote, L. IV, 46.
- L. 5. J'écris avec Érotien, L. M. *πίλοισι*. A. Ald. C. Cor. *πηλοῖς*. Cet. *πιλοῖς*. Voy. les notes.
- L. 6. *τέτεχνασμέναι*. J'aimerois mieux : *τέτεχνημέναι*, comme §. XC, l. 3.
- L. 7. Je lis avec C. *διπλᾶ* (*διπλόα* seroit plus ionique) Cet. *ἀπλᾶ*.
- L. 8. *τὰ δὲ τριπλᾶ*. A. *τὰ δὲ καὶ τριπλᾶ*.  
*Ibid.* J'adopte la correction d'Hemsterhuis (*ad Aristoph. Plut.* p. 369) *σιεγνά*, que C. paroît aussi avoir lu. Cet. *σινά*. Voy. les notes.
- L. 11, 12. *κίρας* . . . *κίρασα*. La forme ionique seroit *κίραος* ou *κίραος*, & *κίραα* ou *κίραα*. C. lit mieux au pluriel pour le premier mot, *κερέων*, *cornibus*; car le *carnibus* qu'on y trouve, est une erreur d'impression.
- §. XCIV, l. 2. Je lis comme L. M. *αἱ γυναῖκες*. Cet. sans l'art.  
*Ibid.* J'ajoute d'après C. *ξὺν τοῖσι παιδίοισι*, leçon justifiée par ce qui est dit au §. CI. Je la trouve également écrite à la main : *σὺν παιδίοισι* (*sic*), à la marge d'un exemplaire, de l'édition grecque 1542, in 4°. de Cornarius, appartenant à la Bibliothèque nationale.
- L. 4. J'ai ajouté l'article : [*τὰ*] *έόντα*.
- L. 8. J'écris avec A. la marge de Z. & de Mer. *μετέρχονται*. Cet. *έρχονται*.
- L. 10. *ίππάκη*. A. *ίππακην*.
- §. XCV, l. 1. Je lis avec A. Ald. L. *περὶ δὲ*. Cet. *περὶ τε*.
- L. 2. Le mot *ἀνθρώπων* manque dans A.

## 160 Variantes &amp; Corrections du Texte.

L. 6. μέγας (voy. §. LXXV, l. 9 & 11). Cet. μέγθος.

L. 12. J'ai corrigé : εὐδία πνεύματι. L. d'après la marge de Z. πνεύματι seulement. A. διαπνεύματι (sic). Cet. διαπνεύματι. Voy. les notes.

§. XCVI, l. 3. κρυστάλλον. A. κρυστάλλου.

*Ibid.* οὐδ' ἴκοι (ion. rétabli) δι' τὰ. C. à οὐδ' ἴκοι τὰ.

L. 4. Je corrige : ὑπὸ τοῦ ἰαν. Cet. ἀπο τ. . . .

*Ibid.* δυσοικητῆ. A. ΔΙΟΙΚΗΤ' Α, qui pourroit bien être une altération de 'ΑΟΙΚΗΤΑ. V. les notes.

L. 5. ἤρ. L' ὁμίχλη de la marge de Z. n'est qu'une glose.

L. 6. νόσοισι. A. νόσοισι (sic). L' ὄγροισ de L. n'est qu'une glose. Elle se trouve à la marge de Z. dont le texte porte comme Cet. νόσοισι (sic).

L. 10. ἀνάγει (ion. rétabli). A. ἡ αὐτή. Cette leçon se trouve à la marge de Z. avec cette autre : ἀνάγει. Ald. ἡ ἀν τῆ (sic). Cet. ἀνάγει.

*Ibid.* Je lis avec A. ἀπὸ τῶν ἄρκων. Cet. ὑπὸ τῶν ἄ. . . .

§. XCVII, l. 3. κωλύει. C. κωλύει αἰεί.

L. 4. [καί] ὅτι. A. ὅτι, auquel j'ai ajouté le καί. C. quandoquidem. Cet. καί τοι.

L. 6. ὁμοίαι. C. Cor. ὁμοίαι αἰεί.

*Ibid.* Je lis avec A. μεταλλάσσουσαι. Cet. μεταβάλλουσαι.

L. 7. Je corrige : ὁμοίοι αὐτοί, en le rapportant à Σκῆλαι. A. ὁμοίαι αὐταί. Cet. ὁμοία αὐτά.

L. 8. Je corrige : χρεόμενοι. A. Ald. χρεόμεναι. Cet. χρεόνται.

*Ibid.* Je corrige : ὁμοίαι. Cet. ὁμοίαις.

§. XCVIII, l. 3. J'écris ἀναρθρα avec la marge de Z. (dans laquelle on trouve encore : γαθρά). Cet. ἀρθρα, si ce n'est que dans C. & Cor. cette leçon devient moins irrégulière par la suppression du καί qui la suit. Mais alors

alors il faut lire avec L. καὶ τὰ ἄρθρα ὑγρά, &c.

L. 4. πασιάν κοιλιῶν αἰ κάτω. La marge de Z. & S. καὶ πασιάν κ... L. M. πασιάν δὲ κ... Cor. πᾶσαι, πασιάν δὲ κ... C. πᾶσι (c'est à-dire Σκύθησι), καὶ μᾶλλον αἰ κάτω.

§. XCIX, l. 1. Je corrige : *πιμελίαι* (de l'adject. com. *πιμελής*). Cct. *πιμελήν* (du subst. fém. *πιμελή*).

L. 6. γόνου. A. Ald. τομοῦ. C. γύου. Voy. les notes.

Ibid. *ξυμπήξει*. La marge de Z. *ξυμμήξει*. Cct. *ξυμπήξει*.

L. 7. ἀναγκαίης (βιαίου) τύχη ἢ νόσου. A. B. Ald. Bas. ἀνάγκης βιαίου τύχης ἢ νόσου. La marge de Z. α.β. τύχη ἢ ἢ νόσου. Voy. les notes.

§. C, l. 3. ἄπαντας [τ']. J'ajoute la conjonction *τε*. L. & M. ἄπαντας [δὲ], en ajoutant le δὲ. Cct. ἄπαντας. C. retranche les mots qui précèdent τὸς πολλοὺς, & traduit comme si on lisoit : *Σκυθῶν γὰρ ἄπαντας ὄσαι, κ. τ. λ.*

L. 6. Je lis avec L. M. καὶ τὰ ἰσχία. Cct. ἰσχία seulement.

L. 9. Je lis d'après C. Cor. *ἐμπίπτειν, τῶν ὀμων ὑπὸ ὑγρότητος*. Cct. *ἰ. τῶ ὀμων ὑπὸ ὑ.....* Voy. les notes.

L. 11. J'ai rétabli l'ionisme *καυθῶσι*. Cct. *καυθῶσι*.

L. 12. (μᾶλλον). J'aime mieux retrancher ici ce mot qui revient plus bas, l. 14.

L. 13. *διηθραμμένα*. J'ajoute la préposition (qui se trouve aussi §. CXXVI, l. 5). Cct. *ἠθραμμένα*.

§. CI, l. 1. *ροϊκά*. G. C. Bac. *ροϊκά*. Voy. les notes.

L. 3. οὐδὲ νομίζουσι. A. οὐδὲν νομίζουσι.

L. 4. Je lis avec C. M. la marge de Z. & de Mer. *εὐδροι*. Cct. *ἑεδροι*.

L. 7. *βραχύ*. Peut-être *βραχείη*, comme *ὀλίγη*

§. LXXXIII, l. 7.

L. 8. *χρίονται*. L. *χρίεται*.

L. 9. *τά δὲ θήλια*. J'aimerois mieux : *τά τε θ.....*

162 *Variantes & Corrections du Texte.*

*Ibid.* ροϊκά. Gal. C. Bac. ροϊκὰ, comme plus haut, l. 1.

L. 10. J'adopte & change en καὶ βλαδέα la leçon de G. Bac. καὶ βραδέα. Voy. les notes. A Γείνας qui suit, il faut sous-entendre εἰκός, à moins qu'on n'aime mieux le changer en ἰσῆ, ou γίγνεται.

§. CII, l. 1. Πυρρόν. A. Πυρίον.

L. 2. ἐπιγινομένου. A. ἐπιγινομένου. Cct. ἐπιγενομένου.

*Ibid.* ὀξίος. C'est une correction de Portus reçue par Z.

L. Elle se trouve aussi dans A. de cette manière : ὀξίως. Cct. ὀξίως.

§. CIII, l. 4. μαλακότησα. A. μαλακότησα.

L. 5. ἀπο τῶν. L'ἀφ' ὧν de la marge de Z. que L. a reçu dans son texte, n'est qu'une explication marginale.

L. 6. λαγνύειν. A. γλαγνύειν (sic).

L. 7. καὶ ἔτι. Peut-être καὶ ὅτι. Voy. les notes.

§. CIV, l. 2. ὑγρότης. L. ἡ ὑγρότης.

*Ibid.* Cct ἔτι ne paroît ni dans C. ni dans Cor.

L. 6. J'ai rétabli l'ionisme ξεγκληίεται, καὶ οὐκ ὑποδέχεται. Cct. ξεγκλείεται, καὶ οὐχ ὑποδέχεται.

L. 8. Je corrige : αὐταί τε. A. αὐταί τί. L. αὐταί δ'ί. M. αὐταί τε. Cct. αὐταί τί.

*Ibid.* J'ai rétabli la forme homérique πείραι, que l'auteur emploie souvent dans le livre de *Natur. Puer.* Cct. πειραί.

L. 9. καὶ ὑπὸ τουλίαν. J'aimerois mieux : ὑπὸ τουλίαν οὖν (ou ὦν) en supprimant le καὶ, qui probablement est une répétition de la dernière syllabe du mot μαλακαί.

§. CV, l. 3. ἴσχουσι. A. Ald. ἴσχουσαι. Voy. les notes.

§. CVI, l. 1. ἔτι τε. Cor. ἔτι δ'ί.

L. 2. (οἱ) πλείστοι. J'aime mieux retrancher l'article. Voy. les notes.

*Ibid.* Je lis avec M. Σκύθησι. A. Σκύθαισι. Cct. Σκύθισι.

*Variantes & Corrections du Texte.* 163

L. 3. ἐργάζονται (καὶ) ὡς αἱ γυναῖκες, διαλέγονται τε ὁμοίως. Je remédie à la construction en retranchant le καὶ. A. retranche l'ὡς. On peut aussi lire : ἐργάζονται, καὶ ὡς αἱ γυναῖκες διαλέγονται (en retranchant le τε) ὁμοίως.

L. 4. καλιῦνται τε. L. κ. . . . δ' ἰ.

L. 5. ἀνανδρεῖς. Je n'ai pas donné à ce mot la forme ionique ἀνανδρίεις, par la raison qu'on l'a regardé comme un mot suspect. A. Ald. ἀνδρείεις. L. d'après une correction de Mer. ἐνάριεις. Voy. les notes.

*Ibid.* Je lis avec A. οἱ μὲν οὖν ἐπιχώριοι. Cct. οἱ μὲν ἰ. . .

L. 6. θεῶ. Peut-être faudroit-il lire : τῶ θεῶ, comme plus bas, §. CIX, l. 7.

L. 8. Je corrige : περὶ ἑαυτέων. A. περὶ αὐτέων. Cct. περὶ τε αὐτέων.

§. CVII, l. 2. καὶ τᾶλλα. Peut-être liroit-on mieux : κατὰ τᾶλλα.

L. 4. [ὁμοῖα καὶ πάντα] J'ai pris ces mots de G.

L. 5. J'ai adopté le mot ἰδίην d'après Cor. Voy. les

§. CVIII, l. 1. κίδρυατα. A. κίδρυατα.

L. 2. λαμβάνει. J'aimerois mieux : καταλαμβάνει.

*Ibid.* κρεμαμένων. M. κρεμαμένον, d'après une correction que F. propose dans ses notes & qui pourroit bien être une faute d'impression pour κρεμαμένοιν.

L. 3. Je lis avec L. τοῖν ποδαῖν. Cct. τοῖς ποσίν.

L. 4. ἔλκονται. M. ἐλκοῦνται, d'après une correction proposée par Portus.

*Ibid.* οἱ ἂν σφόδρα νοσήσωσι. C. L. οἱ [δ'] ἂν σφόδρα νοσήσωσιν. J'ai suivi la leçon & la ponctuation de mes imprimés & de mes Mss. en joignant ces mots avec ce qui précède. F. dans ses notes approuve celle de C. qui les joint à ce qui suit. Voy. les notes.

L. 5. J'ai corrigé : σφίνας αὐτέους. A. σφᾶς αὐτέους. Cct. σφᾶς αὐτέους.



164 *Variantes & Corrections du Texte.*

L. 8. τὸ αἷμα. On dirait que C. a lu : πούλῳ αἷμα.

*Ibid.* J'ai corrigé : ἐπιλαμῶάντι. Cet. ὑπολαμῶάντι.

L. 9. καθέδουσι. J'ai oublié de rétablir l'ionisme κατιῶ-  
δουσι ; & cette leçon se trouve dans Mar. par une heu-  
reuse faute d'impression.

*Ibid.* J'ai peut-être mal fait d'écrire comme L. M.  
ἀντιγίρουσαι. Cet. ἀναγίρουσαι.

L. 12. J'ai ajouté les mots ὁ γόνος, d'après la leçon de  
G. confirmée par la version de Bac.

§. CIX, l. 2. Je lis avec C. Cor. γυναῖκας. Cet. γυναῖκα.  
*Voy. les notes.*

L. 3. σφίσι. A. B. Ald. Bas. Z. S. Ch. σφῆσιν αὐταῖς.  
Mar. F. σφίσιν αὐταῖς. L. σφίσιν αὐτοῖς. *Voy. les notes.*

§. CXI, l. 6. Je corrige : κεκῆμένοισι, εἰ δὴ τιμώμενοι  
χαίρουσι. κ. τ. λ. *Voy. les notes.*

L. 8. J'ai rétabli l'ionisme ἀποδιδάσαι (comme on lit  
plus bas, l. 13 : δίδασαι). Cet. ἀποδιδῶσι.

L. 11. χρημάτων πολλῶν, καὶ τιμῶν. Bac. χρημάτων  
πολλῶν καὶ τιμῶν. Cet. χρημάτων, καὶ τιμῶν, sans πολλῶν.

L. 15. μάλλον. C. Cor. εἰκὸς μάλλον.

§. CXII, l. 4. κιδμάτων. A. κελμάτων.

*Ibid.* ποδαγρίων. La forme usitée est ποδαγρίων, & selon  
le dialecte ionique ποδαγρίων, de ποδάγη qu'on trouve  
dans Arétée, & dans d'autres endroits de notre auteur.  
Mais comme ce dernier emploie aussi quelquefois la  
forme quadrifyllabe ποδαγρίη, je n'ai pas osé faire une  
correction sur la foi des dictionnaires.

§. CXIII, l. 1. J'écris avec Z. τοῖσι τι. L. M. τοῖσι. Cet.  
τοῖσι δὲ.

L. 2. Je corrige : διὰ [ταύτας] τὰς προφάσις. Cet. διὰ  
τὰς προφάσις. (Dans A. ce dernier mot est écrit προφά-  
σις par un η ; & il emploie constamment cette ortho-

graphie poétique pour tous les noms de la seconde déclinaison appelée contracte). *Voy. les notes.*

L. 3. C'est la leçon de F. L. M. ἀναξυρίδας. Cct. ἀναξυρίδας.

L. 5. μήτε [τῆ] χειρί. J'ai ajouté l'article.

L. 7. Je corrige : ἐπιλήθεισθαι. Cct. ἐπιλαθείσθαι.

L. 9. A. Ald. C. lifent : ἀνδραβῆναι. Cct. ἀνανδραβῆναι *Voy. les notes.*

§. CXIV, l. 7. A. a conservé l'ionique αὔτις. (Voy. Greg. de *Dialect.* p. 224.) Cct. αὔθις.

§. CXV, l. 1. Je corrige : (A' πὸ) ταυτίων ἐικός αἰσθάνεσθαι κ. τ. γ. ε. τ. ζ. τ. γ. [καὶ ἄλλοτε] ἄλλην, καὶ μὴ τῶ αὐτίω, en retranchant l'ἀπό, & en ajoutant les mots καὶ ἄλλοτε. L. d'après la marge de Z. ἀπὸ ταυτίων ἐικός ἐστὶ γίνεσθαι... *Voy. les notes.*

L. 2. γόνου. A. Ald. τόνου. Cor. dans son édition grecq. de 1542, dit avoir trouvé τούου (sic) cf. § XCIX, l. 6.

L. 3. τὴν αὐτίην. A. B Ald. αὐτίην sans article.

L. 6. J'écris avec la marge de Z. L. διηλλάχθαι. Quelques Mss. au rapport de M. portent : διηλλάχθηναι (sic) Cct. διηλλάχθη.

L. 8. Tous s'accordent ici à écrire selon le dialecte ionique : ἐαυτοῖσι (sans ῖ), excepté B. M. qui lifent : ἐαυτοῖσιν, & A. qui lit : ἐαυτοῖς. Portus propose de corriger : ἐαυτῶν. *Voy. les notes.*

L. 9. φθοραί. G. Βαϛ. μορφαί. On pourroit encore conjecturer διαφοραί.

L. 10. γόνου. A. Ald. C. τόνου. cf. § XCIX, l. 6. & § CXV, l. 2.

L. 12. παραπλησίησι. C. αἰεὶ παρ.....

*Ibid.* Portus a déjà corrigé : ὁμοίησι. Cct. ὁμοίοισι.

§. CXVI, l. 1. περὶ τι. C. L. περὶ δε.

166 *Variantes & Corrections du Texte.*

*Ibid.* J'ai rétabli l'ionisme ἀ'υτῶς. Cet. ὁ αὐτός.

L. 2. τό τε ἄγριον. Gal. (*Comment. Ms. de Humorib.* p. 202) τὸ δὲ ἀ... C. L. τό τε γὰρ ἀ... .

*Ibid.* Je lis avec Gal. (*quod animi mores, &c. T. I. p. 348, & Comment. Ms. de Humorib. p. 202.*) & Mar. ἀμικλον. L. M. d'après la marge de Z. & de Mer. ἀμικλον. Cet. ἀμικλον.

L. 3. ἰγγίγνεται. Gal. (*Comment. Ms. l. c.*) γίνεται.

L. 4. τῆς γνώμης. Peut-être faudroit-il lire : τῆσι γνώμησι.

L. 6. διότι εὐψυχότερους. A. Ald. καὶ ὅτι εὐψυχότερους (*sic*).

L. 7. A. Ald. la marge de Z. & de Mer. τὴν Εὐράπη. Cet. sans l'article.

L. 8. Je corrige : παραπλησίω. Cet. παραπλησίως.

L. 9. μεταβαλλομένων. Ald. καταβαλλομένων.

§. CXVII, l. 4. Je lis avec A. καὶ διλοτάτους. Cet. sans le καὶ. B. διλοτάτους (*sic*).

L. 7. Ἰκόνιες ne paroît point dans C.

§. CXVIII, l. 2. αἰρεῦνται. La marge de Z. αἰρεῦντες. Voy. les notes.

L. 5. οὐκ ἤκιστα. Pafienus a mal lu : ἤκιστα, sans la négation.

§. CXIX, l. 2. ἐτέροισι. M. d'après une correction de Portus : ἐτέρων.

L. 4. Je lis avec Z. L. ταῦτά ἴσθι. Cet. ταῦτά ἴσθι.

L. 5. C. Cor. Z. Mar. φράσω. Cet. φράζω.

§. CXX, l. 2. Je lis avec Gal. (*l. c.*) & L. καὶ τρηχίην. Cet. retranchent le καὶ.

*Ibid.* ὑψηλήν. B. Ald. Bas. Mar. ὑψηλήν. Cor. la marge de Z. ψιλόν. Clifton propose : ψυχινόν.

*Ibid.* ἔνυδρον. Gal. (*l. c.*) la marge de Z. Cor. Mar. M. ἄνυδρον.

L. 4. *μίγα διάφοροι*. Cor. *μεγάλοι και διάφοροι*.  
 §. CXXI, l. 1. *κοίλα*. Le *curva* de C. doit être une faute d'impression au lieu de *cava*; car je ne pense pas qu'il ait lu : *καμπύλα*.

*Ibid.* *λειμακάδια*. Gal. *λειμάδια*. Voy. les notes.

L. 2. Après le mot *πνιγηρά*, L. M. ajoutent : *οίκιουσι*.

L. 3. *ἢ τῶν ψυχρῶν*. L'ἢ manque dans A. Ald.

L. 5. *κατονίαι*. La leçon de Gal. Bac. *εὐμήκεις*, n'est qu'une glose. C. traduit : *communes*. Voy. les notes.

L. 6. *ἐς εὖρος δὲ πιφυκότις*. Gal. *εὐρέες δὲ π. . . .*

L. 8. Je lis avec Gal. C. *φλεγματίαι τε*. Cet. *φλ. . . δε*.

L. 9. J'adopte la leçon de Gal. & C. *τὸ δὲ ἀσθρῆιον*.  
 Cet. *τό τε ἀ. . . .*

L. 10. *ἐνείη*. Gal. Bac. la marge de Z. & de Mer. *ἔχοισιν*.

L. 11. *ἀπεργάσσιτ' ἄν*. Gal. la marge de Z. *ὑπεργάσεται*.

La marge de Mer. *ὑπεργάσεται νόμον*. Voy. les notes.

L. 14. *οὔτοι ἄν*. Peut-être : *οὔτως ἄν*.

L. 16. *κρηναῖα*. Voy. les notes.

L. 17. J'adopte sans hésiter la leçon de G. *ιλῶδια*. A. Ald. *ιδῶδια*. Cet. *ιδῶδια*. Heringa (*l. c. p. 52*) vouloit corriger : *ιδῶδια*. Voy. les notes.

*Ibid.* J'adopte encore la leçon de G. *τὰ τοιάδε εἶδεια προγαστρώτερα εἶναι καὶ σπληνάδια*. A. Ald. *τὰ τοιαῦτα πρὸς γαστρόςσεται εἶναι καὶ σπλήνια*. La marg. de Z. *τ. τ. π. γ. ἄ. ἰ. καὶ σπληνός*. Cet. *τὰ τοιαῦτα τῆς γαστρός ἀτηρία εἶναι καὶ σπληνός*

§. CXXII, l. 2. *λείην*. Gal. *λισσῆν*.

*Ibid.* *εὐδρον*. C. *εὐδρον. bonas aquas habentem*.

L. 3. [*ἐλαῦθα*]. J'ai ajouté cet adverbe que la construction exige, & qui d'ailleurs est justifié par les §§. CXX, CXXV, CXXVI. Cependant on pourroit s'en passer, si l'on rapportoit l'*εἶδεια* au pronom *τουτίων* de la dernière ligne.

168 *Variantes & Corrections du Texte.*

*Ibid.* εἴη ἂν εἶδεν . . . αἰ γινώμηναι. Ma leçon est le résultat de plusieurs leçons que voici : A. B. Ald. Bas. Z. Mar. F. M. εἴη ἂν εἶδεν μεγάλα, καὶ ἑαυτοῖς παραπλήσια καὶ ἀνορθότερα καὶ ἡπιώτεροι αἰ γινώμηναι. C. & Cor. expriment à peu près la même leçon. Après le mot ἡπιώτεροι la marge de Z. ajoute : τούτων, & celle de Mer. ταυτίων. Clifton & Heringa proposent de changer l'ἀνορθότερα en ἀναρθότερα. Mais Gal. (*l. c.* p. 349) suivi par L. lit : εἶεν ἂν εἶδεν μεγάλοι καὶ ἑαυτοῖσι (L. ἑαυτοῖς) παραπλήσιοι καὶ (L. retranche ce καὶ) ἀνανδρότεροι δὲ καὶ ἡμερότεροι τούτων αἰ γινώμηναι (L. ἡπιώτεροι αἰ τούτων γινώμηναι).

§. CXXIII, l. 1. Je lis avec Gal. Z. L. ὁπόσοι δέ. Cet. n'ont pas le δέ.

*Ibid.* λεπία. F. conjecture que Gal. avoit lu : λοπρία. Clifton vouloit corriger : λεπρά, *rough and uneven.*

*Ibid.* καὶ ἄνδρα. F. καὶ ἄνδρά τε.

L. 2. τῆσι δέ. Le δέ manque dans Gal.

*Ibid.* Je lis avec Gal. οὐκ εὐκρητα. M. avec la marge de Z. & de Mer. οὐκ εὐκρητα ἔχει. L. οὐ κέκρηται. Cet. οὐ κέκρηται. *Voy. les notes.*

L. 3. Je lis : εἰκός, sans la conjonction. Cet. εἰκός τε.

L. 4. Je corrige : σκληρά. Cet. σκληρά. *V. les notes.*

*Ibid.* ἐβονα. Gal. εὐτονα. A. ἐβονα. C. traduit, *non magna.*

L. 5. τὰ ἦθη καὶ τὰς ὀργὰς ἀνθάδιός τε. Gal. τὰ εἶδεν καὶ τὰς ὀργὰς ἀνθάδιός τε. L'ionisme de l'avant-dernier mot est comme on le voit dans Gal. Celui de ἦθη est caché sous la leçon fautive εἶδεν.

L. 8. αὐταὶ ἑαυτέσσι. Cet. αὐταὶ ἑαυτέσσιιν. Portus s'étoit déjà aperçu de l'altération de ce dernier mot, mais il aimoit mieux le changer en ἑαυτῶν; leçon que M. a depuis reçue dans son texte.

§. CXXIV,

§. CXXIV, l. 3. Je corrige : *ἀν τις τρέφεται*. Cet. *ἀν τις τρέφεται*, excepté A. Ald. C. qui lisent : *ἀντιστρέφεται* en un seul mot.

L. 4. *ἐπὶ τὸ πλῆθος*. Gal. *ἐπὶ τὸ πολὺ*.

L. 5. Je lis avec Gal. L. M. *καὶ τὰ εἶδη*. Cet. *καὶ εἶδη*.

§. CXXV, l. 1. *πίερα*. M. *πιερά*; ce qui se trouve aussi à la marge de Z. avec une autre variante : *πινγηρά*. S. *τηκρά*. Gal. & la marge de Mer. *πιερά*. Cet. *πιθηρά*. Voy. les notes.

*Ibid.* Les mots *καὶ μελθρακῆ* manquent dans C. Au lieu de *ἐνδρος* qui fuit, Gal. lit : *ἐνυγρος*.

L. 2. Je lis avec Gal. *κάρβα μετίωρα ἔχουσα*. (Mais dans son *Comment. Ms. de Humorib*, on lit seulement : *ἔχει μετίωρα*) Cet. n'ont point l'*ἔχουσα*. Mar. place avant *μετίωρα*, & L. avant *κάρβα*, la négation *μή*.

L. 4. Avec Gal. *τοῦ χειμῶνος*. Cet. retranchent l'article.

L. 5. *καλῶς*. Bac. *κακῶς*. Clifton corrige : *οὐ καλῶς*.

Voy. les notes.

L. 6. *σαρκώδεις*. Triller vouloit corriger : *ναρκώδεις*.

Voy. les notes.

L. 7. *ἀταλάιπυροι*. Gal. *ταλάιπυροι*.

*Ibid.* *ὡς ἐπὶ τὸ πολὺ*. Gal. *ὡς ἐπὶ πολὺ* (& les joint avec ce qui fuit en lisant : *ὡς ἐπὶ πολὺ τὸν γι ράθυμον καὶ τὸν ὑψηλὸν ἕισιν ἐν αὐτοῖς ἰδίῳ*). La marge de Mer. *ὡς ἐπὶ τὸ πολὺ*. Cet. *ὡς ἐπὶ τὸ πολὺ*, excepté C. Ald. qui lisent : *ὡς ἐπὶ τόπου*.

L. 8. *τό τε ράθυμον*. L. M. *τό τε γὰρ ράθυμον*.

L. 9. J'ai ajouté le mot *ἰδίῳ* d'après Gal. Voyez l'avant-dernière variante, où l'on trouve de plus *ὑψηλὸν* pour notre *ὑψηρόν*.

L. 10. Je lis avec Gal. *καὶ οὐ λεπτοί*. Cet. sans le *καὶ*.

§. CXXVI, l. 1. *καὶ ἀνάχυρος καὶ τρηκείη*, *καὶ ὑπό*. Gal.

170 *Variantes & Corrections du Texte.*

(l. c. p. 349, & *Comment. Ms. de Humorib.* p. 202) *καὶ χιόνι ὑπὸ*, seulement. Mais ailleurs (p. 55 du même Ms.) il lit : *καὶ ἀνώχυρος καὶ τρ...* C. *ἐνώχυρος* (& c'est ainsi qu'a lu ou voulu lire Cor.) *καὶ τρηχίη, καὶ ἀνυδρος, καὶ ὑπό.*

L. 3. Lal. au rapport de S. ajoute : *τὰ ὕδατα μετῴρω* après le mot *κικαυμένη*.

L. 4. *ἐνταῦθα δὲ*. Le δὲ manque dans Gal. L.

*Ibid.* Je corrige : *σκληφρούς* (comme j'ai fait §. CXXIII, l. 4). Cet. *σκληρούς*.

*Ibid.* *ισχυρούς*. Gal. Bac. Cor. M. *ισχυρούς*.

L. 5. *ἐσθίους*. Gal. *ἐσθίους*.

*Ibid.* *ἂν ἴδοις*. De ces deux mots qui manquent dans Cet. (excepté L. M. qui lisent : *ἴδοις*) l'un est pris de Galien. J'y ai ajouté l'*ἂν* que l'usage de la langue exige.

L. 6. *ἐργαστικόν*. Gal. *ἐργαστικόν*.

*Ibid.* *καὶ ἔξ*. J'ai ajouté le *καὶ* d'après C. V. *les notes*.

*Ibid.* Je lis avec Gal. L. *ἐνόν*. Cet. *ἐσθεν*.

L. 8. *ἀνθάδεις*. Quelques - uns : *ἀνθαδίας*. A. Ald. *ἀνθαδίας*.

L. 11. *τὰ πολέμια*. Gal. *τὰ πολέμου*.

*Ibid.* Je change ici la ponctuation en lisant : *ἀρρείνους εὐρήσεις [δὲ] καὶ τἄλλα*, avec l'addition de δὲ. Cet. *ἀρρείνους εὐρήσεις. καὶ τἄλλα*. Voy. *les notes*.

§. CXXVII, l. 1. Je lis avec L. M. *αἱ μὲν οὖν*. Cet. *αἱ μὲν*.

*Fin du premier Volume.*

---

---

E R R A T A.

DISCOURS PRÉLIM. Page *xiiij*, *lig. 4*, les plus stupides, *lisez* les plus féroces & les plus stupides. P. *lxxiiij*, *lig. 12*, une table séparée, *lisez* un tableau séparé. P. *lxxxj*, *lig. 7*, Affrique, *lisez* Afrique. P. *clxvij*, *lig. 6*, de toutes les œuvres, *lisez* de la plupart des œuvres.

TEXTE, &c. P. 22, *lig. 8*, *πνίο των*, *lisez* *πνιόντων*. P. 36, *lig. 10*, *των*, *lisez* *των*. P. 38, *lig. 2*, *μουνον*, *lisez* *μούνονα*. *Ibid.* *lig. 11*, *ιδρωτος*, *lisez* *ιδρωτος*. P. 44, *lig. 13*, *ώνθρωποι*, *lisez* *ἄνθρωποι* (ainsi que P. 66, *lig. 22*, & P. 80, *lig. 10*). P. 63, *lig. 8*, que dix jours, *lisez* que dix jours au moins. P. 72, *lig. 15*, *ἴουσαν*, *lisez* *ἰούσαν*. *Ibid.* *lig. 20*, *οὔτω την*, *lisez* *οὔτω τήν*. *Ibid.* *lig. 21*, *ὑπ βίης*, *lisez* *ὑπὸ βίης*. P. 84, *lig. 5*, *Σαυρομάται*, *lisez* *Σαυρομάται*. P. 109, *lig. 8*, plus irrégulieres, *lisez* plus nombreuses & plus irrégulieres. P. 110, *lig. 9*, *ἐν δὲ τῷ*, *lisez* *ἐν δὲ τῷ*. P. 116, *lig. 2*, *οὐ εὐκρητα*, *lisez* *οὐκ εὐκρητα*. P. 128, *lig. 3*, & C. *lisez* &c. P. 139, *l. 17*, *devoit*, *lisez* *devroit*. P. 143, *lig. 3*, *effacez ces mots* : & cette leçon est encore celle de C. P. 145, *lig. 29*, *πρὸς τῷ ἦρ*, *lisez* *πρὸς τῷ ἦρι*. P. 149, *lig. 28*, *νομιζόμεναι*, *lisez* *νομιζόμεναι*. P. 161, *lig. 25*, G. *lisez* Gal. P. 163, *lig. 18*, *Voy. les*, *lisez* *Voy. les notes*.

---



TABLEAU COMPARATIF DES ROSES DE VENTS DES ANCIENS ET DES MODERNES.

Disc. préf. p. lxxij.

Table with columns for 'ROSE DE IV, SUIVANT HOMERE', 'ROSE DE VIII, SUIVANT', 'ROSE DE XII, SUIVANT', and 'ROSE DE XXXII, SUIVANT'. It compares ancient wind roses from sources like Aristotle, Pliny, and Strabo with modern ones from the Flemish and Italian schools.

1 Par la manière dont les vents font disposés dans ce tableau, on peut voir d'un coup d'œil quel nombre & quelle espèce de vents modernes correspondent à chaque vent de la rose de douze, de huit de quatre des Anciens & cette disposition sera au même temps à résoudre les difficultés dont j'ai parlé dans mon Discours préliminaire (p. lxxvij, not. 1; lxxvij, not. 2; lxxvij, not. 3).

Thracias. L'auteur du fragment nous apprend que dans la Thrace même on l'appelloit Στρακίανος dans la Mégaride (Arrien dit, dans La Grèce, S. Frانس; & dans la Sicile, Cricas; & dans l'Ébrie, Olympos. Tous ces synonymes, ainsi que la plupart des synonymes qui suivent, ne sont que des dénominations locales qui divergent, & plusieurs font même des noms d'après les noms des montagnes, des rochers, des mers, des rivières, des villes ou des provinces, d'où ils sont formés.



Gravé par F.F. Tardieu, Place de l'Estimade N° 18.

L. Aubert sculpit.